VANITY FAIR

AVRIL 2026

Kylie Jenner
CONFESSIONS D'UNE FEMME D'INFLUENCE

PAR **NATE FREEMAN**
PHOTOGRAPHE **MERT ALAS**

ENQUÊTE
QUAND ESPTEIN CHASSAIT À PARIS

REPORTAGE
SUR LA PISTE DE TIMOTHÉE CHALAMET

RÉCIT
LE PÊCHEUR FACE AUX NARCOS

NOSTALGIE
NOS ANNÉES BUS PALLADIUM

L 13348 - 140 - F: 4,90 € - RD

«La vie a beaucoup plus d'imagination que nous»
FRANÇOIS TRUFFAUT

BVLGARI

ROMA 1884

The Bird on a Rock Watch*

Tiffany.fr | © 2026 T&CO. Jean Schlumberger by Tiffany & Co.™ *La montre Bird on a Rock; **Inspirée par un design emblématique de Jean Schlumberger datant de 1965

Inspired by Jean Schlumberger's emblematic creation from 1965**

TIFFANY&CO.

Dans la plus grande force réside la douceur

Inspirée des voiliers de compétition, la J12 a été conçue pour dépasser les horizons. Sept fois plus résistante que l'acier, sa céramique est sans égal face aux abrasions du temps. Pourtant sa plus grande force réside dans sa douceur : polie à la poudre de diamant, elle est aussi lisse que la soie au contact de la peau. Associé au mouvement Manufacture Calibre 12.1, ce matériau d'exception incarne tout le savoir-faire et la technologie de pointe de l'Horlogerie CHANEL. Une douceur invincible qui ne fait qu'un avec celle ou celui qui la porte.

J12

CHANEL

VANITY FAIR

16 L'ÉDITO d'Olivier Bouchara
18 CONTRIBUTEURS

EN COUVERTURE

40 KYLIE JENNER Rêver grand

Une enfance sous l'œil des caméras, un empire cosmétique, la maternité, le Met Gala... La benjamine du clan Kardashian-Jenner se confie sur sa manière de survivre à la célébrité, sa fortune colossale et ses histoires d'amour ultra médiatisées.

▲ Soutien-gorge Miu Miu, sous-vêtements Commando, collants Saint Laurent par Anthony Vaccarello, pinces auriculaires Belperron

VANITÉS

20 CINÉMA Goût de Lux
24 JOAILLERIE Anatomie d'un collier
26 DE L'ÉCRIT À L'ÉCRAN « Nous avons tourné au Sénégal, surtout de nuit », dit Claire Denis
30 BEAUTÉ Le 5 fait son numéro
31 LIFESTYLE Saveurs d'histoire
32 BEAUTÉ Hair force one
34 HORLOGERIE L'heure juste
36 CAPRICE Mule aux mille vies
37 ACCESSOIRES Dolce vista
38 VOYAGES Douceurs viennoises

(Suite page 12 ↠)

P.40

KYLIE JENNER
« Quand on commence à se lasser de toi, c'est là qu'il faut y aller à fond. »

P.60

JEFFREY EPSTEIN
« Tu veux faire du cinéma ? Je peux donner ta bande démo à mon ami Woody Allen. »

P.66

JUL, DESSINATEUR
« Je suis un ancien élève, ma femme m'a quitté pour un ancien élève... »

MERT ALAS

AUDEMARS PIGUET

Le Brassus

ROYAL OAK

CALIBRE 7124 Ø 39mm

Van Cleef & Arpels

Haute Joaillerie, place Vendôme depuis 1906

vancleefarpels.com

Lucky Spring
Bague Entre les Doigts

VANITY FAIR

MAGAZINE

56 REPORTAGE Bienvenue au Chambon-sur-Hollywood
Depuis que l'acteur évoque les vacances de son enfance, curieux et journalistes se pressent dans ce village des Cévennes.

60 POUVOIR Les derniers secrets parisiens de Jeffrey Epstein
Comment le pédocriminel américain a fait de la capitale l'un de ses terrains de chasse favoris.

66 POUVOIR L'École alsacienne, le scandale le plus chic de Paris
Plongée dans les coulisses d'une institution qui aurait préféré laver son linge sale en famille.

72 ENQUÊTE *Breaking Bad* en Normandie
Un pêcheur tranquille du Calvados est impliqué dans l'un des plus gros réseaux d'importation de cocaïne de la côte normande. Récit d'une descente aux enfers.

80 HORLOGERIE Temps forts
Acier poli, or précieux, bracelets souples ou cadrans audacieux : une sélection de montres où la haute horlogerie impose l'allure de la saison.

94 AFFAIRES Musk, l'IA et la loi
Le milliardaire a choisi l'avocat Marc Toberoff pour mener une offensive de grande ampleur : le procès qu'il intente à Sam Altman et OpenAI.

▸ Montre « Alpine Eagle Summit », en or éthique blanc sertie de saphirs Chopard, robe Caroline's Couture, coffee cup Christofle

104 PORTFOLIO La fabrique du désir
Figures majeures de l'image contemporaine, Inez & Vinoodh ont redéfini la photographie de mode dès les années 1990.

114 LIFESTYLE Bus magique
Adresse fétiche de Pigalle dans les années 1960, le Bus Palladium s'apprête à rouvrir après trois ans de travaux. Visite guidée.

120 VANITY SHOW L'autre fête du cinéma
Quelques jours avant les César, *Vanity Fair* et MK2 ont célébré une fabuleuse année de cinéma lors d'un dîner organisé à la Fontaine Gaillon.

122 MON ATELIER, par Pauline Guerrier

CE NUMÉRO COMPORTE UN **ENCART ABONNEMENT** JETÉ POUR LES VENTES DANS LES KIOSQUES EN SUISSE ET BELGIQUE

P. 94

ELON MUSK
« Sam, je te présente mes excuses, mais le destin de la civilisation est en jeu. »

P. 114

JAMES ARCH
« Mon père me faisait entrer au Bus Palladium en me cachant sous son manteau. »

EN COUVERTURE: KYLIE JENNER
PHOTOGRAPHE: MERT ALAS. COIFFEUR: IGGY ROSALES. MAQUILLAGE: ARIEL TEJADA, AVEC LES PRODUITS KYLIE COSMETICS. MANUCURE: ZOLA GANZORIGT. STYLISME: SUSIE KOURINIAN. SET DESIGN: NICHOLAS DES JARDINS. LOCALISATION: GE PROJECTS. FASHION EDITOR: PAUL SINCLAIRE

JULIEN LIÉNARD

GIORGIO ARMANI

VITTORIA CERETTI

VANITY FAIR

Les Publications Condé Nast – 91-93 rue de Richelieu, 75002 Paris – téléphone 01 53 43 60 00
Pour envoyer un e-mail, les adresses se composent comme suit : initiale du prénom + nom (collés) @condenast.fr

RÉDACTION

European Editorial Director **Simone Marchetti**
Head of Editorial Content **Olivier Bouchara**
Rédacteur en chef mode et lifestyle **Pierre Groppo**
Responsable éditorial **Fabrice Argelas**
Rédactrice en chef web **Kahina Sekkaï**
Coordinatrice web **Elisa Covo**
Cheffe de rubrique culture **Norine Raja**
Cheffes de rubrique beauté-joaillerie **Bénédicte Burguet et Adèle Bari**
Journalistes **Blanche Marcel, Valentine Servant-Ulgu, Hugo Wintrebert**
Social media manager **Ophélie Manya**
Senior Entertainment Editor **Winta Ghebre**

CRÉATION ARTISTIQUE

Directrice artistique **Géraldine Richard**
Chef de rubrique photo **Rémy Pasquier**
Art production designer **Anna Graindorge**

ONT CONTRIBUÉ À CE NUMÉRO

Textes **Margot Blaise José Criales-Unzueta, Tom Dotan, Laura El Makki, Nate Freeman, Aurélie Jacques, Jacqueline Rémy** *Photographies* **Mert Alas, JuanKr, Julien Liénard, Jean Picon**
Illustrations **Astrid Prasetianti, Sylvie Serprix**
Stylisme **Nora Bordjah**

ADAPTATION

Senior Adaptation Editor **Étienne Menu** *Adaptation Editors* **Chantal Bloom, Julie Ackermann, Hervé Loncan, Sarah Mandois, Sandra Proutry-Skrzypek, Dario Rudy**

MARKETING PUBLICITÉ & CONTENUS

Directrice commerciale **Murielle Mucha** *Équipe Commerciale Fashion, Luxury & Beauty* **Céline Delacquis, Stéphanie Dupin, Nour Eido, Sophie Maarek, Sophia Masurel, Dimitris Michailidis, Gérald Passy**
Équipe Commerciale Lifestyle **Jeanne Fall, Frédéric Fossard, Karima Keriche et Marie-Christine Lanza** *Agents Étrangers* **Cécilia Zamboni (cecilia.zamboni@zeta-media.it), Laurent Bouaziz (lbouaziz@llbcom.com), Agnès Wanat (agnes@adwestmedia.ru)**
Administratrice des ventes & Business analyst **Nathalie Seco** *Directrice Stratégie Média* **Victoria Bravo** *Directrice Opérations Natives* **Marine Guigon Mompezat**
Directrice Événementiel & Partenariats **Jennifer Ingrand**
Events Director **Stéphanie Lefebvre**

LES PUBLICATIONS CONDE NAST (SAS)

Directeur de la Publication **Jason Miles**
Chief Business Officer **Delphine Royant**
Directrice de la Diffusion et du Marketing Clients **Dominique Dirand**
Directeur des Ressources Humaines **Christian Tounkara**
Directeur Financier Business Partner **Nicolas Tu**
Directeur du Contrôle Financier **Guillaume Anselmi**
VP Communications **Bernie Torres**

PÔLE IMAGE

Gestionnaire du patrimoine et documentaliste **Laure Fournis**

DIFFUSION / MARKETING CLIENTS

Ventes **Rodolphe Durand**
Abonnements **Aurélie Gendron**

PRODUCTION

Production Director EMEA **Enrico Rotondi**
Print/production manager **Adrien Repettati**

Imprimé en France par AGIR GRAPHIC, BP 52207, 53022 LAVAL, Cedex. www.agir-graphic.fr
Diffusion **MLP**. ISSN **2268-0659**
Numéro de commission paritaire **0128 K 91918**
Dépôt légal **Avril 2026**

ABONNEMENTS

abonnement.condenast.fr
France métropolitaine 1 an, 10 numéros : 29 euros
Service abonnements Vanity Fair
ADM, 22D rue du Général Leclerc 80000 Amiens
Tél. 0809 40 04 41 (appel non surtaxé); vanityfair@condenast.fr
En Suisse Asendia Press Edigroup SA, abonne@edigroup.ch,
Tel : 022 860 84 01 - Tarif 1 an, 10 numéros : 59 CHF
En Belgique Asendia Press Edigroup SA, abonne@edigroup.be
Tel : 070 233 304 - Tarif 1 an, 10 numéros : 40,95 euros
Commande d'anciens numéros pour la France et l'étranger
+33(0)2 28 97 09 45 - patrimoine.condenast@gmail.com

Certifié PEFC
Ce produit est issu de forêts gérées durablement et de sources contrôlées
PEFC 10-31-1141 www.pefc-france.org

Provenance des papiers
Intérieur **Finlande**
Ptot 0,003 kg/tonne
Couverture **Italie**
Ptot 0,01 kg/tonne
Taux de fibres recyclées 0%

Notre publication contrôle les publicités commerciales avant insertion pour qu'elles soient parfaitement loyales. Elle suit les recommandations de l'Autorité de régulation professionnelle de la publicité. Si, malgré ces précautions, vous aviez une remarque à faire, vous nous rendriez service en écrivant à l'ARPP (23, rue Auguste-Vacquerie 75 116 Paris — www.arpp-pub.org).

CONDÉ NAST

Chief Executive Officer **Roger Lynch**
Chairman of the Board **Jonathan Newhouse**
Chief Revenue Officer **Elizabeth Herbst-Brady**
Chief Content Officer **Anna Wintour**
Chief Financial Officer **Nick Hotchkin**
Chief People Officer **Stan Duncan**
Chief Corporate Affairs and Communications Officer **Danielle Carrig**
Chief Product and Technology Officer **Vasanth Williams**
Chief Content Operations Officer **Christiane Mack**

ÉDITIONS INTERNATIONALES

Allemagne : *AD, Condé Nast Traveller, Glamour, GQ, Vogue*
Espagne : *AD, Condé Nast Traveler, Glamour, GQ, Vanity Fair , Vogue*
États-Unis : *AD, Allure, Ars Technica, Bon Appétit, Condé Nast Traveler, Epicurious, Glamour, GQ, Pitchfork, Self, Teen Vogue, Them, The New Yorker, Vanity Fair, Vogue, Wired*
France : *AD, GQ, Vanity Fair, Vogue*
Inde : *AD, Condé Nast Traveller, GQ, Vogue*
Italie : *AD, Condé Nast Traveller, GQ, La Cucina Italiana, Vanity Fair, Vogue, Wired*
Japon : *GQ, Vogue, Wired*
Mexique et Amérique latine : *AD, Glamour, GQ, Vogue, Wired*
Moyen-Orient : *AD, Condé Nast Traveller, GQ, Vogue, Wired*
Royaume-Uni : *Condé Nast Johansens, Condé Nast Traveller, Glamour, GQ, House & Garden, Tatler, The World of Interiors, Vanity Fair, Vogue, Vogue Business, Wired*
Taïwan : *GQ, Vogue*

LES MAGAZINES PUBLIÉS EN JOINT-VENTURE

Brésil : *GQ, Vogue*

LICENCES ET COOPÉRATION

Adriatique : *Vogue*
Afrique du Sud : *Glamour, GQ, House & Garden*
Australie : *GQ, Vogue*
Bulgarie : *Glamour*
Chine : *AD, Condé Nast Traveler, GQ, Vogue*
Corée : *Allure, GQ, Vogue*
Grèce : *Vogue*
Hong-Kong : *GQ, Vogue,*
Hongrie : *Glamour*
Pays-Bas : *Vogue, Vogue Living*
Philippines : *Allure, Vogue*
Pologne : *AD, Glamour, GQ, Vogue*
Portugal : *GQ, Vogue*
République tchèque et Slovaquie : *Vogue, Wired*
Scandinavie : *Vogue*
Singapour : *Vogue*
Thaïlande : *GQ, Vogue*
Turquie : *GQ, Vogue*
Ukraine : *Vogue*

VANITY FAIR FRANCE EST COMPOSÉ AVEC LES POLICES DE CARACTÈRES TYPOGRAPHIQUES VF TIMES, VF DIDOT ET ENFANTINE DESSINÉE PAR COMMERCIAL TYPE, ET VANITÉ DESSINÉE PAR JEAN-BAPTISTE LEVÉE TYPOGRAPHY EN COLLABORATION AVEC VANITY FAIR FRANCE

swatch
60
TACHYMÈTRE
500
400
350
300
275
250
225
200
190
180
170
160
150
140
130
120
OMEGA
×
swatch
MOONSWATCH
40
20
SWISS MADE
© 2024 Peanuts Worldwide LLC

L'ÉDITO

Autant l'avouer: la puissance de cette vidéo ne m'a pas tout de suite sauté aux yeux. On y voit deux jeunes filles

un brin éméchées en fin de soirée, négocier le partage d'un paquet de chips, la première envisageant de n'en céder qu'une seule à sa copine, la seconde exigeant d'en recevoir plus – ce que je peux comprendre d'ailleurs. Le tout tourné à la va-vite à l'aide d'un smartphone. Résultat : un triomphe planétaire. La désormais célèbre bataille de pommes de terre a été vue plus de 65 millions de fois sur Instagram. Plus que Céline Dion chantant l'*Hymne à l'amour* aux Jeux olympiques ou Meghan Markle esquissant un pas de danse avec Harry.

Il faut dire que le personnage principal s'appelle Kylie Jenner, nouvelle icône des réseaux sociaux. Faut-il encore la présenter ? Avec 391 millions de followers au dernier pointage Instagram, la benjamine de la famille Kardashian est devenue la nouvelle reine du clan, devant ses sœurs Kim (354 millions d'abonnés), Khloé (300 millions), Kendall (284 millions) et la malheureuse Kourtney, qui plafonne à 216 millions de fans. Et encore : ce chiffre ne cesse de grimper en flèche depuis l'officialisation de son idylle avec l'acteur le plus en vogue de sa génération, Timothée Chalamet.

Question : à part offrir des chips à sa meilleure amie (et, accessoirement, être née dans la bonne famille) qu'a fait Kylie Jenner pour accéder à l'Olympe de la célébrité ? À première vue, pas grand-chose. Pour ses contempteurs, elle semble incarner la représentation archétypale de l'ère du vide, l'image vertigineuse de cette société du scrolling où le talent se mesure au nombre de vues, l'influence aux zéros sur le compte en banque et la créativité à l'intérêt que l'on suscite en ne faisant rien : on est célèbre simplement parce que l'on est célèbre, de manière tautologique, dans une espèce de mouvement perpétuel absurde et vain.

Rassurez-vous, si c'était le cas, nous n'aurions jamais confié au photographe Mert Alas le soin d'immortaliser Kylie Jenner à la façon d'une madone de la Renaissance. Et moins encore eu l'idée de la mettre en couverture de ce numéro. Lisez le portrait tout en finesse brossé par notre journaliste Nate Freeman, spécialisé dans l'art contemporain, et vous comprendrez comment la jeune femme est devenue la *tycoon* de cette nouvelle économie de l'attention. En réussissant à capter le regard de la jeunesse mondialisée, elle a ainsi lancé son entreprise de cosmétiques, qui lui a permis de devenir, à 21 ans, la plus jeune self-made milliardaire de l'histoire, quand Mark Zuckerberg a dû attendre ses 23 ans pour y parvenir.

Dans la vraie vie, Kylie Jenner adore le plasticien James Turrell et joue au poker avec Richard Prince. On la croise, assaillie de caméras, aux premiers rangs des défilés Schiaparelli et Chanel. Ajoutez à cela une apparition dans le vrai-faux documentaire consacré à la chanteuse Charli xcx, *The Moment*, qui lui a déjà ouvert les portes de Hollywood. « J'ai reçu quelques scénarios, mais rien qui colle pour l'instant », précise-t-elle. Comme le dit le réalisateur du film : « Kylie est une figure mythologique moderne. » Quelque part entre Héra et Athéna ?□

OLIVIER BOUCHARA,
directeur éditorial
de *Vanity Fair*

LUC BRAQUET

© GRAFF.COM

GRAFF

TILDA'S BOW

NOS CONTRIBUTEURS

LAURA EL MAKKI

Autrice remarquée – *Adèle Hugo : ses écrits, son histoire* (Seghers, 2025), a reçu le prix Victor Hugo – Laura El Makki passe sa vie avec les grands auteurs. Pour *Vanity Fair*, elle a accepté de quitter son salon pour raconter la réouverture et l'histoire d'un club mythique : le Bus Palladium P. 114.□

JULIEN LIÉNARD

Portraitiste, curieux et touche-à-tout – il collabore aussi bien avec *Le Film Français* et *L'Express Style* que *Milk* ou *les Inrocks* –, ce diplômé de l'école Auguste Renoir n'a pas son pareil pour sublimer les objets de désir à travers son regard aussi doux que décalé. Photographe de mode, il a accepté pour *Vanity Fair* une incursion dans l'univers de l'horlogerie de luxe. Le résultat est à découvrir P. 80.□

MERT ALAS

Conteur avec une caméra, il est connu pour ses images évocatrices qui ont façonné la mode contemporaine. Ses campagnes en solo pour des maisons comme Saint Laurent, Dolce & Gabbana, Calvin Klein et Paco Rabanne nourrissent sa vision singulière. Cette séance photo avec Kylie Jenner P. 40 s'est d'ores et déjà imposée comme l'une des plus puissantes et des plus troublantes de l'année 2026.□

SYLVIE SERPRIX

Diplômée l'école Penninghen, collaboratrice du *Monde, Ouest France* ou *Cerveau & Psycho*, Sylvie se partage entre le dessin de presse et les illustrations de livres pour enfants. Son premier album, *Le Roi sans terre* (Casterman), a même été adapté au théâtre. Dans ce numéro, elle s'est immergée dans le monde de la mer, pour croquer, avec ce sens du trait qui lui est propre, une histoire de descente aux enfers : celle d'un pêcheur normand englué dans le piège du narcotrafic P. 72.□

DROITS RÉSERVÉS

MARINA
RINALDI

VANITÉS

GOÛT DE LUX

Après s'être fait un prénom au Chili, la sœur de Pedro Pascal a choisi New York pour se réinventer. Et faire oublier les étiquettes qui lui collent à la peau.

Texte **José Criales-Unzueta** Photographie **JuanKr**

EN ROUGE ET NOIR
Lux Pascal sous l'œil du photographe JuanKr, le 15 décembre dernier au Laobra Studios de Brooklyn.

FASHION EDITOR NATASHA ROYT

TENUE ET CHAUSSURES
SAINT LAURENT PAR ANTHONY VACCARELLO
BOUCLES D'OREILLES
JUJU VERA BAGUE
SOPHIE BILLE BRAHE

Lux est une femme, une artiste et une actrice extraordinaire. Elle a un charisme puissant et un style inimitable. » Celui qui couvre ainsi d'éloges la petite sœur de Pedro Pascal n'est autre que Matthieu Blazy. En octobre dernier, elle était invitée à défiler pour la première collection haute couture du nouveau créateur de Chanel. Depuis, entre les deux, c'est l'amour fou.

Il est assez difficile en réalité de résister à cette brune élancée née il y a 33 ans en Californie, à Orange County. Son père, José Balmaceda, est un spécialiste de la fertilité, et sa mère, Verónica Pascal, une psychologue pour enfants. Après avoir fui le Chili de Pinochet dans les années 1970, la famille retourne s'installer dans la capitale, Santiago, alors que la petite Lux n'a que trois ans. Son frère Nicolás les accompagne, tandis que les aînés, Javiera et Pedro, restent vivre aux États-Unis. La carrière de Lux débute donc au Chili, où elle enchaîne films et séries, dont quelques épisodes de *Narcos* aux côtés du grand frère Pedro. Mais les États-Unis l'attirent, alors elle fonce et passe par les auditions pour intégrer une école d'art dramatique. « Je menais une existence qui ne me rendait pas forcément heureuse, confie-t-elle en s'enfonçant dans son fauteuil. Je ne veux pas trop entrer dans les détails, mais j'avais envie d'un nouveau départ. Et je l'ai pris. »

Le mot n'est jamais prononcé, mais elle parle bien ici de sa transition, qu'elle révèle publiquement sur Instagram et dans la presse au début de l'année 2021. À New York, elle s'invente enfin une vie libérée des anciennes versions d'elle-même. Et si, pour beaucoup, elle est encore « la petite sœur de Pedro », voilà aussi quelque chose qui est en train de changer.

TRANSCENDANTE
« Il faut trouver sa propre lumière. »

TENUE **CELINE**

COIFFURE BLAKE ERIK **MAQUILLAGE** FRANCELLE DALY **PRODUITS CAPILLAIRES** RŌZ **PRODUITS MAQUILLAGE** DIOR **STYLISME** JACQUI BENNETT **PRODUIT** PAR VERY RARE PRODUCTIONS

Premier rôle principal

Elle commence par décrocher un petit rôle dans la série *The Beauty*, produite par Ryan Murphy, avec Ashton Kutcher et Bella Hadid, et on la verra plus tard cette année dans le très attendu nouveau long métrage de Tom Ford, *Cry to Heaven*. Et puis il y a aussi – surtout ? – les planches et le off-Broadway, dans *Richard II*. Le soir où j'ai vu la pièce, le public était sous le charme, tout comme le créateur Conner Ives, célèbre pour ses robes sensuelles et sculpturales. L'an dernier, il s'est fait remarquer avec un T-shirt barré du slogan devenu viral « *Protect the Dolls* ». À la fois « lettre d'amour » aux nombreuses femmes trans de sa vie et geste de protestation face à la montée des attaques politiques contre les personnes trans. « J'ai découvert Lux comme on découvre la plupart des gens au XXIe siècle, sur Internet, raconte Conner Ives. Elle m'a immédiatement subjugué. Elle a quelque chose d'incroyablement attirant, presque irrésistible. »

L'an dernier, Lux Pascal a également tenu le rôle principal de *Miss Carbón*, long métrage hispano-argentin inédit en France, inspiré de l'histoire de Carla Antonella Rodríguez, femme trans devenue la première mineuse de Patagonie. Il serait facile, voire réducteur, d'imaginer qu'elle parle aussi un peu d'elle-même dans ce film. A-t-elle hésité à jouer une histoire de transition ? « Oui, parce que je ne voulais pas m'enfermer dans une case. Mais j'ai vu l'opportunité de jouer un rôle principal, c'était un défi qu'il fallait relever. » Et l'occasion de ne pas réduire le parcours de Rodríguez à sa transidentité : « Elle a toujours été une femme. » Lux souhaitait plutôt l'incarner comme « une force de la nature, une bosseuse irréprochable ».

Je l'interroge pour finir sur le symbole de son prénom – en latin, *lux* signifie « lumière ». « C'est tellement lié à ce que représente le métier d'actrice, la scène, les défilés, explique-t-elle, les yeux brillants. Il faut trouver sa propre lumière. » □

Adaptation française : Dario Rudy

JUANKR

ART DIR: PAUL MARCIANO PH: DENIS NEMYACHENKO © GUESS?, INC. 2026

MARCIANO
by
GUESS

GUESS.EU

ANATOMIE D'UN COLLIER

Ou comment cette spectaculaire pièce unique redéfinit la nouvelle grammaire créative signée Bulgari. Texte **Pierre Groppo**

RAYONNANT

Ce collier est l'une des sensations de la haute joaillerie de l'année, jouant autant sur la géométrie du métal que sur la fluidité d'une pièce posée comme une étoffe sur les épaules.

MODULAIRE

Pour réaliser ce bijou, 812 éléments ont été assemblés lors de 780 heures de travail. Chacun peut être monté horizontalement ou verticalement, donnant cet effet frangé unique en son genre.

VINTAGE

C'est à partir d'un bracelet datant des années 1940, récemment retrouvé dans ses archives, que la maison a imaginé une nouvelle ligne de joaillerie, baptisée « Bulgari Eternal ».

COLLIER VIMINI EN OR JAUNE ET DIAMANTS **BVLGARI,** PRIX SUR DEMANDE

VÉGÉTAL

Le nom de cette pièce ? *Vimini*, le mot italien évoquant le tressage de l'osier. Cette technique millénaire n'a pas manqué d'inspirer le joaillier romain qui revisite sans cesse l'histoire de la Cité éternelle.

ESPRIT DE FAMILLE

Ces déclinaisons viennent aujourd'hui rejoindre les grandes familles créatives du joaillier, à l'instar de la collection « Monete » signée de pièces antiques, ou encore « Tubogas » et les fameux « Serpenti ».

PROPOSITION ÉLARGIE

Quatre pièces de haute joaillerie célèbrent le lancement de cette gamme déclinée en bagues, bracelets et autres boucles d'oreilles au porté plus quotidien.

MUSÉE D'ART DE NANTES/ALAIN GUILLARD, PARIS MUSÉES - PALAIS GALLIERA, MUSÉE DE LA MODE DE PARIS, STUDIO ORIZZONTE GALLERY

LE XVIIIe EN FOLIE

Quand la mode du Siècle des Lumières fait vibrer les musées.

Le XVIIIe siècle n'a de cesse de faire rêver, en témoignent deux expositions à ne rater sous aucun prétexte. Tandis que la journée quotidienne d'un élégant hôtel particulier est ré-imaginée, de façon immersive, au Musée des Arts décoratifs, le Palais Galliera revisite en soixante-dix silhouettes le dialogue qui relie couturiers d'aujourd'hui et grandes figures de l'époque. Le tout, entre flashbacks historiques et esthétique résolument queer.

« Une journée au XVIIIe siècle, chronique d'un hôtel particulier », Musée des Arts décoratifs (Paris 1er), jusqu'au 7 juillet. « La mode du XVIIIe siècle, un héritage fantasmé », Palais Galliera (Paris 16e), jusqu'au 12 juillet.

L'élégance au grand air. Là où la terre rencontre la mer.
Des bottes artisanales inspirées par la nature depuis 1927.

À retrouver au Bon Marché Rive Gauche jusqu'au 19 avril.
lechameau.com

LE CHAMEAU 1927

Tom Blyth joue le rôle d'un ingénieur, Cal. À droite, la réalisatrice, Claire Denis.

«NOUS AVONS TOURNÉ AU SÉNÉGAL, SURTOUT DE NUIT»

En adaptant *Combat de nègre et de chiens* de Koltès, Claire Denis a dû surmonter bien des obstacles. À commencer par celui du titre. Texte **Norine Raja**

Je suis allée voir cette pièce de Bernard-Marie Koltès, quand elle avait été mise en scène par Patrice Chéreau, en 1983. Elle raconte la confrontation à travers un grillage entre un homme noir réclamant le corps de son frère, un ouvrier prétendument victime d'un accident du travail, et le responsable du chantier, un expatrié français blanc. Lorsque je tournais mon long métrage *Chocolat* au Cameroun, Koltès était venu nous rejoindre, Isaach de Bankolé et moi. Souvent, nous parlions de son expérience au Nigeria, lieu qui lui avait inspiré cette pièce, car les deux pays sont frontaliers. Des années plus tard, il m'a rendu visite au Portugal, où je planchais sur un nouveau projet. Il était malade [du sida] et n'avait plus la force de travailler. Il m'avait dit : "Si tu ne finis pas ton scénario, ce n'est pas grave, tu n'auras qu'à adapter *Combat de nègre et de chiens*." Il prenait beaucoup de médicaments, et à certains moments, il pensait vraiment qu'on tournait ce film. Cette proposition m'a hantée après sa mort mais je ne pensais pas y répondre. Jusqu'au moment où je me suis levée, un matin, en me disant : "Il faut le faire."

L'idée était d'évoquer cette relation étrange entre les deux personnages, plutôt que de régler des comptes politiques. L'extrême politesse teintée de méfiance avec laquelle ils communiquent traduit une distance infranchissable. Ils discutent à travers un grillage, mais on pourrait même faire sans.

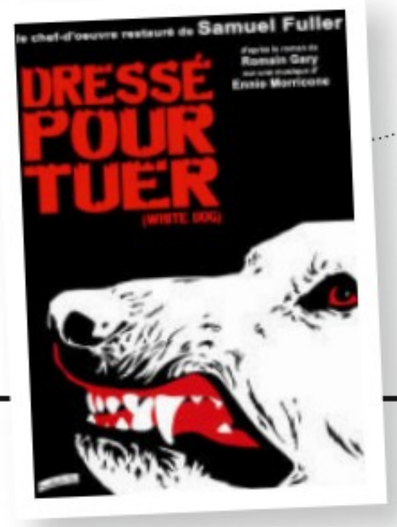
Le titre de la pièce est aujourd'hui interdit. En anglais, le film s'appelle *The Fence* (la clôture). J'aimais bien la consonance. Pour la version française, j'ai repris une note de Koltès où il explique se souvenir des cris des gardes dans la pénombre. Nous avons d'ailleurs tourné au Sénégal un peu à l'aube, au crépuscule, mais surtout de nuit. Quand nous arrivions en fin d'après-midi, les ouvriers du chantier rentraient chez eux et à notre départ au petit jour, ils reprenaient le travail. C'était un rythme fatigant, mais cela nous a permis de créer une bulle, notre propre monde. »□

Le Cri des gardes, de Claire Denis, avec Isaach de Bankolé, Tom Blyth et Matt Dillon, sortie le 8 avril. Et aussi : Combat de nègre et de chiens, *de Bernard-Marie Koltès (Les Éditions de Minuit, 1979)*

SOUS INFLUENCE

Dans les coulisses des inspirations de Claire Denis.

LE FILM QUI M'A ACCOMPAGNÉE
DRESSÉ POUR TUER, DE SAMUEL FULLER



MON ENDROIT IDÉAL POUR ÉCRIRE MA CUISINE

MA BANDE ORIGINALE
LES TINDERSTICKS, RAVEL, BASHUNG, HIGELIN…

MES PARTENAIRES D'ÉCRITURE MES AMIS MARIE NDIAYE (PHOTO), ANDREW LITVACK OU SUZANNE LINDON

MON RITUEL QUOTIDIEN
UN CAFÉ POUR LANCER LA JOURNÉE

GETTY IMAGES

DESCRIPTION Huile 100 % naturelle pour les cicatrices et vergetures, efficacité cliniquement prouvée. INDICATIONS Cicatrices: Aide à améliorer l'apparence des cicatrices anciennes et nouvelles. Vergetures: Aide à améliorer l'apparence des vergetures. Aide également à améliorer l'élasticité de la peau, réduisant ainsi le risque de formation de vergetures. Teint irrégulier: Aide à améliorer l'apparence d'un teint irrégulier. Vieillissement de la peau: Contribue à atténuer les signes de vieillissement de la peau du visage et du corps. Peau déshydratée: Aide à maintenir l'hydratation de la peau. PRÉSENTATION Huile jaune clair. FORMULE Mélange d'huiles naturelles et d'extraits végétaux naturels. INGRÉDIENTS Glycine Soja Oil, Helianthus Annuus Seed Oil, Carthamus Tinctorius Seed Oil, Simmondsia Chinensis Seed Oil, Salvia Hispanica Seed Oil, Punica Granatum Seed Oil, Plukenetia Volubilis Seed Oil, Triticum Vulgare Germ Oil, Rosa Canina Fruit Oil, Calendula Officinalis Extract, Lavandula Angustifolia Oil, Rosmarinus Officinalis Leaf Oil, Anthemis Nobilis Flower Oil, Pogostemon Cablin Leaf Oil, Bisabolol, Tocopherol, Pogostemon Cablin Oil. CERTIFICATION NATURELLE Tous les ingrédients utilisés dans la formulation de l'Huile de Soin (Naturelle) Bi-Oil® sont naturels, conformément à la norme ISO 16128. ESSAI CLINIQUE COSMÉTIQUE SUR L'APPARENCE DES CICATRICES Centre d'essai: Institut proDERM pour la recherche dermatologique appliquée, Hambourg, Allemagne. Objectif: Évaluer l'efficacité de l'Huile de Soin (Naturelle) Bi-Oil® dans l'amélioration de l'aspect des cicatrices. Échantillon: Participantes : 40 participantes avec peaux de divers phototypes. Âge des cicatrices : de nouvellement formées jusqu'à 3 ans. Emplacements des cicatrices : le visage ou le corps en raison d'écorchures, de coupures ou d[illegible]ales importantes. Âge des participantes : 18 à 65 ans. Méthodologie: Évaluation en aveugle de l'éva[illegible]e ouverte. L'inclusion des participantes a été effectuée par un dermatologue à l'aide [illegible]t Scale). Le produit a été appliqué deux fois par jour pendant 8 semaines [illegible]ignée et la peau environnante. Les applications ont été effectuées so[illegible]ffet du produit sur la peau à l'aide de l'échelle POSAS lors de la vi[illegible]été examinés à la fin de l'étude, notamment l'évaluation du résul[illegible]mes, ainsi que l'écart de couleur de la peau entre les cicatrices e[illegible]ile de Soin (Naturelle) Bi-Oil® est efficace pour améliorer l'aspect [illegible] POSAS (prenant en compte les évaluations objectives et subjec[illegible]nte chez 94 % des participantes. Après 8 semaines 100 % des pa[illegible]ux fois supérieure à celle perçue au bout de 2 semaines. Amélio[illegible]ée de l'étude. ESSAI CLINIQUE COSMÉTIQUE SUR L'APPAREN[illegible]rche dermatologique appliquée, Hambourg, Allemagne. Objectif[illegible]tion de l'aspect des vergetures. Échantillon: Participantes : 36 p[illegible]s : diverses (grossesse, prise de poids, musculation ou poussée[illegible]n, bras, cuisses et hanches. Âge des participantes : 18 à 65 ans[illegible]nisée de l'image, étude ouverte. L'inclusion des participantes a e[illegible]liqué deux fois par jour pendant 8 semaines en massant délica[illegible]nante. Les applications ont été effectuées sous contrôle à inter[illegible]eau à l'aide de l'échelle POSAS (Patient and Observer Scar Ass[illegible]être examiné à la fin de l'étude comprenait l'évaluation du résu[illegible]èmes. Résultat: L'Huile de Soin (Naturelle) Bi-Oil® est efficace [illegible]ignificative de l'échelle POSAS (prenant en compte les évalua[illegible]ent 2 semaines, évidente chez 71 % des participantes. Après[illegible]ampleur de l'amélioration étant 5 fois plus importante qu'après[illegible]dant la durée de l'étude. ESSAI CLINIQUE COSMÉTIQUE SUR[illegible]ociates, Inc., Texas, États-Unis d'Amérique Objectif: Évaluer l'e[illegible]gulier et de taches pigmentaires lorsque le produit est utilisé ch[illegible]de photovieillissement légers à modérés. Échantillon: Participa[illegible]de photovieillissement légers à modérés sur le visage et le cou[illegible] participantes et le groupe non traité comptait 32 participantes[illegible] niveau d'efficacité contrôlé en aveugle. Les participantes ont [illegible]e de rinçage (lavage au savon). Le produit a été appliqué sur le[illegible]té effectuée sous contrôle lors de la visite de départ. Les évalu[illegible]s ont été évaluées cliniquement sur le visage et le cou en fonc[illegible]é / douceur visuelle, rugosité / douceur tactile, taches pigmen[illegible]ale de l'aspect. Des photos du visage et du cou de chaque pa[illegible]tué après la fin de l'étude. Les photos prises à chaque mom[illegible]s taches pigmentaires, le teint irrégulier, la clarté (peau terne)[illegible]Oil® est efficace pour améliorer l'aspect général de la peau du[illegible]naines, le groupe de traitement Huile de Soin (Naturelle) Bi-Oil®[illegible]paramètres d'efficacité évalués cliniquement et photographiqu[illegible]es taches pigmentaires. Après 16 semaines, 54 % des particip[illegible]s améliorations statistiquement significatives de l'aspect géné[illegible]é de l'Huile de Soin (Naturelle) Bi-Oil® chez des femmes dont l[illegible]gnes de photovieillissement ...

JUME

IRAH

LE 5 FAIT SON NUMÉRO

La fragrance iconique adopte un flacon plus contemporain que jamais.

Texte **Adèle Bari**

Depuis 2024, la comédienne Margot Robbie est le visage du parfum légendaire.

Pour la première fois en 1921, un parfum est présenté dans un flacon de laboratoire. La fiole est carrée, épurée, effleurant les lignes de la flasque de whisky du grand amour de Gabrielle Chanel : Boy Capel.

L'entrepreneuse, âgée de 38 ans, devient la première couturière à lancer une fragrance en son nom, qu'elle qualifie d'« artificielle », construite comme une robe sous la direction du parfumeur des tsars, Ernest Beaux. « L'essence du N° 5 est opulente, mystérieuse, élaborée autour d'un bouquet de fleurs sans qu'aucune ne soit vraiment identifiable, explique Olivier Polge, parfumeur créateur de la Maison Chanel depuis 2015. C'est pour cela que l'on qualifie ce parfum d'abstrait. Cette façon d'utiliser les aldéhydes, ces molécules chimiques pour rehausser les ingrédients naturels, aperçues pour la première fois dans la parfumerie fine grâce au N° 5, fut incroyablement moderne. »

Trois ans plus tard, Coco Chanel et Ernest Beaux présentent l'essence sous la forme d'une eau de toilette, aujourd'hui révélée dans un nouvel écrin. La signature olfactive est identique : une version plus légère et boisée du N° 5, avec en tête d'affiche le vétiver et le santal. « Notre souhait était de retrouver le dessin originel et rectangulaire du flacon de l'eau de toilette », souffle Sylvie Legastelois, directrice de la création packaging et de l'identité graphique Parfums. Les codes historiques sont conservés, tandis que des éléments de modernité y sont ajoutés : un vaporisateur repensé, un bouchon aimanté, un rectangle plus compact, le tout répondant à la gestuelle contemporaine de la haute parfumerie. En parallèle, les visages qui font rayonner le N° 5 se succèdent. Après Catherine Deneuve, Candice Bergen, Ali MacGraw, Lauren Hutton, Carole Bouquet, Nicole Kidman, Audrey Tautou, Gisele Bündchen, Marion Cotillard et même Brad Pitt... Margot Robbie prend la relève, propulsant dans le temps une eau immuable. □

OBJETS D'AUTREFOIS

De l'arrondi au bouchon orné d'un camélia : trois fioles fidèles à l'esprit du célèbre parfum.

Dès sa création, l'eau de toilette du N°5 possède son propre design, déjà profondément moderne et éloigné des flacons alambiqués typiques des années 1920. Elle ne reprend pas la forme de l'extrait, qui deviendra l'icône absolue avec son modèle carré et son cabochon facetté rappelant un diamant taillé, proche de la géométrie de la place Vendôme. Ici, le flacon est arrondi et d'abord rehaussé d'un bouchon orné d'un camélia. En 1960, sa silhouette évolue pour se rapprocher du contenant actuel, avant une modernisation complète en 2007. Un siècle plus tard, ces traits visionnaires conservent toute leur fraîcheur.

ANTOINE DUMONT

Au neuvième étage de l'hôtel Rochechouart, le bar Maggie propose à la fois la vue et les cocktails.

SAVEURS D'HISTOIRE

Brunch dominical, rooftop face au Sacré-Cœur et club caché au sous-sol: l'hôtel Rochechouart fait revivre l'esprit festif du Pigalle des années 1920. Texte **Margot Blaise**

Amarré sur le boulevard du même nom, le Rochechouart fait partie de ces hôtels qui procurent la troublante impression de remonter le temps. Le seuil à peine franchi, nous voilà transportés dans l'atmosphère vibrante et festive des Années folles. Dans les escaliers qui desservent plus d'une centaine de chambres, on s'attendrait presque à croiser Mistinguett ou Joséphine Baker. Car l'hôtel centenaire, aujourd'hui ressuscité sous la bannière Orso Hôtels, a bel et bien vu défiler en son temps les stars incontournables du Paris des années 1920.

Rénové en 2020 par le duo créatif Festen, l'adresse n'a rien perdu du charme rétro et de l'élégance typiques de l'Art déco. Les architectes y ont imaginé un décor tout en géométrie, aux matériaux légèrement vieillis. Une atmosphère qui se prolonge dans les chambres : mobilier chiné, têtes de lit en bois de loupe et robinetterie vintage.

Du brunch au dancefloor

L'hôtel Rochechouart abrite également une adresse gourmande. Avec ses arches sculpturales et ses grands miroirs, la brasserie Maggie fait revivre l'esprit des tables parisiennes d'antan. Un passage obligé pour les fines bouches que la nouvelle carte printanière va ravir à coup sûr. Difficile de ne pas se laisser tenter par le brunch dominical, grand festin garanti, où huîtres bretonnes, charcuterie et fromages affinés côtoient des gaufres maison et autres desserts délicieusement régressifs. Sans oublier les assiettes disponibles à la carte, entre *hashbrown waffles* à la sauce hollandaise et la brioche perdue aux fruits rôtis.

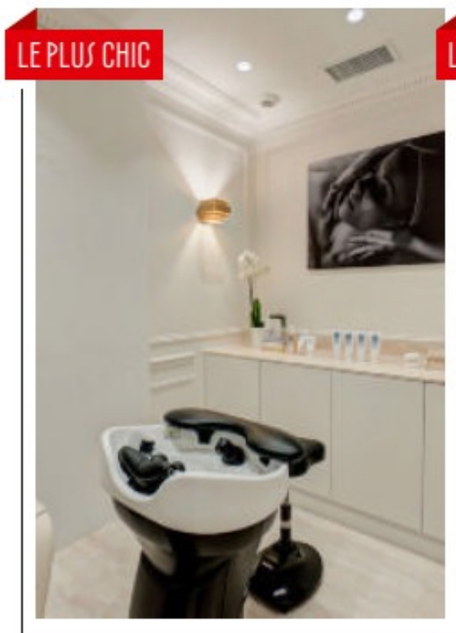
Cerise sur le gâteau : le rooftop du neuvième étage dévoile une vue imprenable sur la basilique du Sacré-Cœur et les toits de la capitale. Ouvert dès la mi-avril, le bar Maggie s'apprécie aussi bien à l'heure du *tea time* qu'à l'apéritif ou autour de cocktails tardifs avant d'aller danser au Mikado, son club secret qui fût, il y a cent ans, l'épicentre des amateurs de tango. □

Hôtel Rochechouart, 55, bd Marguerite de Rochechouart (Paris 9e)

PIERRE LUCET-PENATO, ALICECASENAV

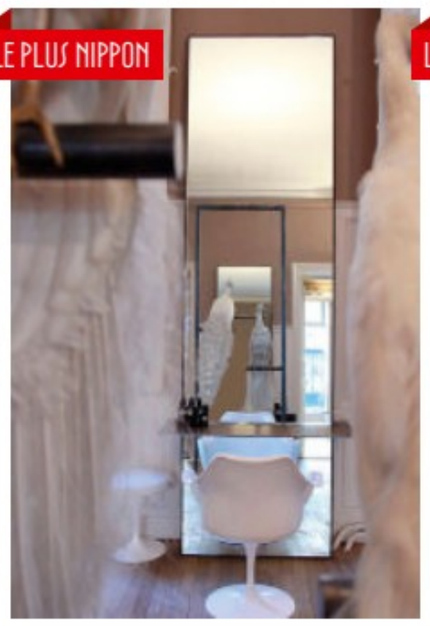
HAIR *force one*

Le cheveu est enfin traité à sa juste valeur. Cinq adresses où massages, rituels et gestes millimétrés promettent de faire décoller vos racines. Texte **Adèle Bari** et **Géraldine Richard**



LE PLUS CHIC

SOIN CAPILLAIRE SUR MESURE
BIOLOGIQUE RECHERCHE



LE PLUS NIPPON

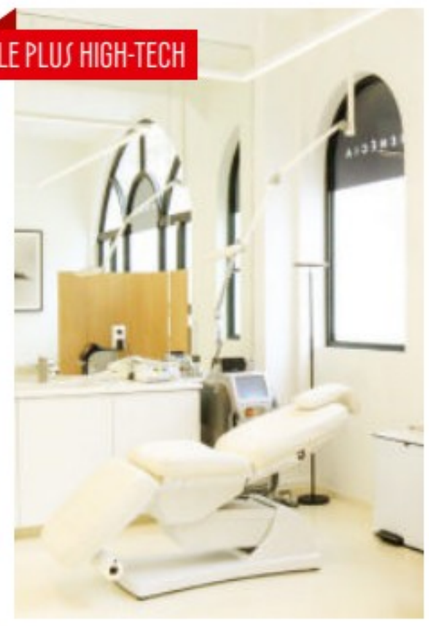
SOIN TOKIO
DAVID MALLETT

LE PLUS HYPE

HYPER CARE
MARTHA

LE PLUS DOUILLET

SOIN SUR MESURE DU CUIR CHEVELU
FAUVE PARIS



LE PLUS HIGH-TECH

SOIN KERALASE®
CLINIQUE RENÉCIA

LE LIEU

Connue pour ses cosmétiques personnalisés et scientifiques, la marque s'est installée sur les Champs-Elysées en 1992. À l'intérieur, une pièce est consacrée à la fibre capillaire.

Ce salon situé dans un appartement privé est un vrai cabinet de curiosité. Les autruches et les félins empaillés veillent sur l'occupant des lieux, australien et coiffeur des stars.

Cette « maison de coiffeurs » rend hommage à Martha Matilda Harper (1857-1950), première femme créatrice d'un réseau de salons. Une trentaine de spécialistes indépendants du cheveu.

Marine Morel met en lumière une nouvelle approche holistique du soin capillaire en traitant en priorité le cuir chevelu, grâce à des techniques de massage ancestrales reconnues.

Experte dans plusieurs domaines dermato-esthétiques, Renécia propose également des protocoles sur mesure autour de la santé du cheveu. Cadre poudré et minimaliste.

LE SOIN

Analyse tactile d'une experte, exfoliation réalisée à l'aide d'une brume vinaigrée... Enfin, place au lit japonais pour un masque qui agit sous une vapeur sèche.

La séance se déroule dans une pièce isolée, avec Debussy ou Jesus Guridi en design sonore. Les gestes venus du Japon redonnent vie aux cheveux, les régénèrent et les revitalisent.

Un rituel complet, dédié à la chevelure... et au visage. Après un diagnostic, une exfoliation du cuir chevelu et un masque sous vapeur, le traitement se poursuit par un massage des épaules jusqu'au crâne.

Après un scanner exclusif du scalp, alliant haute technologie coréenne, IA et analyse algorithmique, la praticienne prodigue un soin personnalisé à base d'acupression et de drainage lymphatique.

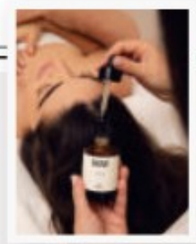
Un traitement non invasif et indolore qui favorise la régénération cellulaire et la microvascularisation, en stimulant le bulbe capillaire. Les résultats sont visibles à la fin du cycle complet du cheveu.

LA PROMESSE

Chaque partie du cheveu et du cuir chevelu est respectée, répondant aux problématiques les plus ciblées.

Un protocole nippon idéal pour les cheveux abîmés par la chaleur ou les colorations, destiné à réparer les dommages.

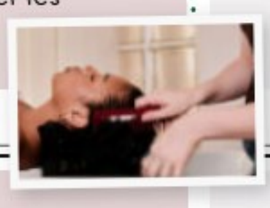
Le scalp est détoxifié, purifié, tandis que les longueurs sont nourries et retrouvent tout leur éclat.



Un rituel sur mesure grâce à l'analyse précise du scanner Hair FVlab pour un cuir chevelu sain et revitalisé.

Donner un coup de boost à la croissance du cheveu en utilisant des technologies de pointe : laser fractionné non ablatif combiné à un serum enrichi en peptides biomimétiques.

LE TRUC EN PLUS



On découvre une routine dont on ne peut plus se passer, tout en accueillant une chevelure pleine de vitalité.

Séchage naturel ou brushing ? Les deux sont réalisés avec le Conditioning Mist qui démêle, protège et sublime.

La peau est nettoyée, repulpée et hydratée, le tout dans un espace intimiste et tamisé.

Le lit de massage qui s'adapte aux courbes du corps et la couette d'un confort extrême. Un soin comme sur un nuage.

Le massage du cuir chevelu après l'application et la séance de led en fin de protocole. Un vrai moment détente.

LE PRODUIT SIGNATURE

Lotion P50 Capillaire, Biologique Recherche, 115 euros.

Conditioning Mist, David Mallett, 48 euros.

Shampooing purifiant Rebalancing, Davines, 25 euros.

Le Lait Libre à l'acide hyaluronique, Fauve, 34 euros.

Le sérum KeraFactor®, utilisé pendant le soin et conçu pour stimuler les follicules pileux.

LE PRIX

120 euros les 60 minutes.	De 120 à 185 euros les 60 minutes, selon la longueur des cheveux.	150 euros les 75 minutes.	110 euros pour 1 h 30.	390 euros la séance, 1 000 euros la cure de trois.

L'ADRESSE

32, avenue des Champs-Élysées (Paris 8e)	14, rue Notre-Dame des Victoires (Paris 2e)	8, quai de la Mégisserie (Paris 1er)	29, rue des Gravilliers (Paris 3e) et au Bon Marché Rive Gauche	Clinique Renécia 5, rue Decamps (Paris 16e)

ADRIEN DUPAGNE

Enfin un privilège en moins pour les ultra-riches.

Découvrez notre assurance vie luxembourgeoise. Une gestion **100 % digitale** avec seulement **0,65 % de frais annuels,** et accessible dès **150 000 € de versement.**

BoursoFirst

La Banque Privée par BoursoBank.

Télécharger l'application :

CE PRODUIT PRÉSENTE UN RISQUE DE PERTE EN CAPITAL.

BoursoVie Lux est un contrat individuel d'assurance vie monosupport régie selon le droit luxembourgeois à souscrire auprès de la compagnie d'assurance vie SOGELIFE supervisée par le Commissariat aux Assurances luxembourgeois. Boursorama est immatriculée auprès de l'Organisme pour le Registre des Intermédiaires en Assurance sous le n° 07 022 916 en tant que courtier en assurance (www.orias.fr) BUZZMAN BOURSORAMA – Société Anonyme au capital de 53 576 889,20 € – RCS Nanterre 351 058 151 – TVA 69 351 058 151 – 44, rue Traversière 92100 Boulogne-Billancourt.

L'HEURE JUSTE

Après les années XXL, les manufactures reviennent à des formats plus sages, où lignes historiques et élégance classique donnent le ton des nouveautés.

Texte **Pierre Groppo**

Dans la ville de Genève, les préparatifs battent leur plein. Watches & Wonders, le grand salon mondial de l'horlogerie, s'apprête à ouvrir ses portes ce 14 avril. Au programme, moquette épaisse et pas moins de soixante-cinq manufactures venues présenter leurs nouvelles créations. Qu'y verra-t-on ? Des montres, bien sûr. Dans une période secouée, elles devraient jouer la carte de l'élégance classique, proposant des valeurs aussi sûres côté style que côté... investissement financier.

La dynamique est déjà installée, comme le prouve le succès croissant de A. Lange & Söhne, la manufacture allemande née près de Dresde en 1845. Son modèle 1815, année de naissance du fondateur de la maison, est l'un de ses grands succès depuis son lancement l'année dernière, porté non pas par une quelconque égérie – il n'y en aucune ici –, mais bien par sa taille de seulement 34 millimètres de diamètre, signe d'une déflation avérée des formats XXL encore en vogue il y a quelques années. Une tendance également confirmée au féminin chez Dior, avec La Mini D My Dior de seulement 19 millimètres de diamètre, qui n'oublie pas de célébrer avec subtilité le motif cannage cher à la maison.

Réactualiser les codes fondateurs est ainsi le credo général. Ce n'est pas Jaeger-LeCoultre qui dira le contraire, avec sa Reverso Classic Monoface Small Seconds fidèle en tous points au modèle original imaginé en 1931 pour les joueurs de polo : Usher et Laurent Lafitte, récemment couronné du César du meilleur acteur, en sont fans.

Chez Breguet, c'est un modèle du XVIIIe siècle qui inspire la Classique Souscription, une pièce mono-aiguille et épurée, devenue la star du Grand Prix d'Horlogerie de Genève en 2025, où elle a reçu l'Aiguille d'or, oscar de l'industrie. Chez Piaget, la Polo Perpetual Calendar habille ses lignes au graphisme millésimé 1979 d'un vert inspiré des forêts du Jura. Un esprit sport chic, initié dès 1972 par la Royal Oak d'Audemars Piguet, au look inchangé mais travaillée au format XS (23 millimètres seulement), désormais paré de cadrans en onyx ou nacre blanche. Comme sur les podiums, l'horlogerie pense slim. À la mi-avril, c'est à Genève que les manufactures viendront à nouveau le prouver. □

Sean Connery dans *James Bond contre Docteur No*, de Terence Young (1962).

1815 EN OR ROSE
A. LANGE & SÖHNE

MINI ROYAL OAK EN OR ROSE
AUDEMARS PIGUET

POLO CHRONOGRAPH
EN ACIER **PIAGET**

COURTESY EVERETT COLLECTION

GEMMES, GEMMES, GEMMES

Quand Prada revisite sa palette mode en version joaillerie.

Imaginée par Miuccia Prada et Raf Simons, le deuxième chapitre joaillier de la maison milanaise emprunte résolument ses couleurs au podium de la capitale lombarde. Toutes taillées sur mesure, améthystes, aigues-marines, citrines madère, morganites rose et le péridot *oro-verde* s'invitent en *all-over*, dans une série de pièces aussi modernes que disruptives baptisée « Couleur Vivante », dont chaque gemme est enregistrée dans la *blockchain* Aurora. Une gamme chromatique chic résolument contemporaine, à découvrir exclusivement sur rendez-vous.

LA MINI D MY DIOR EN ACIER, DIAMANTS ET NACRE **DIOR HORLOGERIE**

CLASSIQUE SOUSCRIPTION EN OR **BREGUET**

REVERSO CLASSIC MONOFACE SMALL SECONDS **JAEGER-LECOULTRE**

MULE AUX MILLE VIES

Texte **Adèle Bari**
Photographe **Géraldine Richard**

Icône des années 1930, cette mule compensée à bout ouvert reprend de la hauteur chez Iro. En 1971, Yves Saint Laurent la remet au goût du jour à travers sa collection « Libération », inspirée de la période d'après-guerre. Il faudra attendre le début des années 2000 pour que les créateurs de mode ne s'en emparent à nouveau, avant que Nicolas Rohaut, directeur artistique d'Iro, ne décide de la réinterpréter aujourd'hui avec modernité.

FAUVE LEAF CUIR NOIR OU DAIM BEIGE, IRO, 445 EUROS

DOLCE VISTA

À l'Élysée comme au cinéma, les lunettes de soleil donnent un supplément d'allure aux personnages. Cinq montures iconiques pour s'en inspirer. Texte **Adèle Bari**

Cool

LE FILM *Pour l'éternité* (2025) est une comédie romantique fantastique qui explore l'amour dans l'au-delà. **LE PERSONNAGE** L'Américain Miles Teller apparaît dans le rôle de Larry, père de famille dévoué et mari fidèle. **LE MODÈLE** Des lunettes Aviator réinterprétées par le fabricant qui a popularisé les protections solaires pour pilotes.

CATS 5000 CLASSIC **RAY BAN,** 173 EUROS

Libre

LE FILM *Spectre* est le 24e film de la saga James Bond, avec Daniel Craig dans le rôle de l'agent 007. **LE PERSONNAGE** Léa Seydoux prête ses traits à Madeleine Swann, alliée stratégique de Bond contre l'organisation criminelle Spectre. **LE MODÈLE** La Française apparaît avec une monture rétro en écaille, parée de l'iconique flèche de la marque.

PO3092SM **PERSOL,** 225 EUROS

HBO, HULU/COURTESY EVERETT COLLECTION, COLUMBIA PICTURES

Légendaire

LE FILM En 1961, *Diamants sur canapé*, adapté du roman de Truman Capote, devient une référence du glamour. **LE PERSONNAGE** Audrey Hepburn incarne Holly Golightly, une femme à l'esprit libre vivant aux dépens d'hommes fortunés. **LE MODÈLE** Cette monture papillon est sans doute la plus iconique de l'histoire du cinéma.

MANHATTAN **GOLDSMITH,** 480 EUROS

Glamour

LA SÉRIE En 2025, un casting de stars, dont Kim Kardashian, est réuni pour incarner une équipe d'avocates dans *All's Fair*. **LE PERSONNAGE** Naomi Watts se glisse dans la peau de Liberty Ronson, carriériste ironique et persévérante. **LE MODÈLE** Une forme œil de chat et des branches parées du logo qui confèrent intrépidité et puissance.

DIOR MIDNIGHT B1I **DIOR EYEWEAR** SUR NET-A-PORTER.COM, 360 EUROS

Nomade

LA SÉRIE Les destinations paradisiaques de *The White Lotus* en ont fait un phénomène. **LE PERSONNAGE** Jaclyn Lemon, interprétée par Michelle Monaghan, est une actrice célèbre flânant en Thaïlande. **LE MODÈLE** La paire porte le nom du pape Zéphyrin, habillée de la teinte *vanilla sky* pour mieux se mêler aux cheveux blonds de la protagoniste.

ZEPHIRIN **JACQUES MARIE MAGE,** 915 EUROS

DOUCEURS VIENNOISES

Un café, une escalope panée, un Klimt, un verre en rooftop... Douze adresses pour goûter l'art de vivre de la capitale autrichienne.

Texte **Fabrice Argelas** Illustration **Astrid Prasetianti**

POUR RESPIRER LA VILLE

1. Café Prückel

L'ambiance. Banquettes 1950's, lustres sages et serveurs en veste blanche : un décor où l'on peut prendre le pouls de Vienne à toute heure. **L'effet Vienne.** Entre étudiants insomniaques, avocats pressés et écrivains en embuscade, la ville défile en prenant son temps. **Où ?** Stubenring 24

POUR L'ASSIETTE ÉTOILÉE

2. Steirereck

L'ambiance. Régulièrement classé parmi les meilleurs restaurants du monde, le lieu met en scène une cuisine contemporaine, précise, végétale et audacieuse. **L'effet Vienne.** Service chorégraphié, cave magistrale : on en ressort avec l'impression d'avoir goûté quelque chose de rare. **Où ?** Am Heumarkt 2A

POUR L'ART MODERNE

3. Heidi Horten Collection

L'ambiance. À deux pas de l'Opéra, les chefs-d'œuvre dialoguent dans un *white cube* lumineux, presque intime. Cette collection privée est là pour en attester : Vienne n'est pas qu'impériale, elle est furieusement moderne. **L'effet Vienne.** La Heidi Horten Collection aligne les titans : Francis Bacon, Paul Klee, Edvard Munch, Andy Warhol, Pablo Picasso. **Où ?** Hanuschgasse 3

POUR LES VINS FINS

4. Palais Coburg

L'ambiance. Derrière sa façade néoclassique, le Palais Coburg cache un trésor liquide. Six caves voûtées historiques, des millésimes mythiques, des raretés introuvables ailleurs. **L'effet Vienne.** De l'étiquette au cépage, aucune anecdote n'échappe au sommelier Wolfgang Kneidinger, véritable encyclopédie œnologique. **Où ?** Coburgbastei 4

POUR LA PURETÉ DU CRISTAL

5. Cristallerie J. & L. Lobmeyr

L'ambiance. Depuis 1823, Lobmeyr polit le cristal comme d'autres sculptent le marbre. Lustres impériaux, verres ultrafins, collaborations contemporaines : chaque pièce semble suspendue entre tradition et modernité. **L'effet Vienne.** Entrer dans cette boutique sur trois étages, c'est toucher du regard ce que l'Europe fait de plus raffiné en matière de verre. Une leçon d'élégance limpide et brillante. **Où ?** Kärntner Str. 26

POUR UN VERRE AVEC VUE

6. Das Loft

L'ambiance. Au sommet du Sofitel, voilà Vienne sur un plateau. Dès le coucher du soleil, la ville s'embrase en reflets roses et dorés et les cocktails glissent sur un bar graphique et coloré. **L'effet Vienne.** Cathédrale Saint-Étienne au loin, Danube en filigrane : on vient pour un verre, on reste pour le panorama, vertigineux. **Où ?** Praterstrasse 1

POUR UNE ESCALOPE PANÉE

7. Figlmüller

L'ambiance. Adresse institutionnelle et sans fioritures où il vaut mieux réserver. **L'effet Vienne.** La schnitzel bien sûr, cette escalope de porc panée qui déborde de l'assiette, comme un manifeste. Fine, dorée, croustillante et moelleuse à souhait, elle est servie depuis des générations. **Où ?** Bäcker Str. 6

POUR S'OFFRIR UNE PIÈCE DE COLLECTION

8. Dorotheum

L'ambiance. Fondé au XVIII[e] siècle, le Dorotheum est l'antre des enchères viennoises. Dans ses salles feutrées, on peut lever la main pour une bague Art déco, un dessin ancien ou une œuvre contemporaine, parfois à des prix très accessibles. **L'effet Vienne.** Le frisson du marteau qui s'abat vaut à lui seul la visite : l'art, ici, change de mains sous vos yeux. **Où ?** Dorotheergasse 17

POUR LES ARTS DE LA TABLE

9. Jarosinski & Vaugoin

L'ambiance. Chez Jarosinski & Vaugoin, l'orfèvrerie se pratique au marteau, à la main, pièce après pièce. Couverts, plateaux, timbales : les arts de la table prennent ici une dimension aristocratique. **L'effet Vienne.** La boutique ressemble à un salon hors du temps, où l'argent massif raconte encore les dîners d'apparat et où le raffinement passe par le poids d'une fourchette. **Où ?** Zieglergasse 24

POUR GUSTAV KLIMT

10. Palais du Belvédère

L'ambiance. La plus importante collection de tableaux de Klimt au monde – vingt-quatre exactement. On vient pour admirer le travail du Maître, mais on tombe aussi en arrêt devant Schiele, Kokoschka, Monet et d'autres. On en sort avec l'impression d'avoir traversé l'âme artistique de l'Autriche. **L'effet Vienne.** Devant *Le Baiser*, la foule ralentit, se recueille presque. **Où ?** Prinz-Eugen Str. 27

POUR LA CUISINE VÉGÉTALE

11. Tian

L'ambiance. Menu dégustation 100 % vegan, dressages millimétrés, saveurs franches : ici, la cuisine est un plaidoyer jamais dogmatique pour une assiette sans viande ni poisson. **L'effet Vienne.** Ne pas manquer les sept ramequins « *back to the roots* », dont les produits proviennent des forêts environnantes. **Où ?** Himmelpfortgasse 23

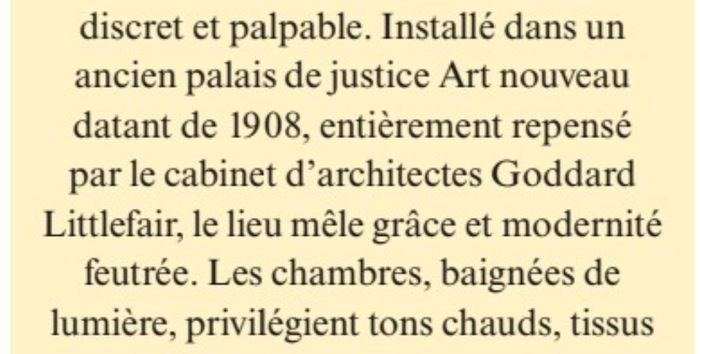
POUR UN CHOCOLAT CHAUD

12. Café Gerstner

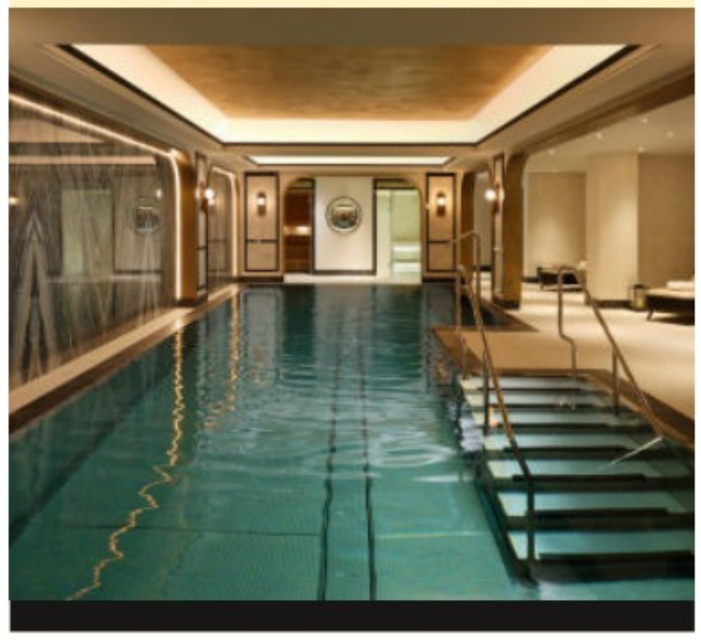
L'ambiance. Moulures, miroirs, tapisseries et pâtisseries impeccables : le palais Todesco respire l'empire austro-hongrois. **L'effet Vienne.** La sensation d'appartenir, le temps d'une tasse fumante, à une autre époque. On s'y attarde pour une Sachertorte, gâteau au chocolat onctueux, un regard posé sur l'Opéra pas loin. **Où ?** Kärntner Str. 51

L'ÉCRIN MANDARIN

L'arrivée récente de la chaîne asiatique redistribue les cartes du *quiet luxury* à Vienne.



Inaugurée en fin d'année dernière au cœur du Ring, la quarante-cinquième et dernière adresse en date du groupe Mandarin Oriental vient combler un manque cruel : une offre hôtelière viennoise où le luxe se fait à la fois discret et palpable. Installé dans un ancien palais de justice Art nouveau datant de 1908, entièrement repensé par le cabinet d'architectes Goddard Littlefair, le lieu mêle grâce et modernité feutrée. Les chambres, baignées de lumière, privilégient tons chauds, tissus moelleux et lignes épurées, où chaque détail a été pensé pour le confort visuel. Au mur, par touches subtiles, le jeu des petites pluies perlées rappelle que l'on séjourne ici dans une capitale où l'artiste Gustav Klimt a passé une grande partie de sa vie. Quatre restaurants déclinent une gastronomie de précision, dont le Sept, promesse d'une expérience qui mêle cuisine traditionnelle autrichienne et saveurs sud-américaines. Quant au spa, avec sa piscine intérieure et ses cabines de soin qui réconcilient le corps et l'esprit, il s'impose comme un réel refuge. Vienne possédait déjà ses palais, ses cafés et ses légendes. Désormais, elle a aussi ce refuge discret, raffiné. Et irrésistiblement contemporain.



RÊVER GRAND

Une enfance sous l'œil des caméras, un empire cosmétique, la maternité, le Met Gala… La benjamine du clan Kardashian–Jenner s'est confiée à Nate Freeman sur sa manière de survivre à la célébrité, sa fortune colossale et ses histoires d'amour ultra médiatisées. Alors qu'elle se rapproche de plus en plus d'Hollywood, multipliant les caméos, écumant les cérémonies et foulant les tapis rouges, saura-t-elle rester dans ce rôle?

PHOTOGRAPHE **MERT ALAS**

C'était en novembre dernier. Kylie Jenner rentre tard du soixante-dixième anniversaire de sa mère, Kris : une fête splendide, organisée dans une propriété de Jeff Bezos. Lorsqu'elle revient chez elle avec ses amies, elle publie une vidéo sur Instagram. La légende : « *Sharing is caring*, sauf quand t'as bu et qu'il est 2 du mat' » (partager, c'est aimer). Le scénario est assez basique : après un verre de trop, Kylie et ses copines, affamées, se disputent un paquet de chips. « Non ! Et je l'ai déjà dit, tu n'as droit qu'à une seule, et je t'en ai déjà filé trois », tempête Kylie, brandissant le paquet comme un bouclier face à sa meilleure amie, Anastasia « Stas » Karanikolaou, qui se jette sur elle : « Mais pourquoi tu partages pas, Kylie ? » La vidéo affiche près de 65 millions de vues.

Permettez quelques comparaisons : l'hommage à Charlie Kirk a dépassé de peu les 28 millions de vues ; lorsque le site du magazine *The Atlantic* a révélé comment des membres du gouvernement échangeaient des informations secret défense sur la messagerie Signal, il a enregistré 30 millions de visites sur le mois ; le podcast de Joe Rogan avec Donald Trump, souvent cité comme un point de bascule dans la campagne présidentielle de 2024, a été vu 61 millions de fois sur YouTube. Loin, très loin donc derrière Kylie et sa clique d'influenceuses en pleine bataille pour trois chips.

Longtemps, on s'est offusqué que certains puissent être célèbres simplement parce qu'ils sont. . . célèbres. Ce temps semble aujourd'hui bien loin. Cette forme de méta-célébrité est même désormais devenue dominante. Patronne d'un florissant business de cosmétiques, star de téléréalité, mère de deux jeunes enfants, et petite amie de Timothée Chalamet, l'une des plus grandes stars de cinéma de sa génération, Kylie Jenner s'est imposée comme la *tycoon* de cette économie de l'attention. Chez les Kardashian-Jenner, elle est en train de s'affirmer comme la nouvelle boss. Dans la famille la plus scrutée au monde, la couronne a souvent changé de tête. D'abord, évidemment, il y a eu Kim : icône générationnelle à la popularité stratosphérique, inventrice d'une nouvelle manière d'être célèbre. Ensuite, Kourtney Kardashian-Barker et Khloé Kardashian, précurseuses d'une nouvelle vogue bien-être en renonçant au sucre raffiné et en buvant de l'eau alcaline. Kendall Jenner a, quant à elle, relancé l'engouement *nineties* pour les supermodels, en s'imposant comme le mannequin le mieux payé du monde. Chacune a eu son heure de gloire, et celle de Kylie semble désormais venue. Elle s'est très tôt inscrite dans les pas de Kim, en bâtissant l'une des plus importantes communautés de fans de la famille. Son nombre d'abonnés sur Instagram dépasse la population des États-Unis. Dans cette famille où prévaut une saine compétition, tout le monde le reconnaît volontiers : le règne de Kylie vient de commencer.

« Elle a toujours été incroyablement douée sur les réseaux sociaux, analyse Kendall, sa sœur aînée. Elle sait créer un lien avec un public. Elle comprend ce que veulent les gens qui l'aiment et la suivent. » Mais le monde de l'influence est en pleine mutation. Les communautés se morcellent et le travail s'avère de plus en plus épuisant, même pour une bosseuse comme Kylie, ainsi qu'elle me l'expliquait en janvier : « Il est plus difficile de capter l'attention des gens parce qu'ils sont inondés de contenus, ils regardent peut-être ma publicité pour un parfum mais, pendant les trente minutes suivantes, ils voient toutes sortes d'autres pubs. Aujourd'hui, tout le monde a plus ou moins une marque. »

À l'âge canonique de 28 ans, le parcours de Kylie offre un véritable résumé des évolutions des médias au XXIe siècle. Elle a fait ses classes sur l'internet naissant, avant de se lancer dans la création de contenu, puis de se hisser au sommet d'une légion d'abonnés guettant fiévreusement chacune de ses sorties. À la fois produit de l'âge de l'influence et sa plus parfaite représentante, elle est prête désormais à franchir une nouvelle étape et mettre ce capital au service d'une nouvelle aventure : Kylie se lance à la conquête d'Hollywood.

Lorsque l'on est célèbre depuis ses 10 ans, à quoi mesure-t-on son succès du moment ? Pour Kylie, c'est en se voyant à l'écran dans une salle de cinéma. Lorsque nous nous rencontrons en ce mois de janvier, nous sommes à deux jours de l'avant-première hollywoodienne de *The Moment*, le mockumentaire déjanté qui suit Charli xcx, dans lequel Kylie fait une brève mais mémorable apparition. « C'est ma première avant-première d'un film dans lequel je joue, ça me met en joie. Je n'ai jamais été aussi excitée par un tapis rouge. D'habitude, je ne suis pas. . . Elle marque une pause. C'est beaucoup de pression, mais je suis très heureuse d'être là. »

Ce virage vers le cinéma a pu surprendre, y compris parmi ses proches. Sa position sur les réseaux lui donne accès à un public tellement plus vaste que les centaines de salles qui diffuseront le film. « Lorsque Kylie m'a dit qu'elle s'intéressait au métier d'actrice, je n'étais pas complètement sûr qu'elle était sérieuse », raconte son ami Aidan Zamiri, le réalisateur de *The Moment*, qui travaille également avec Timothée Chalamet sur certaines de ses vidéos destinées aux réseaux sociaux. « Le fait qu'elle exprime l'envie de jouer dans notre film. . . c'était fou. »

Son rôle dit beaucoup de son évolution en 2026. Elle y joue une version outrée d'elle-même, l'ultra célèbre Kylie Jenner qui, tandis qu'elle prend du bon temps dans un spa à Ibiza, rencontre une version tout aussi outrée de Charli xcx, pop star ultra fêtarde en pleine crise de doute : le phénomène *Brat* a-t-il encore du sens ? Sans ciller, la femme la plus influente de la planète assène à Charli cette injonction implacable : « Dès l'instant où tu te dis que les gens commencent à se lasser de toi, c'est là qu'il faut y aller à fond. »

En voyant le film, ça m'a frappé : Kylie a tout compris. C'est d'ailleurs elle qui a imaginé la scène. « J'ai proposé l'idée à Aidan, en plaisantant, explique-t-elle. Je lui ai dit que s'il voulait que j'en sois, je serais partante. Pour moi, c'était rassurant, je les connaissais, lui et Charli, et ça paraissait parfait pour une première expérience. Ils m'ont rappelée, Charli était vraiment emballée, et ils m'ont ajoutée au scénario. Là, je me suis dit : "Bon, maintenant il va falloir y aller." » Son histoire d'amour avec la star hollywoodienne la plus en vue depuis Leonardo DiCaprio a sérieusement enrichi le

391 MILLIONS
Kylie Jenner est le symbole de l'économie de l'attention. Elle a plus d'abonnés sur un seul réseau social que la population des États-Unis.
Fashion editor : Paul Sinclaire
Double d'ouverture : soutien-gorge Dolce & Gabbana, pantalon Hermès, ceinture Balenciaga, boucles d'oreilles David Webb.

HAIR: IGGY ROSALES. MAKEUP: ARIEL TEJADA AVEC LES PRODUITS KYLIE COSMETICS. MANICURE: ZOIA GANZORIGT. TAILOR: SUSIE KOURINIAN. SET DESIGN: NICHOLAS DES JARDINS. LOCALISATION: GE PROJECTS.

profil Letterboxd de Kylie : « J'ai reçu quelques scénarios, rien qui colle vraiment pour l'instant, mais j'ai très envie de refaire du cinéma. J'aime beaucoup jouer. Et je pense que je suis douée. » Elle réfléchit. « Peut-être que la prochaine fois que nous nous parlerons, je jouerai dans un film d'action ! » Avec quels cinéastes rêverait-elle de travailler ? « Il y en a tant que j'admire, mais je ne sais pas, il faut peut-être que je m'autorise à rêver grand. » Rêver grand ? On dirait le leitmotiv d'un récent candidat à l'Oscar, non ? « Pour les dernières années de ma vingtaine, j'ai envie de penser à moi, de me concentrer sur mes affaires, mon travail, de voyager avec mes enfants, de profiter d'eux. » Avant de glisser avec une certaine malice : « J'aimerais bien avoir d'autres enfants aussi. »

En janvier, Kylie m'a invitée chez elle, dans son immense villa du quartier le plus chic de Los Angeles, où depuis un siècle se sont succédé tous les plus grands noms d'Hollywood. Rencontrer Kylie Jenner vous confronte nécessairement à une sorte de dissonance cognitive : il y a quelque chose d'étrange à découvrir en personne une femme que l'on a déjà l'impression de connaître pour avoir vu défiler chaque bribe de sa vie quotidienne sur nos smartphones. Une femme qui a fait de sa vie un job à plein-temps. Le paradoxe ne me frappe qu'à partir du moment où je me trouve devant son immense portail en fer forgé, après avoir franchi précédemment de hautes grilles gardées par des vigiles. Soudain elle est là, tout sourire, prête à m'accorder du temps.

chill, en route vers les 100 millions / La fille a déjà le milliard / Chelou, mais c'est grave kiffant »). Quant à Kylie, elle a été omniprésente pendant la saison des récompenses auprès de son amoureux, tout au long de sa course folle à l'Oscar : son rôle dans *Marty Supreme* de Josh Safdie l'a placé parmi les favoris, au même titre par exemple qu'un Leonardo DiCaprio, nommé pour *Une Bataille après l'autre*. Quelques jours avant notre entretien, Timothée a remporté le Critics Choice Award. Sur scène, il a remercié sa « compagne depuis trois ans » : « Je t'aime. Je ne pourrais pas faire ça sans toi. Merci du fond du cœur », a-t-il lancé en regardant Kylie droit dans les yeux. Visiblement émue, la jeune femme lui a soufflé un « je t'aime » silencieux en échange.

« C'est sympa de recevoir un hommage depuis la scène ? » Ce sera l'unique fois où je la sens troublée. Un embarras des plus charmants : elle n'avait visiblement pas prévu que je la questionne aussi directement sur son histoire d'amour. Mais ces mots, il les a prononcés en direct depuis l'estrade. Elle a aussi posté sur Instagram une photo de sa statuette des Golden Globes aux yeux du monde entier. L'époque où les paparazzi suivaient le couple à la trace pour mitrailler la moindre de leurs apparitions semble bien loin. Le secret s'est évaporé depuis longtemps.

– Alors, sympa ?

– Bien sûr, répond-elle, le rouge aux joues.

DANS LA FAMILLE KARDASHIAN-JENNER, LA COURONNE A SOUVENT CHANGÉ DE TÊTE. IL Y A D'ABORD EU KIM, PUIS KOURTNEY, KHLOÉ… CHACUNE A CONNU SON HEURE DE GLOIRE. LE RÈGNE DE KYLIE VIENT DE COMMENCER.

Elle me fait traverser le hall d'entrée et le patio, couvert du sol au plafond de livres d'art et de mode, puis longer le terrain de basket-ball / pickleball, avant que nous nous installions dans un immense espace extérieur dédié aux loisirs. Dans les cabines qui bordent la piscine sont exposées des œuvres de l'artiste James Turrell. Au centre de la cour trône un somptueux palmier.

La magie du cinéma, c'est une chose, mais ce qui m'intéresse surtout, c'est de tenter de savoir comment elle compte s'y prendre pour développer la marque Kylie : ses plans pour les marques de cosmétique et de mode qui l'ont rendue riche et sa manière d'employer son statut de faiseuse de roi sur les réseaux sociaux. Et, soyons honnêtes, j'ai surtout envie d'en savoir plus sur sa relation amoureuse avec Timothée Chalamet.

Le couple a déployé des efforts considérables durant des années pour faire profil bas, mais récemment, quelque chose a changé. En décembre, Timothée est apparu en *featuring* sur un morceau du rappeur masqué EsDeeKid, dont la rumeur veut qu'il soit l'acteur lui-même. Dans ses punchlines, il glisse une allusion assez limpide à Kylie : « *It's Timothée Chalamet chillin', tryin' to stack $100 million / Girl got a billion / What the fuck, what a wonderful feeling* » (« Timothée Chalamet en plein

Leur couple déchaîne les passions chez le public : comment peut-il être avec elle ? Comment peut-elle être avec lui ? Ils sont certes deux des personnes les plus célèbres de leur génération, mais la tapageuse campagne de Timothée Chalamet dans la course aux Oscars souligne peut-être plus encore le paradoxe Kylie Jenner : elle a beau avoir passé sa vie sous les projecteurs, elle est toujours restée évasive sur sa vraie vie.

Le public a fait sa rencontre lorsqu'elle avait neuf ans, dans *L'incroyable famille Kardashian*, et on la voit encore comme la petite dernière. Les écrans font tampon : on a l'impression de l'avoir vu grandir en temps réel dans une émission censée montrer la réalité. Mais au fond, que sait-on d'elle ? Si vous tapez « Comment Kylie Jenner. . . » dans Google, les suggestions qui s'affichent automatiquement en disent long sur notre inconscient collectif : « Comment Kylie Jenner est devenue célèbre » ; « Comment Kylie Jenner est devenue riche » ; « Comment Kylie Jenner a changé de visage ». . .

Pour me faire une idée, j'ai commencé par interroger Kris, la matriarche-manageuse du clan Kardashian : « Je le dis de tous mes enfants, mais Kylie est l'une des jeunes femmes les plus gentilles et les plus généreuses que j'aie jamais rencontrées. » La chose est d'autant plus exceptionnelle que la jeune fille a dû franchir de nombreux ⇛

“SUR UN PLAN PERSONNEL, KYLIE EST ÉVIDEMMENT UNE PERSONNE TRÈS COOL, MAIS CE QU’ELLE REPRÉSENTE EST PRESQUE UNE SORTE DE FIGURE MYTHOLOGIQUE MODERNE.”

—AIDAN ZAMIRI, RÉALISATEUR

TOUTES LES FEMMES

Elle a beau ne pas être mannequin, Kylie peut faire trembler les marchés mondiaux en portant une simple robe. Des marques de mode comme MiuMiu et Schiaparelli la sollicitent pour des campagnes afin d'être en contact avec l'Everywoman, une esthétique naturelle suralimentée.

REINE SUPRÊME
« Je l'imagine jouer avec sa beauté comme un producteur dans un studio d'enregistrement. Ici elle monte les basses, là elle baisse les aigus, là encore elle pousse le volume, explique le designer de Schiaparelli, Daniel Roseberry. Mais quoi qu'elle fasse, ça sonne toujours juste. »
Robe et collier Saint Laurent par Anthony Vaccarello.

DRÔLE DE FILLE
« J'aime la comédie, dit Kylie en évoquant ses perspectives au cinéma. Ça doit être passionnant et amusant, je pense que je suis prête pour jouer dans une comédie... »
Robe Valentino Haute Couture, boucles d'oreilles Sabyasachi.

obstacles pour se bâtir une personnalité de fille cool dans un univers hors norme. Elle a grandi au sein d'une famille qui a érigé un empire estimé à plusieurs milliards de dollars, une fortune édifiée non pas en dépit de son caractère incontestablement dysfonctionnel, mais précisément grâce à celui-ci.

Pour mémoire, petit florilège des drames familiaux survenus ces dernières années. Le deuxième mariage de Kim a été annulé au bout de soixante-douze jours. Lamar Odom, alors mari de Khloé, a sombré dans la drogue. On l'a retrouvé inconscient dans un bordel du Nevada. Puis il a fait douze AVC et six crises cardiaques alors qu'il était plongé dans le coma. Tyga, le compagnon de Kylie, a un enfant de son précédent couple avec l'influenceuse Blac Chyna. Celle-ci se met ensuite en couple avec son beau-frère, Rob Kardashian, dont elle a un enfant. Kim a menacé de virer Kourtney parce qu'elle « cachait » sa vie privée, ce à quoi Kourtney a répondu en giflant sa sœur. Après avoir fait son coming-out de femme transgenre, Caitlyn Jenner dévoile son nouveau prénom en couverture de *Vanity Fair*. En 2016, Kim a subi un braquage de bijoux qui a défrayé la chronique à Paris. En 2017, Kendall joue dans une publicité Pepsi qui est retirée après le backlash : on la voit quitter un shooting de mode pour rejoindre une manifestation et tendre une canette de soda à un policier. Tristan Thompson, le compagnon de Khloé, a été surpris en flagrant délit d'infidélité avec Jordyn Woods, qui est alors la meilleure amie de Kylie. Et puis, bien sûr, il y a toute l'affaire Kanye West.

Et pourtant, Kylie semble être sortie presque indemne de ce tourbillon chaotique. Une jeune fille « normale » pour ainsi dire. Même si elle est entrée involontairement dans cette téléréalité, elle était déjà une jeune femme célèbre au moment où les réseaux sociaux ont déferlé sur le monde, et s'est pleinement saisie de la puissance de ces outils. « Elle est du signe du Lion, donc, dans notre duo, c'était elle qui faisait le spectacle », assure Kendall. Cette exposition fait penser à une sorte de *Truman Show* volontaire : la téléréalité familiale ne peut pas la suivre à l'école ? Qu'à cela ne tienne, la jeune ado documente sa scolarité sur les réseaux, offrant un prolongement intime de l'émission.

« Je pense qu'aucun de nous ne savait vraiment dans quoi on s'embarquait au début, dit Kylie. J'avais neuf ans, ma fille va en avoir bientôt huit. C'est fou à quel point elle me paraît jeune. Et c'est à cet âge qu'on fabrique ses premiers souvenirs. Pour moi, c'est presque comme si je n'avais rien connu d'autre. Je n'ai jamais vécu une vie adulte normale avant. Le fait d'avoir grandi là-dedans a presque été un avantage pour moi parce qu'au fond, je n'ai pas de terrain de comparaison. »

Dix-huit ans plus tard, elle ne laisse toujours rien au hasard : Kylie possède une compréhension innée du cirque de la célébrité décrit par Andy Warhol, et une intelligence prodigieuse du fonctionnement des nouveaux médias. Comme le disait Warhol : « Gagner de l'argent est un art, travailler est un art, et savoir faire des affaires, c'est le meilleur des arts. » Chaque aspect de son entreprise reflète avec minutie ses goûts personnels, forgés dans le creuset des commentaires Instagram. D'aucuns pourraient soutenir qu'elle est plus qu'une artiste : une pionnière, la première à avoir fait sa fortune grâce à « l'économie du like ».

Ce qui rend la pratique de Kylie si marquante et si addictive tient à sa manière unique d'investir cette zone grise entre réel et fiction. Son charme semble aussi accessible qu'un rouge à lèvres, alors qu'elle est une fiction, ou plutôt une sorte de réalité volontairement augmentée : la bombe sexuelle, la milliardaire, la starlette et son *boyfriend* superstar. Les centaines de millions de personnes qui la suivent ont tout à fait conscience de ce décalage et accueillent la part fabriquée de son personnage avec un regard critique et distant, bien plus que dans le registre classique d'une star hollywoodienne adulée par ses fans. C'est exactement ce qu'Aidan Zamiri a cherché à montrer en écrivant la scène avec Kylie dans *The Moment*. Il voulait adopter une approche expérimentale de son image publique, de son travail, et explorer la façon dont son identité a été « déformée, consommée, diffractée et réfléchie dans le regard du public ».

Le réalisateur : « Sur un plan personnel, Kylie est évidemment une personne très cool, mais ce qu'elle représente est presque une figure mythologique moderne. C'est pour ça que c'était si intéressant de l'avoir dans le film. C'est comme si on avait une peinture de la Renaissance, ou quelque chose du genre : Kylie est un symbole extraordinaire du monde dans lequel nous vivons. »

Bien avant Hollywood, la mode a compris l'impact culturel de Kylie Jenner. En 2023, elle se présente au défilé Schiaparelli pendant la Fashion Week de Paris dans une robe ornée d'une tête de lion, créée par Daniel Roseberry, directeur artistique de la maison. « Ma première impression, c'est qu'elle avait une énergie très différente des autres, dit-il. Pour moi, elle joue de sa beauté comme un producteur dans un studio d'enregistrement. Ici elle monte les basses, là elle baisse les aigus, là encore elle pousse le volume. . . Mais quoi qu'elle fasse, ça sonne toujours juste, sublime et millimétré. On a devant nous une femme qui joue parfaitement d'elle-même et de son image. »

Kylie Jenner n'est évidemment pas un mannequin ordinaire : en portant telle ou telle robe, elle peut faire basculer le marché. Selon une analyse réalisée par Launchmetrics, son apparition dans cette robe à tête de lion a généré 2,1 millions de dollars de valeur d'impact médiatique pour Schiaparelli. « Je pense que Kylie est unique en son genre, analyse sa mère Kris. Tout le monde n'a pas l'œil pour assembler les choses d'une certaine manière, cette vision artistique. Elle, en revanche, possède ce degré de créativité. Beaucoup d'entre nous, dans la famille, se tournent vers Kylie pour une vision, un avis. »

Dès l'adolescence, elle nourrit un abondant dialogue avec ses fans. L'objet de leur curiosité ? Avant tout, ses lèvres. « Un commentaire sur deux sous mes posts, c'était : "Quelle nuance tu portes ?", "Tu utilises quel crayon à lèvres ?" » se souvient-elle. Pour obtenir les lèvres pulpeuses de Kylie, des préadolescentes coincent les leurs dans des goulots de bouteille ou des verres, jusqu'à s'en faire des bleus. Kylie dessinait ses lèvres bien au-delà de leur contour naturel. Puis, elle a fini par admettre avoir eu recours à des injections temporaires, mais cela n'a en rien freiné ses fans, toujours plus avides du moindre conseil pour reproduire exactement sa bouche. C'est alors qu'elle a eu la révélation. Kris se souvient : « Elle m'a dit : "J'ai enfin trouvé ce que je veux faire du reste de ma vie. Toi, tu dois trouver comment le fabriquer, comment le produire et comment le lancer. Mais je sais exactement ce que je veux, à quoi ça devrait ressembler, quelle texture la formule devrait avoir." »

En 2014, Kylie tente de déposer son prénom comme marque, mais hélas, Kylie Minogue, la plus célèbre de ses homonymes, bloque l'initiative. Elle ne se laisse pas démonter pour autant et commence à réunir des fonds. « Cela représentait environ la moitié de l'argent que j'avais sur mon compte. Je me suis lancée, c'est tout », dit-elle au sujet de la mise initiale de 250 000 dollars. « Ma mère me disait : "Si ça ne marche pas, tu vas te retrouver avec le garage plein de kits pour les lèvres." Mais l'idée que cela pourrait ne pas fonctionner ne m'a même pas effleurée. » Kris table sur une stratégie ↠

ENCORE ET EN CORPS

« Elle est probablement plus sexy, et je pense que je suis un peu… eh bien, juste moins sexy », dit sa sœur Kendall Jenner.

Sous-vêtements Skims, collants Saint Laurent par Anthony Vaccarello.

marketing traditionnelle : pubs dans les magazines, à la télé, etc. Mais Kylie a d'autres plans en tête : « Je me souviens avoir dit à ma mère : "Non, non, non. Je vais simplement publier ça sur mon compte Instagram." »

Son intuition paye. « Je me souviens avoir regardé combien de personnes attendaient le lancement sur le site. C'était hallucinant, dit Kris. Ça se comptait en centaines de milliers. Ça s'affichait en temps réel sur notre système d'analyse. » Les kits pour les lèvres sont épuisés quasi dans la minute. Beaucoup ont accusé la famille d'avoir organisé cette pénurie comme un coup marketing, mais les faits démontrent l'inverse. L'usine d'Oxnard, habituée à produire ce genre d'articles, n'était tout simplement pas en capacité de fabriquer assez de kits pour répondre à la demande. « La première année, ce n'était pas hyper agréable pour moi, j'étais très stressée. Tout le monde me harcelait sur Twitter, à l'époque, parce qu'ils n'arrivaient pas à obtenir un kit à lèvres, dit-elle. Ça me chagrinait, parce que je voulais vraiment rendre tout le monde heureux. »

Très tôt, Kris et Kylie avaient imaginé Kylie Cosmetics – le nom de la future marque – comme un concept révolutionnaire, adossé à la seule force de l'extraordinaire influence de Kylie sur sa génération. En janvier 2016, elles s'associent à la plateforme Shopify pour assurer la distribution, ce qui leur permet d'étendre leurs ventes au monde entier. La marque affirme ainsi avoir réalisé 420 millions de dollars de chiffre d'affaires en seulement dix-huit mois. Étonnée par la demande exponentielle et la croissance explosive de Kylie Cosmetics, la presse économique commence à s'y intéresser. En août 2018, *Forbes* place Kylie en couverture de son magazine, avec le titre « *America's Women Billionaires* » (les Américaines milliardaires), tout en précisant dans l'article qu'elle n'était pas encore milliardaire.

Ce boom coïncide avec sa première grossesse, l'obligeant à jongler entre sa maternité et son image de marque de petite dernière des Kardashian, à laquelle s'ajoute désormais son statut de PDG-star de la Gen Z : « Je suis tombée enceinte à 19 ans, j'ai accouché à 20 ans. Les gens ne réalisaient pas à quel point j'étais jeune, peut-être parce que j'avais déjà cette entreprise et que j'étais déjà connue de tous depuis si longtemps. »

Quelques années plus tard, elle a un nouvel enfant avec le rappeur Travis Scott, son compagnon. Cette fois-ci, elle ne fait pas mystère de sa grossesse, mais reste très secrète sur sa relation orageuse avec lui. Après une première séparation à l'automne 2019, le couple passe le confinement ensemble pour s'occuper du bébé, avant de se remettre ensemble à la mi-2021, et d'accueillir un nouvel enfant, Aire, en février 2022. Ils finissent par rompre à la fin de l'année 2022. Plusieurs personnes contactées pour cet article ont refusé de commenter l'état de ses relations avec Scott ou de parler de son couple avec Chalamet. Kendall explique ça par les leçons que sa sœur et elle ont tirées des déboires de Kim, Khloé et Kourtney : « On a appris à reprendre autant que possible le contrôle de nos vies privées [. . .] J'ai vu chez Kylie une incroyable évolution. Elle est vraiment devenue pleinement elle-même. Elle a eu des enfants très jeune, donc elle a dû grandir vite, mais j'ai l'impression qu'elle est entrée dans sa maturité. »

Tandis que je travaillais à cet article, un petit groupe de fans de Kylie n'a cessé de me poser une seule et même question : Kylie Jenner et Timothée Chalamet forment-ils un vrai couple ? La réponse est évidemment oui. Car au-delà de leurs récentes manifestations publiques d'affection, il existe une preuve indéniable de leur complicité : les soirées passées ensemble à jouer au poker. « J'ai grandi ici, mais je n'ai pas vraiment de vie nocturne, enfin. . . je joue beaucoup au poker », confie Kylie. Après notre interview, elle me glisse qu'elle organise chez elle des soirées poker avec Chalamet et sa bande, un mélange de stars hollywoodiennes et d'artistes contemporains. Tout ce beau monde était d'ailleurs chez elle pas plus tard que la veille, sans pour autant laisser de trace manifeste. Je lui dis avoir vu sa dernière story Instagram, postée hier soir : une table de poker, quelques jetons, un flop, de l'argent.

"KYLIE A EU DES ENFANTS TRÈS JEUNE, DONC ELLE A DÛ GRANDIR VITE. MAIS J'AI L'IMPRESSION QU'ELLE EST ENTRÉE DANS SA MATURITÉ."

—KENDALL JENNER

Kylie à nouveau : « J'ai joué avec Jonas hier soir. Et je crois que je vais aller à son tournoi ». Jonas, c'est Jonas Wood, un peintre qui organise depuis des années une partie dans son atelier, où accourent les noms du monde de l'art et les stars hollywoodiennes comme DiCaprio, Ellen DeGeneres, Jack Black. Et donc, Kylie et Timmy. C'est la seule table où l'on peut voir côte à côte Richard Prince et Benny Blanco. « J'adore jouer avec eux parce qu'ils misent gros. Ils font monter la fièvre, dit Kylie. Jouer avec des gens qui privilégient la sécurité, ça peut être lassant. Avec eux, c'est stimulant. » La métaphore du poker a ses limites, mais force est de constater que Kylie a fait carrière en faisant tapis. *Nepo baby* ou self-made woman, elle a toujours misé sur elle-même. Et après nos entretiens me vient le sentiment que malgré sa désinvolture apparente, la jeune femme ne laisse rien au hasard.

Après nos adieux, la grille s'ouvre, et je retrouve la réalité, du moins sa version ultra privilégiée, celle du Los Angeles chic. Le week-end suivant, je vais voir les dix derniers joueurs en lice dans les World Series of Art Poker, autour d'une table installée au Living Room, un club hollywoodien ultra privé. La plus jeune des Jenner brille par son absence. En quittant la partie, je remarque que Kylie poste sur Instagram, depuis chez elle : un teaser pour son nouveau « Butter Cake Lip Butter », qui doit sortir quelques jours plus tard. Dans le monde de Kylie, la chance, on se la crée soi-même. □

Adaptation française : Dario Rudy et Hervé Loncan

EN AVANT LA MUSIQUE
À 28 ans, la tycoon de la beauté est prête pour son prochain chapitre. Hollywood ? La musique ? « Mes amis essaient de me faire revenir en studio, dit Kylie. Je m'amuse tellement, je suis là pour essayer de nouvelles choses. » Robe Valentino Haute Couture, boucles d'oreilles Cartier.

UN CERTAIN REGARD

« Certaines personnes n'ont pas l'œil pour pouvoir rassembler les choses d'une certaine façon. Kylie a cette vision artistique, ce niveau de créativité, dit Kris Jenner. Dans la famille, nous allons voir Kylie pour avoir son opinion, son regard. »

JEAN-FRANÇOIS MARIN/DIVERGENCE, GETTY IMAGES

BIENVENUE AU CHAMBON-SUR-HOLLYWOOD

DOUBLE JEU

Le 22 février, Timothée Chalamet pour la cérémonie des Bafta, à Londres. À gauche, le Chambon-sur-Lignon, Haute-Loire, 3 000 habitants et une star.

Depuis que l'acteur évoque les vacances de son enfance, curieux et journalistes se pressent dans ce village des Cévennes. Norine Raja est allée voir sur place à quoi ressemblait la Chalamet-mania.

Un jour d'août 2023, un murmure se propage au Chambon-sur-Lignon. Dans cette bourgade de 3 000 âmes située aux portes de l'Ardèche, on raconte que deux individus circulent sur la place du village, entourés de gardes du corps. Pas vraiment le style des randonneurs du coin. « Ils sont entrés cagoulés dans la boutique, raconte la gérante du concept store La Chouette. L'ancienne propriétaire les a d'abord pris pour des braqueurs. » Ils font ensuite la tournée des commerces : bijouterie, pâtisserie, magasin de randonnée pour louer des VTT. Certains finissent par reconnaître la frimousse de l'enfant du village, un certain Timothée Chalamet. Depuis ce jour, le Chambon-sur-Lignon est devenu « le village français où la superstar, enfant, passait ses vacances d'été ».

En ce jour de février, les ruelles bordées d'immeubles en briques sont désertes, les arbres débarrassés de leurs feuilles. À gauche, une librairie et un local vide en quête d'un nouveau propriétaire. À droite, une succession de magasins et le bar La Gargouille, déjà fréquenté par le comédien. Partout, on rend hommage aux Justes qui, pendant la Seconde Guerre mondiale, ont caché des enfants juifs. Emblème de la résistance, le lieu fait l'objet aujourd'hui d'une autre sorte de pèlerinage, depuis le succès international de Timothée Chalamet. Il a suffi que l'acteur prononce un jour le nom du Chambon-sur-Lignon pour attirer une foule de curieux. Au fil des interviews, il est ainsi devenu l'un des meilleurs ambassadeurs de la Haute-Loire à l'étranger, revendiquant ses racines pour le plus grand bonheur des fans, qui regardent en boucle les vidéos où il parle français avec son accent américain. En janvier dernier, il improvisait même une danse devant la tour Eiffel, partagée sur son compte Instagram, sur l'air de *Non, je ne regrette rien* d'Edith Piaf.

LES VERTS, ÉVIDEMMENT

Entre les Chalamet et le Chambon-sur-Lignon, l'histoire remonte à plusieurs générations. Le grand-père était pasteur à Saint-Étienne, avant de s'installer dans ce village protestant pour prêcher et prendre en charge L'Accueil fraternel, où se formaient les étrangers désireux d'apprendre le français avant leur départ en mission. Il a acheté près du centre-ville une maison qui, malgré les périples et les ambitions de chacun, restera au fil des générations l'épicentre de la famille. Une résidence surplombant le village, modeste d'apparence : seul un « Chalamet » gravé dans la pierre, à l'entrée, pourrait piquer l'intérêt des curieux. À l'intérieur, une grande terrasse avec une vue dégagée sur les montagnes. Jérôme Rivière, gérant du magasin Globe Trotters, a bien connu les grands-parents : « Ils étaient charmants. C'étaient des intellectuels qui lisaient beaucoup. »

Le père, Marc Chalamet, a effectué sa scolarité au collège-lycée Cévenol, établissement privé et international fréquenté par des fils et filles de diplomates, fermé en 2014. Son diplôme de l'Institut d'études politiques de Lyon en poche, il s'est envolé pour les États-Unis où il a rencontré Nicole Flender, une danseuse de Broadway reconvertie aujourd'hui dans l'immobilier. Avec leurs deux enfants, Timothée et Pauline Chalamet, ils ont longtemps jonglé entre la frénésie de la vie new-yorkaise et l'atmosphère bucolique des plateaux de la Haute-Loire. Choc des cultures : « Quand il était plus jeune, il trouvait ça très inquiétant, au début, de dormir au Chambon, racontait son père au *Parisien*. Le silence était effrayant pour lui. Après, il s'y est fait. »

Que pensent les Chambonnais de cette Chalamet-mania ? Mon téléphone sonne : « Je peux vous recevoir, si vous venez dans les trente minutes », me lance le maire du village, Jean-Michel Eyraud. Il m'accueille à l'étage, dans une salle de conseil entièrement vide. Pluie de compliments : il se réjouit de voir un garçon « talentueux et simple » représenter la ville, mais tempère en rappelant que le Chambon-sur-Lignon a accueilli d'autres figures importantes. Albert Camus ou Marcel Pagnol y ont fait escale, le regretté Gaspard Ulliel y passait souvent ses vacances. Mais l'écho médiatique de Timothée Chalamet le surprend encore : « Il a posté une photo de lui dans le Gouffre de la Monette, et il y a eu plus de 2 millions de likes. »

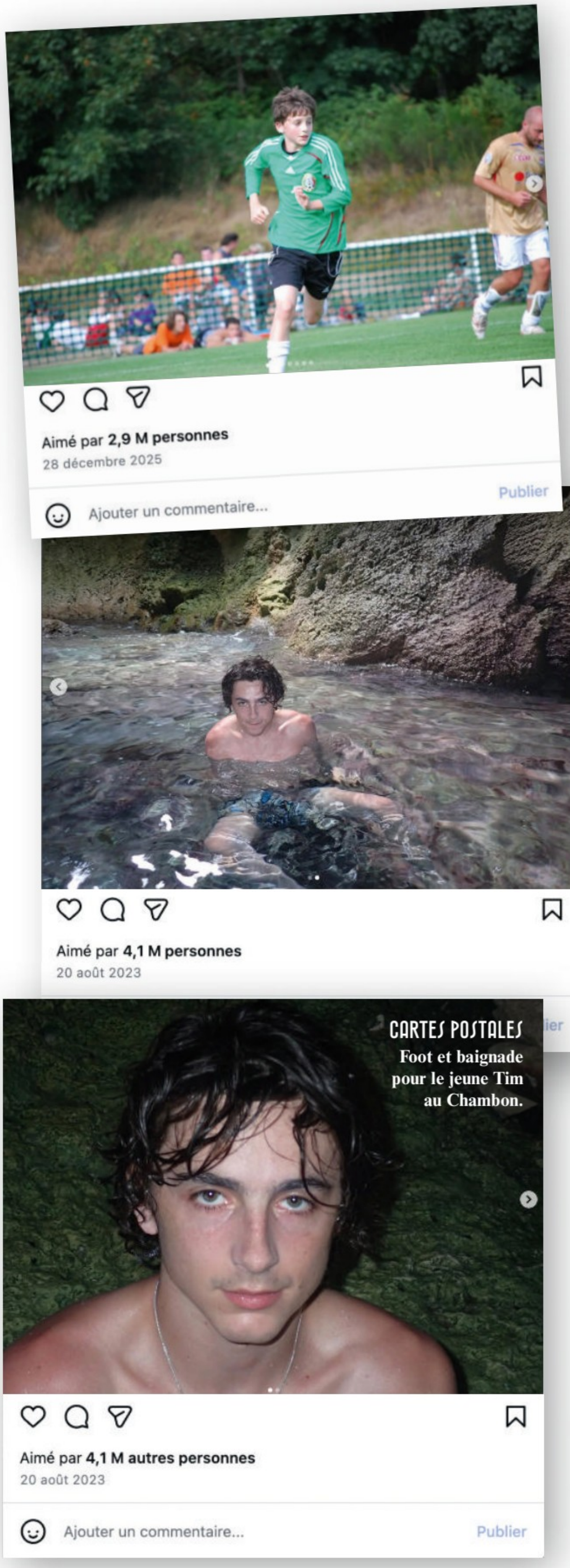
Après tout, comment résister aux baignades idylliques dans la rivière ? Et surtout à cette proximité avec l'équipe de football de l'AS Saint-Étienne, à laquelle les habitants vouent un véritable culte ? Cette passion du club, l'acteur l'a héritée de son père. Au point de s'imaginer, un temps, footballeur, bien avant de faire ses armes au cinéma. Chaque été, pendant des heures, il guettait les joueurs des Verts venus s'entraîner dans le coin : « Il suivait même leur bus à vélo jusqu'à l'hôtel, confirme un habitant, jusqu'à les regarder jouer à la pétanque. » C'était l'époque où Saint-Étienne, avec Bafétimbi Gomis et Dimitri Payet, faisait trembler Geoffroy-Guichard, le stade aussi connu sous le nom du « Chaudron ». À défaut d'y faire aujourd'hui des apparitions, Timothée Chalamet est désormais le plus célèbre supporter des Verts. Le voilà arborant le maillot du club, sous une veste, lors d'un talk-show animé par Seth Meyers. Il mentionne même sa passion pour le soccer dans l'émission du journaliste canadien Nardwuar, John Ruskin de son vrai nom, réputé pour ses interviews musicales très pointues. « C'est probablement l'équipe que je soutiens le plus au monde, lui a-t-il confié. Plus que les New York Knicks. »

> « Une photo de lui dans le Gouffre de la Monette a eu 2 millions de likes. »
>
> JEAN-MICHEL EYRAUD, MAIRE DU CHAMBON-SUR-LIGNON

Petite confidence de Cédric Chambaz, directeur marketing de « Sainté » : il confirme que l'équipe est suivie de près par le comédien. « Ce ne sont pas des déclarations de façade, souligne-t-il. Ses prises de parole sont toujours informées. » En France, les clins d'œil de Timothée Chalamet ont boosté la popularité du club auprès d'un public plus jeune. « Sur TikTok ou Instagram, on a vraiment assisté à une augmentation des followers, souligne Cédric Chambaz. Surtout, ils restent après l'étape de la découverte. » Encore mieux, cette séquence du journal de 20 heures de TF1, en février dernier, lors de la promotion du film *Marty Supreme*. La présentatrice Anne-Claire Coudray lui offre le nouveau maillot de Saint-Étienne, d'un fluo surprenant, pas encore commercialisé. Réaction immédiate de l'intéressé : « Regardez ce vert, c'est magnifique ! » Un véritable coup de pub : « La première quinzaine a représenté la plus grosse vente de maillots de tous les temps », ajoute Cédric Chambaz.

Et le cinéma français dans tout ça ? Il surgit seulement en filigrane dans sa filmographie. En 2017, Timothée Chalamet tenait son premier grand rôle dans *Call Me By Your Name*, devant la

EXTRAIT COMPTE INSTAGRAM TIMOTHÉE CHALAMET



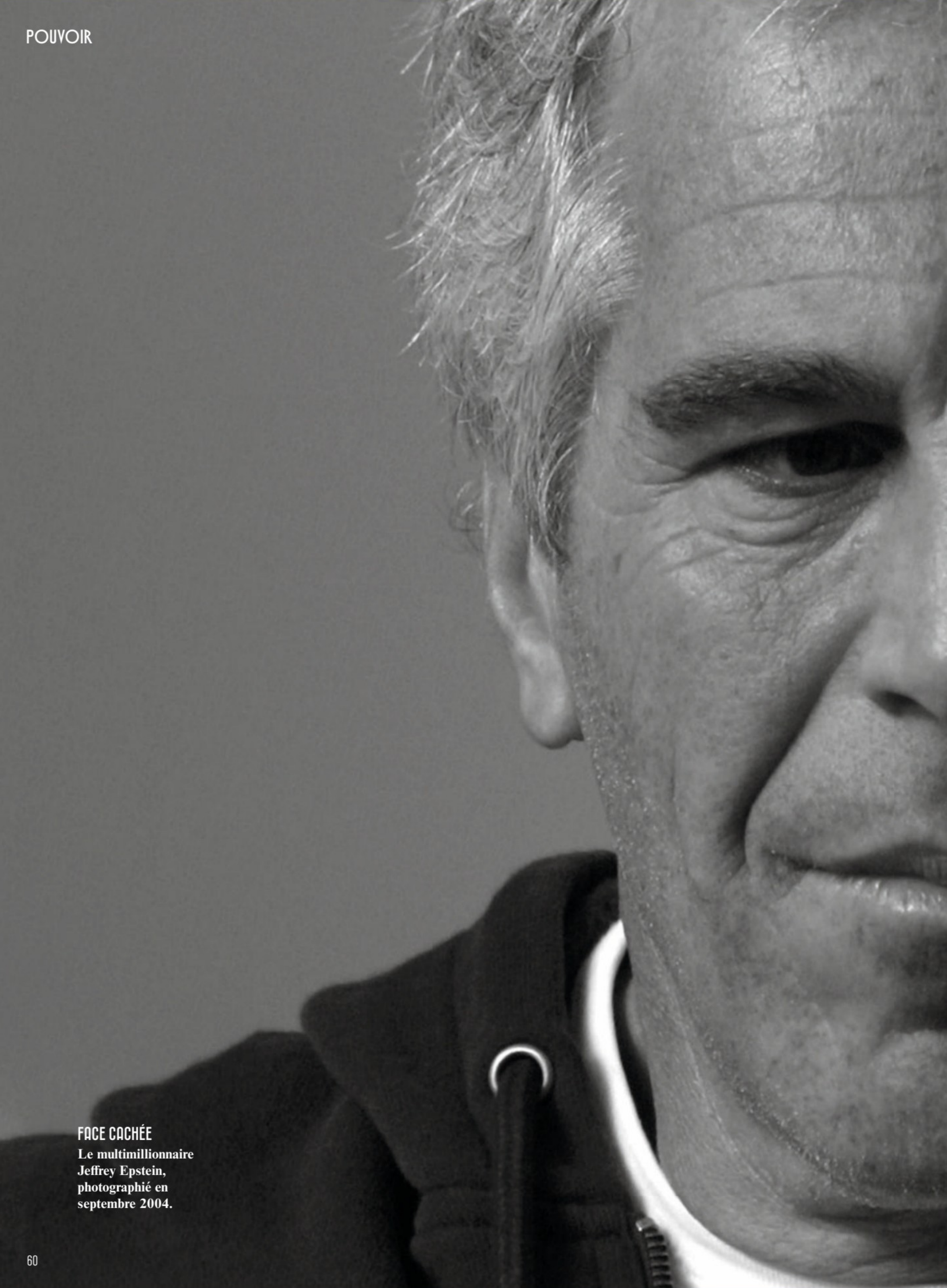
caméra de l'Italien Luca Guadagnino. Situé le temps d'un été dans la campagne lombarde, le film met en scène une ambiance de *dolce vita* assez similaire à celle expérimentée par l'acteur dans son enfance : les déjeuners à rallonge, le rapport distendu au temps... « Quelquefois, ça l'exaspérait un peu parce que Timmy est quand même un New-Yorkais, expliquait son père au *Parisien*. Il trouvait qu'on passait beaucoup de temps à table. » Pour l'entendre jouer en français, il faut s'intéresser à son rôle dans *Le Roi* (2020). Il y incarne le prince Hal, successeur au trône d'Angleterre après la mort de son père tyrannique. Le temps d'une scène, avec un prisonnier français missionné pour l'assassiner, il y a ces quelques répliques : « Charles lui-même vous a envoyé ? Vous en êtes certain ? »

POURQUOI PAS AUDIARD ?

Et si finalement, le film le plus français de Timothée Chalamet avait été réalisé par un Américain ? En 2021, il tourne à Angoulême dans *The French Dispatch* de Wes Anderson. Soit l'histoire d'un magazine américain, inspiré par le *New Yorker*, basé dans la ville fictive d'Ennui-sur-Blasé. Lui est un révolutionnaire combattant aux côtés de l'actrice Lyna Khoudri, deux personnages inspirés des manifestants de mai 68. Le film prend aussi ses racines dans le cinéma de la Nouvelle Vague : François Truffaut, Jean-Luc Godard ou Louis Malle. À force d'enchaîner les blockbusters (*Dune*, *Wonka*) et les films avec ses réalisateurs fétiches (Josh Safdie, James Mangold), Timothée trouvera-t-il le temps et l'envie de traverser l'Atlantique ?

On se souvient de son appel, en 2019, à François Ozon, encore et toujours au 20 heures de TF1. Les deux hommes s'étaient rencontrés cette même année, lors d'une soirée organisée à Paris, à l'occasion de la sortie des *Filles du Docteur March*. Preuve à l'appui : une photo où le cinéaste pose avec l'Américain, et Félix Lefebvre, acteur qu'il avait dirigé dans *Été 85*. Dernièrement, Timothée Chalamet a exprimé sur France Inter son souhait de travailler avec un autre grand cinéaste français, Jacques Audiard. Il aimerait « que ça cartonne, pas un truc trop artistique, où je suis sur la plage et je ne parle jamais ». J'en touche un mot au réalisateur par téléphone. « Un nouvel acteur qui apparaît, c'est un nouveau visage, une nouvelle silhouette, une nouvelle façon d'être une femme ou un homme pour une génération, nous expliquait Audiard. Ça a été ça avec Brando, De Niro, DiCaprio, Nicholson. Et c'est ce qui se passe avec Timothée. Est-ce transposable hors des États-Unis ? J'imagine que oui. J'avais adoré *Call Me By Your Name*. » Reste à trouver le projet parfait, « un film de genre » idéalement : « Je n'écris pas pour des acteurs en particulier. C'est à la fin de l'écriture qu'ils s'imposent. Peut-être qu'un jour, à la fin de l'écriture, un personnage me dira avec la voix de Timothée : "Coucou c'est moi !" »

Il est 17 heures, la nuit commence à tomber sur le Chambon-sur-Lignon. On m'apprend que Kylie Jenner, petite amie de la star et membre du clan Kardashian, est venue ici en 2023. Elle logeait dans la maison familiale, pendant que ses gardes du corps étaient installés dans un hôtel environnant. L'influenceuse aux 391 millions d'abonnés a bénéficié d'un relatif anonymat. Un commerçant confie ne pas l'avoir reconnue, au grand dam de ses enfants : « Comment ça, tu ne sais pas qui c'est ? » Il n'a pas fallu longtemps pour que l'information parvienne aux oreilles des journalistes locaux. C'est d'ailleurs la dernière fois que l'acteur a été vu dans le village. En attendant la prochaine baignade. □



FACE CACHÉE

Le multimillionnaire Jeffrey Epstein, photographié en septembre 2004.

LES DERNIERS SECRETS PARISIENS D'EPSTEIN

RICK FRIEDMAN PHOTOGRAPHY/CORBIS VIA GETTY IMAGES

Dans la géographie du mal de Jeffrey Epstein, Paris occupait une place de choix. Des archives déclassifiées aux témoignages inédits, Aurélie Jacques révèle comment le pédocriminel américain a tissé sa toile avenue Foch, cultivé des complicités silencieuses et fait de la capitale l'un de ses terrains de chasse favoris.

À quoi tient le destin ? Ce jour-là, Jeffrey Epstein a cassé ses écouteurs de téléphone, il lui en faut des neufs. Une fois n'est pas coutume, il donne rendez-vous à son ami Daniel Siad sur les Champs-Élysées, au rayon Apple de la Fnac. À chacun de ses séjours parisiens, l'homme d'affaires américain demande à ce recruteur de mannequins de lui présenter des jeunes femmes. Généralement, Daniel Siad en sélectionne quatre ou cinq – top models, apprenties comédiennes ou simples passantes – à qui il propose de rencontrer un financier de haut vol possédant des parts dans une agence de mannequins à New York. Ce jour d'octobre 2012, le recruteur débarque en compagnie d'une longue brune aux yeux lagon, teint diaphane et silhouette adolescente : un physique qu'affectionne particulièrement Jeffrey Epstein.

Treize ans après, Clémence Biau se souvient parfaitement de la scène. « Avec le recul, c'est glaçant », me dit-elle, vêtue de noir, dans un café du 9e arrondissement de Paris. Ce jour-là, sur les coups de seize heures, Jeffrey Epstein débarque dans les rayons de la Fnac, flanqué d'une assistante russe. Il porte un jeans et une chemise claire, se montre rapide. Clémence Biau lui présente son book, notamment les photos qu'elle a faites pour des campagnes Caudalie ou le magazine *Glamour*. Il regarde chaque image d'un œil avisé, parvenant parfois à retrouver le nom du photographe. « Je me suis dit : "Pas de doute, c'est un professionnel », raconte Clémence Biau. Mais alors que les deux hommes se livrent à un aparté, elle saisit une phrase au vol. « *She's gonna drive me crazy* » (elle va me rendre fou), glisse Epstein. Il jette alors un œil à la main de la jeune femme : « C'est une bague de fiançailles ? » Elle confirme. Agacé, il se tourne vers Daniel Siad qui lève les mains en signe d'impuissance. Fin de la rencontre.

À l'époque, MeToo n'a pas encore fait sa révolution et ce genre de remarques nourrit le quotidien des mannequins. Une année passe. Jeffrey Epstein reçoit de Daniel Siad les coordonnées de Clémence Biau. Il l'appelle par visioconférence. « Par sa connaissance du milieu de la mode, il était très crédible », se souvient-elle. L'Américain lui donne rendez-vous trois semaines plus tard dans la boutique Dior de l'avenue Montaigne, à Paris. Là, toujours accompagné de son assistante, il lui propose de venir à New York. « Le plus simple, c'est que tu rentres avec nous », lui dit-il, cash. Clémence Biau sait qu'il voyage en jet privé. Méfiante, elle gagne du temps : « Je vous rejoindrai plus tard par mes propres moyens. » Il insiste : « Daniel m'a dit que tu veux faire du cinéma, je peux transmettre ta bande démo à mon ami Woody Allen. »

Tenace, le financier fait une nouvelle tentative par Skype quelques semaines plus tard. Il se trouve dans son bureau, toujours accompagné de sa collaboratrice. Elle, exagérément amicale devant l'ordinateur, lui, debout derrière, mutique, faisant les cent pas. « *Can you come by, it would be so much fun !* » (viens donc ici, on va se marrer !), s'enthousiasme-t-elle. Epstein tourne sur lui-même comme un « lion en cage », ou plutôt comme un « drogué en manque », se dit Clémence Biau. « Je comprends qu'il est addict au sexe. » Il tapote sur l'épaule de son assistante, comme pour dire : c'est du temps perdu, on raccroche. Des années après, lorsque la presse révèle les crimes sexuels d'un certain Jeffrey Epstein, Clémence Biau devine « avec effroi » ce à quoi elle a échappé.

> *« Le plus simple, c'est que tu rentres avec nous à New York... »*
>
> JEFFREY EPSTEIN, À CLÉMENCE BIAU

À la lecture des « Epstein Files », chacun le sait désormais : Paris a été l'un des terrains de chasse du pédocriminel américain, accusé de trafic de mineures et retrouvé mort dans sa cellule de Manhattan, le 10 août 2019. Bien sûr, il passait le plus clair de son temps entre sa résidence principale de Palm Beach, en Floride, son île de trente hectares à l'est de Porto Rico, ou son manoir new-yorkais. Mais il séjournait aussi régulièrement à Paris. Quatre à cinq fois par an, à raison d'une semaine à dix jours, il recevait dans son fastueux appartement de 740 mètres carrés de l'avenue Foch, à deux pas de l'Arc de Triomphe. Ses amis lui rendaient visite, à commencer par l'ancien ministre de la Culture de François Mitterrand, Jack Lang, ou l'ancien Premier ministre norvégien Thorbjøn Jagland. Quelle fut exactement la vie de Jeffrey Epstein à Paris ? Comment, au fil des années, est-il parvenu à tisser sa toile dans la capitale ? La lecture des dossiers offre une plongée vertigineuse dans ce chapitre de la vie du financier américain.

MYGALE, VAUTOUR ET ÉLÉPHANTEAU EMPAILLÉS

Ses carnets de vols font remonter son premier voyage à bord de son Jet Boeing 727 en 1996. Avant cette date, il empruntait des avions de ligne pour se rendre en France, à Paris ou Saint-Tropez, ses deux lieux de prédilection. Thysia Huisman, une ex mannequin néerlandaise, m'assure l'avoir croisé en 1991 chez Jean-Luc Brunel, le directeur de l'agence Karin Models. Elle avait dix-neuf ans. Brunel, noceur invétéré accro à la cocaïne, l'avait hébergée dans son appartement de l'avenue Hoche au premier jour de son arrivée en France. Ce

KCS/KCS PRESSE

soir-là – elle en garde un souvenir précis – une petite fête est donnée avec des Français, des Américains, des ressortissants de pays arabes, surtout « des hommes riches et vieux, et de très jeunes filles ». L'une d'elles, visiblement mineure, lui confie avoir été recrutée par Jean-Luc Brunel en Russie. Comme cela se pratique dans le mannequinat, il a avancé l'argent pour le voyage et la loger à Paris dans l'un de ses appartements. Durant la soirée, Thysia Huisman converse avec un Américain âgé d'une quarantaine d'années, cheveux poivre et sel, vêtu d'un col roulé. « Jean-Luc peut faire beaucoup pour ta carrière, lui dit-il dans un message à peine codé, tu dois t'en servir. » Peu de temps après, Thysia Huisman affirme avoir été droguée puis violée par Jean-Luc Brunel. Elle portera plainte en 2019. Trop tard, selon la justice française : les faits sont prescrits. Jean-Luc Brunel est néanmoins poursuivi et placé en détention provisoire pour des accusations similaires portées par d'autres femmes. Le 20 février 2022, rebondissement : il est retrouvé pendu dans sa cellule. Thysia Huisman cherche alors plus d'informations relatives à son agresseur sur Google. Elle reconnaît au passage l'homme au col roulé : il s'agit de Jeffrey Epstein.

Avant d'être propriétaire à Paris, le financier américain descendait au Bristol, tout près du palais de l'Élysée. En 2002, il acquiert pour 3,5 millions d'euros un appartement de luxe au deuxième étage de la prestigieuse avenue Foch. À chacun de ses voyages, quatre ou cinq « assistantes » l'escortent. Il les appelle familièrement les « girls ». Il en a au total une vingtaine à son service. Silhouette aérienne et yeux clairs, originaires des pays de l'Est pour la plupart, elles peuvent tout à la fois être victimes et recruteuses. Il paie voyages et vêtements, qu'il choisit lui-même avec un soin maniaque. Parfois aussi, il finance leurs études, rédige des lettres de recommandation ou prodigue des conseils professionnels. En retour, il exige une disponibilité totale, y compris sexuelle.

C'est ce qu'affirme l'une d'elles. Appelons-là Tania. Sous couvert d'anonymat, et à condition de changer son prénom, elle a accepté de me raconter les dix ans passés auprès de celui qu'elle désigne par ses seules initiales « J.E ». Ancienne mannequin, recrutée par Daniel Siad, elle assure avoir été abusée par Jeffrey Epstein, avant de devenir son assistante. « J'étais logée, nourrie, mais je n'avais pas de contrat, pas de salaire ni d'assurance médicale, certifie-t-elle. J.E me donnait du cash de temps en temps. » En quoi consistait exactement son rôle ? Aidait-elle Jeffrey Epstein dans sa recherche de jeunes femmes ? Tania ne répond pas clairement à la question. Elle revendique un statut de victime, mais n'a toutefois pas porté plainte.

Elle raconte avoir été de tous les séjours parisiens. Elle connaît l'appartement de l'avenue Foch par cœur, revoit sur le palier la haute porte d'entrée cintrée. Dès le vestibule et dans l'enfilade ↠

CASTING SAUVAGE

Woody Allen et sa femme Soon-Yi Previn, en compagnie d'Epstein au jardin des Tuileries, en mars 2013.

des pièces, des photos encadrées affichent le maître des lieux en compagnie de Donald Trump, alors promoteur immobilier, Bill Clinton, Michael Jackson, Mick Jagger, Woody Allen, et même le défunt Jean-Paul II. Sur certains portraits, Epstein pose avec sa dernière compagne attitrée, la Biélorusse Karyna Shuliak (par testament, il lui a légué la majeure partie de sa fortune deux jours avant sa mort). Dans les six chambres, les salles de bains, la salle de sport, et même à l'intérieur des placards, les photos changent subitement de nature : on y voit des femmes alanguies, le plus souvent dénudées, ou juste leurs parties intimes en plan serré. Dans le salon, un objet de décoration a frappé Tania : un éléphanteau taxidermisé. Il y a aussi une mygale naturalisée, un vautour empaillé, ainsi qu'un crâne humain et des découpes de cerveaux qui teintent les lieux d'une présence morbide.

Tania participait à l'organisation des séjours parisiens. Avant chaque déplacement de J.E, elle transmettait les consignes au majordome, Valdson Vieria Cotrin, un franco-brésilien chargé de l'intendance, aujourd'hui âgé de soixante-six ans. Ce dernier, infiniment discret depuis la parution des dossiers Epstein, n'a pas donné suite à ma demande d'entretien. Dévoué à son employeur, lui donnant du « Monsieur » et du « Patron », il faisait aussi office de chauffeur et de cuisinier. Au petit-déjeuner, se souvient Tania, Epstein exigeait des muffins faits maison. « J.E se nourrissait comme un enfant », se rappelle-t-elle. Beaucoup de « snacking » (grignotages), de sucreries, très peu de fruits et de légumes. Question régime, il avait des phases. Lorsque ça le prenait, il suivait un régime protéiné, en avalant des steaks. Pas vraiment fin gourmet, il aime se sustenter d'un croque-monsieur ou d'une crêpe à la terrasse d'institutions parisiennes. À l'époque, il fréquente la piscine du Ritz, ou le bassin du très sélect Cercle Interallié, rue Saint-Honoré. Il délaisse en revanche sa propre salle de sport, la réservant à ses assistantes qu'il veut toujours plus sveltes. Entre elles, il aime semer la discorde, et passe de la gentillesse aux reproches en une fraction de seconde.

Control freak, le businessman, né à Brooklyn de parents originaires de Pologne et de Biélorussie, ne boit généralement pas d'alcool, allant jusqu'à interdire à ses assistantes d'en consommer. La majeure partie du temps, il est à l'eau minérale, adepte des marques censées être les plus pures, Voss et Fiji Water. Tout juste fait-il exception, du bout des lèvres, lors des dîners mondains qu'il organise à son domicile et durant lesquels il ouvre de bonnes bouteilles.

À Paris, Jeffrey Epstein soigne surtout ses relations dans les cercles politiques, diplomatiques, culturels et bien sûr les milieux d'affaires. Jack Lang, l'ancien ministre de la culture de François Mitterrand, est particulièrement choyé. Il a fait la connaissance du businessman par l'intermédiaire de Woody Allen et il a ses entrées avenue Foch. Il lui arrive de « solliciter » son généreux ami, ne serait-ce que pour le taxi. Il faudra attendre la publication des dossiers Epstein pour que cette figure emblématique de la gauche française soit contrainte de

PIÈCES À CONVICTION

Jean-Luc Brunel, patron de l'agence Karin Models, avec la femme d'affaires Ghislaine Maxwell.

HANDOUT/US DEPARTMENT OF JUSTICE/AFP

démissionner – à 86 ans ! – de la présidence de l'Institut du monde arabe (IMA), créé par l'ancien président François Mitterrand (1981-1995) pour contribuer au rayonnement de la culture arabe. La découverte aux îles Vierges américaines d'une société offshore baptisée Prytanee LLC, détenue pour moitié par sa fille Caroline, et où le nom du père apparaît dans une clause, aura été fatale. Le parquet national financier (PNF) a ouvert une enquête préliminaire pour « blanchiment de fraude fiscale aggravée » à leur encontre.

Jeffrey Epstein entretenait des liens étroits avec la famille Lang, comme le montre l'abondante correspondance exhumée des archives mises en ligne : Jack, Monique, son épouse, et surtout Caroline, figurent sur le testament du multimillionnaire. Ils dînent en ville, déjeunent certains dimanches dans l'appartement XVII^e siècle des Lang, place des Vosges, l'un des plus beaux endroits de la capitale. Jack Lang invite également son ami Epstein dans le restaurant de l'IMA avec vue sur la Seine. Avec sa fille, il lui ouvre les portes des hauts lieux culturels parisiens, les jours de fermeture. Ainsi, Epstein a-t-il eu le suprême privilège d'avoir le château de Versailles, le musée d'Orsay et le Palais de Tokyo pour lui tout seul. En 2013, lorsqu'il cherche un second pied-à-terre parisien, Caroline Lang organise la visite d'hôtels particuliers, dont celui de Chambon appartenant à l'acteur Gérard Depardieu, un joyau de 1 800 mètres carrés niché dans la paisible rue du Cherche-Midi. L'affaire n'aboutira pas.

L'entreprise de séduction parisienne de Jeffrey Epstein connaît aussi des revers. S'il voit Olivier Colom, l'ancien conseiller diplomatique de Nicolas Sarkozy, ce dernier décline les invitations à dîner. Même déconvenue avec François Hollande, ou avec le patron du groupe de luxe français Hermès, Axel Dumas. D'autres, en revanche, répondent volontiers aux invitations du financier. C'est le cas du diplomate Fabrice Aidan, visé aux Etats-Unis par une enquête pour consultation d'images pédopornographiques alors qu'il était en poste au siège de l'ONU à New York, du chef d'orchestre Frédéric Chaslin, suspecté pour un courriel à Jeffrey Epstein dans lequel il dit lui avoir « trouvé une fille formidable pour (son) prochain séjour à Paris », et du pianiste Simon Ghraichy, dont la carrière a subi un sérieux contrecoup depuis la révélation de sa relation avec le sulfureux Américain. Faut-il le préciser ? La mention de ces personnalités dans les archives d'Epstein n'en fait pas mécaniquement des complices de crimes sexuels.

Il voyage avec des sextoys et chaque jour, avenue Foch, il reçoit des jeunes femmes, PARFOIS EN MÊME TEMPS.

NI TALONS NI MAQUILLAGE

Mais qu'il arpente les rues de Paris ou celle de Manhattan, une obsession guide Jeffrey Epstein : le sexe. Il voyage avec des sextoys dans ses bagages, la plupart de la marque Brookstone. Chaque jour, avenue Foch, il reçoit des jeunes femmes, parfois en même temps. Le mode opératoire est bien rodé : il réclame un massage durant lequel il demande à ses proies de se dévêtir. S'ensuivent attouchements et rapports sexuels. Difficile à ce stade de savoir si ces « services » étaient ou non tarifés. « Sa préférence allait aux blondes et aux châtains aux yeux bleus, précise Tania. Une femme aux yeux noirs devait être exceptionnelle pour lui plaire. »

À Paris, Jeffrey Epstein fait néanmoins preuve de prudence. Depuis sa condamnation en 2008 aux États-Unis à dix-huit mois de prison pour incitation de mineure à la prostitution, il demande aux jeunes femmes de présenter leur passeport. Elles doivent avoir plus de 18 ans, même si elles en paraissent souvent moins. Il exige du reste qu'elles ne portent ni maquillage, ni talons, ni tenues sexy. Il choisit pour elles des vêtements de marques plutôt bon marché afin qu'elles présentent une allure d'écolière et un style « *cute* » (mignon), selon sa propre expression. « Un sac Chanel, c'est pour des femmes mûres », jugeait-il. Les jupes ne doivent être ni trop courtes, ni trop longues. Lui s'habille en sportwear, prenant soin, sur ses sweats, de faire broder ses initiales « JEE » pour Jeffrey Edward Epstein.

La publication de ses archives aura-t-elle un prolongement devant les tribunaux ? La procureure de Paris, Laure Beccuau, a lancé deux enquêtes préliminaires sous la direction du parquet : l'une portant sur le volet financier, l'autre sur les affaires sexuelles, afin d'identifier de potentiels complices de Jeffrey Epstein en France. Mais elle a reconnu que les rares témoignages reçus étaient « souvent anonymes » et « inexploitables ». La marge de la justice est d'autant plus étroite que le principal protagoniste est mort.

Reste à qualifier le rôle de Daniel Siad, officiellement recruteur de mannequins. À ce stade, cinq femmes se sont signalées auprès d'une avocate, M^e Anne-Claire Le Jeune. Deux d'entre elles ont porté plainte. La première, une ex-mannequin suédoise de 56 ans, Ebba Karlsson, accuse Siad de l'avoir violée à Cannes dans les années 1990. La deuxième, qui souhaite garder l'anonymat, affirme avoir été abordée par Siad pour des motifs professionnels, avant de se voir proposer une partie fine par Jeffrey Epstein. Elle a déposé plainte pour traite des êtres humains, un délit dont la prescription est de dix ans.

Par la voix de son avocate, Me Ménya Arab-Tigrine, l'intéressé nie avoir eu connaissance des violences faites aux femmes. « Comment aurait-il pu savoir ce qui se tramait ? demande-t-elle. Il se contentait de faire les présentations. Aucun abus sexuel ne lui a jamais été rapporté. » L'avocate rappelle qu'en 2019, les juges d'instruction chargés de l'enquête sur Jean-Luc Brunel n'avaient pas jugé utile d'entendre Daniel Siad, « pas même en qualité de témoin ».

Quant à Jeffrey Epstein, si son appartement parisien a bien été perquisitionné le 23 septembre 2019, des ordinateurs et autres pièces à conviction saisis, lui-même n'a jamais été entendu en France. Et pour cause : quarante-quatre jours plus tôt, il était retrouvé pendu avec ses draps dans sa cellule, à New York. □

ABACA, GETTY IMAGES

Le scandale *LE PLUS CHIC* de Paris

La bataille fait rage dans le 6e arrondissement de la capitale. Le licenciement brutal du directeur historique de l'École alsacienne, temple humaniste de la rive gauche depuis 1874, a fait tomber les masques. Jacqueline Rémy s'est plongée dans les secrets d'une institution qui aurait préféré laver son linge sale en famille.

ALUMNI

De gauche à droite : Vincent Lindon, Jean-Jacques Goldman, Gabriel Attal, Léa Salamé et Matthieu Chedid, tous anciens ou parents d'élèves de l'Alsacienne.

Cette semaine-là, les rues de Paris enchaînent les manifs : agriculteurs, handicapés, Iraniens, propalestiniens... Pourtant, l'une d'elles ne ressemble à rien de connu. À deux pas du restaurant la Closerie des Lilas, haut-lieu du tout-Montparnasse lancé par les impressionnistes, longtemps adulé des Fitzgerald, Hemingway, Sartre, Beckett, Wilde et autres plumes légendaires, se presse une petite foule hétéroclite et fébrile de gens qui n'ont pas l'habitude de battre le pavé.

Nous sommes à 200 mètres de l'école de leur cœur, la plus chic et la plus élitiste de Paris. « L'Alsa », comme ils disent. Ils se sont rassemblés pour sauver l'honneur de son directeur, licencié alors qu'il doit prendre sa retraite, sommé de déménager son bureau aujourd'hui même, ce 12 février. Tout ça est un peu compliqué. Mais on entend qu'il s'agit d'une violence historique, peut-être même d'une faute de goût. « Ça ne se fait pas », murmure-t-on dans les cafés alentours, qui accueillent après 8 heures les parents pas pressés venus déposer leur progéniture.

Il n'y a qu'une seule école en France qui puisse mobiliser ainsi ses anciens élèves, outre des parents, grands-parents et ex-professeurs : l'École alsacienne, une boîte privée très chère mais très cool, plutôt affichée à gauche, par laquelle une multitude de personnalités sont passées. Là, on s'initie aux vieilles valeurs auxquelles ce temple de l'humanisme reste voué depuis sa création, en 1874. On en sort avec un petit quelque chose à part, un vernis, un savoir-vivre, une carte de visite et un solide réseau. Avec inscription automatique dans l'annuaire des anciens, dans les mailing lists et autres groupes Facebook, invitations à des pots de promo et d'inter-promo. « On est à la limite de la secte », admet l'un d'eux.

Ils font leur vie dans des univers variés, les Alsaciens. Beaucoup d'artistes, d'entrepreneurs, d'intellectuels, de politiques, d'as de la pub et des médias, la plupart rejetons de vieilles familles cossues ou cultivées, ou les deux à la fois. Mais les voilà réunis autour d'une cause commune : réintégrer Pierre de Panafieu, le directeur adulé congédié par le conseil d'administration de l'École, et surtout invalider le choix de son successeur, vécu comme un affront aux valeurs qu'il a toujours défendues.

Le Prix Nobel de littérature Patrick Modiano a écrit la première des lettres de protestation en février. Le Goncourt Laurent Gaudé a embrayé, l'ex-président de la Cour des comptes Pierre Moscovici aussi, de même qu'une escouade de VIP, artistes, intellectuels et ex-ministres comme Elisabeth Guigou, Vincent Peillon, Pap Ndiaye, Jack Lang ou Gabriel Attal. L'avocat Thomas Clay, professeur d'université, qui a défendu dans plusieurs dossiers Bernard Tapie, Michel Platini et Kylian Mbappé, a monté un collectif d'une trentaine de juristes parents d'élèves ou anciens pour plancher sur le cas Panafieu et les vices supposés de la nomination de son successeur.

NI STANISLAS NI LE CLUB MED

Car à en croire le journaliste Philippe Meyer, un ex de France Culture, qui présente chaque mois en public dans le théâtre de l'école son excellent podcast *Le Nouvel esprit public*, l'affaire est grave : « Pierre de Panafieu est le visage et l'honneur de cette école depuis vingt-cinq ans. » Très drôle et très fâché, le dessinateur Jul renchérit en appelant à rameuter un à un les membres de l'Association de l'École, autorité suprême de l'établissement. Plus tard, dans sa maison au bout d'une allée privée, non loin de là, le créateur de la série *Silex and the city*, explique ce qui l'a décidé à s'engager : « Ce directeur incarne un symbole d'excellence française, et il se retrouve pilonné, un peu comme tout sur la planète, dans cette époque de brutalisation. On ne peut pas faire grand-chose pour la biodiversité et le Groenland, mais à l'échelle du petit sixième arrondissement, on peut au moins sauver cette école et Panafieu. »

Voilà justement l'ex-directeur qui déboule posément à la manif, sanglé dans son manteau bleu marine, un cachemire bleu pâle autour du cou. On l'ovationne. Les pancartes se lèvent : « I love Panaf ». Un tee-shirt rouge siglé « École alsacienne » est brandi au bout d'un manche à balai. Jubilation et colère dans l'air. Deux jours avant, au téléphone, Pierre de Panafieu, qui habite dans les murs de l'école, m'a brièvement confirmé le déménagement de son bureau, avant d'ironiser : « Le conseil d'administration (CA) m'autorise à garder mon appartement jusqu'en mai, ce sont des humanistes. »

« On ne peut pas faire grand-chose pour la biodiversité et le Groenland, mais on peut au moins SAUVER PANAFIEU. »

JUL, DESSINATEUR

Ses ennemis du moment, tous des ex-amis, affirment qu'en décembre, le directeur, choqué de voir la philosophie de l'école trahie, avait lancé à l'un d'entre eux : « C'est le conseil d'administration ou moi ! » Ils se demandent si Panafieu n'a pas un peu perdu la tête. Les conseillers avaient juste procédé à l'élection de son successeur, est-ce si tragique ? Le directeur de 66 ans devait, jusqu'à son départ volontaire en retraite en 2027, assurer dès septembre le « tuilage »

de l'impétrant. Mais voilà : le profil du candidat élu, Nicolas L'Hotellier, par quatorze voix contre trois, aux détriment de son adjoint Brice Parent, est étranger à la culture « alsa ». L'Hotellier a été proviseur du lycée français de Sydney, après avoir été le numéro 2 de celui de New York, on lui prête des objectifs pédagogiques antinomiques avec ceux de Panafieu, qui ressent cette nomination comme une gifle et annonce en janvier renoncer à partir comme prévu. Ses soutiens, dès lors, mettent en doute la validité du vote en relevant les irrégularités du fonctionnement de ce conseil d'administration.

Car Pierre de Panafieu n'est pas n'importe qui. Cet ancien professeur d'histoire devenu une icône dirige l'école avec brio depuis un quart de siècle. Tout le monde le connaît, tout le monde l'aime. Il sait désamorcer les prétentions des parents et doper avec doigté et affection les capacités singulières des enfants. « Il incarne l'ADN de l'Alsa », est-il convenu de dire. Il affecte comme il se doit un certain dédain pour les établissements concurrents de la rue Notre-Dame-des-Champs : Notre-Dame de Sion au 61, et surtout Stanislas au 22, où règne la folie des mentions. Lors du discours de rentrée, Panafieu lance parfois : « Ne vous plaignez pas, vous pourriez être à Stan ! » Parfois, il se sent obligé de préciser : « Vous n'êtes pas au Club Med non plus. » Ici, au 109, on s'assied sur l'esprit de compétition, on prend soin des élèves comme si chacun était précieux, et on fait tout pour qu'ils réussissent en leur concoctant un parcours ultra personnalisé, « avec l'aide d'un nombre d'adultes référents inimaginable et des intervenants extérieurs prestigieux », précise une déléguée des parents.

Personne n'est jamais renvoyé, sauf « faute grave ». Comme celle infligée par le conseil d'administration à Panafieu. D'où l'indignation générale.

CONCOURS D'ÉLOQUENCE

C'est en réalité une histoire très républicaine. L'idéal humaniste de l'École alsacienne est inscrit dans ses fondations. Après l'annexion de l'Alsace-Moselle par l'empire allemand en 1870, des intellectuels protestants s'étaient réfugiés à Paris et avaient décidé de créer pour leurs enfants une école à leur goût. Ils veulent fabriquer des citoyens, « de grands Français », capables de raisonner, de résister, de développer chacun leurs potentialités. C'est la première école privée laïque – les autres étaient catholiques. La première à introduire la mixité, l'enseignement artistique et sportif, un peu à l'anglo-saxonne. Il en reste une vocation pour l'innovation inscrite dans sa devise latine : « *Ad nova tendere sueta* », soit : « Vers la nouveauté par la tradition ».

Avec une équipe à sa main, et des enseignants qu'il choisit un par un, Panafieu a joué à fond ces principes. À l'Alsa, on n'enseigne pas, on « éduque ». On a même le droit de quitter cet Eden et d'y revenir. « Mes anciens élèves sont toujours mes élèves, aime affirmer Panafieu. Quand je dis oui, c'est pour la vie. » Son mantra : « Enseigner la confiance en soi et la confiance en autrui, sans laquelle aucune œuvre collective n'est réalisable », souligne-t-il dans les grandes occasions. Philippe Meyer, qui fut un disciple de Paul Ricoeur, résume : « C'est le meilleur du protestantisme conjugué au meilleur des jésuites. » ↠

ACTIVISTES

De gauche à droite : Jul, Thomas Clay, Elisabeth Guigou et Patrick Modiano se sont engagés pour le maintien de l'ancien directeur.

GETTY IMAGES, POOL/ABACA, GETTY IMAGES VIA AFP, OEL SAGET/AFP

Le travail de groupe est encouragé. Les petits sont incités à faire des « causeries », autrement dit des exposés, à partir de dessins, que les grands, souvent, viennent écouter. Les élèves sont tous invités à prendre la parole et à exprimer leur créativité, façon Montessori. Les petits en maternelle – ici on dit « jardin d'enfants » – entretiennent un potager. Et lorsqu'un bâtiment de l'école doit être détruit, on fournit masques et bombes aux ados pour qu'ils en taguent les murs. Des concours d'éloquence sont proposés, une quantité d'options artistiques, de la poterie, des leçons de langue, de la psychomotricité, des stages de « réussite » pour ceux qui ont du mal à suivre, et un célèbre club théâtre, animé depuis dix-huit ans par l'adjoint de Panafieu, Brice Parent, désormais menacé. Au printemps, les élèves de la filière post-bac vont jouer *Macbeth* et *Cyrano de Bergerac*. Tous, dès le collège, sont formés au numérique, tablettes offertes. En revanche, les téléphones portables sont placés sous pochette rouge inviolable dès l'entrée dans l'école. On est priés de communiquer autrement. Un mot d'ordre : l'ouverture au monde. Un voyage scolaire est organisé chaque année : en sixième sur les racines de l'école, en Alsace, en cinquième à Rome, etc. Des échanges linguistiques de quinze jours à trois mois à l'étranger sont sans cesse proposés aux élèves, dans des écoles souvent prestigieuses comme la Dalton School à New York. Après le bac, 25 % des Alsaciens vont suivre trois ans d'études à l'étranger.

CULTURE ENDOGAME

On apprend aux élèves de l'Alsa à briller, à exercer leur « part d'originalité », mais d'abord à s'épanouir. Pas d'obsession des notes, pas d'autorité verticale à la française. En revanche, lorsqu'un élève flanche, toute une procédure bienveillante est enclenchée : tutorat, psy, rendez-vous réguliers avec la direction. « J'allais mal au moment du Covid, ils ne m'ont pas lâché, et je m'en suis sorti » confie Nils, 18 ans, ancien élève. Les anciens ont tous une histoire édifiante à raconter. « J'étais à l'Alsacienne, mon frère à Stanislas, narre un avocat. Ma mère disait qu'à Stan, en réunion de classe, les profs râlaient : « Vos enfants ne travaillent pas. » Tandis qu'à l'Alsa, on rassurait les parents : « Vos enfants sont merveilleux ! » Une mère, un jour, découvre que son fils, comme bien d'autres, sort du lycée fumer des joints à l'heure du déjeuner. « Vous auriez dû me prévenir », reproche-t-elle à l'un des directeurs. « Oh, madame, cela vous aurait contrariée ! », s'entend-elle répondre. Ou l'art de résoudre en douceur les conflits dans le cocon de l'entre-soi.

Car entre gens bien élevés, on se comprend. L'Alsacienne est d'abord une école de quartier, l'un des plus chers de Paris. Dans le 6e arrondissement, le prix moyen du mètre carré tourne autour de 15 000 euros, et bien plus autour du jardin du Luxembourg. Chaque année, on recense 1 500 demandes d'inscription pour 230 places. Pas si facile d'être admis. À l'entrée en sixième, les candidats passent un petit concours, avec oral de personnalité, histoire de tester leur potentielle « *Alsa touch* ». Les recommandations sont les bienvenues, même si ça ne s'avoue pas. Toute vulgarité se pare immédiatement de non-dit.

Les Alsaciens pincent les lèvres lorsque l'on égrène les noms des célébrités de la culture, des médias ou du monde des affaires, qui font ou ont fait les beaux jours de l'école : les Seydoux, Badinter, Riboud, Pinault, Ladreit de Lacharrière, Catherine Deneuve, Vincent Lindon, Mathieu Chedid, Marina Hands, Léa Salamé, Alexandre Jardin, Jean-Jacques Goldman et Isabelle Huppert, dont Panafieu aime raconter qu'il l'a croisée pendant dix ans « sans jamais la reconnaître ».

Jul a soulevé les rires à la manif en déclinant : « Je suis un ancien élève, père de deux élèves, la mère de mes fils m'a quitté pour un ancien élève... » On s'est reconnu. Avoir un ancien parent, ou une fratrie à l'Alsa, aide à y entrer. Une endogamie épinglée par Lucas Bretonnier dans son enquête sur *L'École du Gotha* (Seuil), chiffres à l'appui. « Mais si je prenais tous les frères et sœurs, je n'aurais plus de place pour les autres », corrige encore et toujours Brice Parent.

Dans cette école de la tolérance, où le goût du débat est célébré, on se plaît à « s'enrichir du dissemblable », prêche Panafieu. Ici, l'élitisme est un fait, pas une valeur. « Parfois, j'ai un peu honte de dire que j'étais à l'Alsacienne », souffle une ancienne élève. L'école se targue d'une politique active d'inclusion des handicapés et de mixité sociale, qui la distingue de ses concurrents, tous maniaques du « niveau » : 15 % de boursiers cette année, taux doublé en une décennie, avec à terme l'objectif d'atteindre les 20 %. À partir de septembre prochain, les frais de scolarité seront en partie modulés en fonction des revenus. Tout le monde n'a

REMERCIÉS
Pierre de Panafieu, ancien directeur de « l'Alsa » et son adjoint Brice Parent, désormais en mauvaise posture.

JEAN-CHRISTOPHE MARMARA

pas les moyens d'aligner 3 500 euros par an, auxquels il faut ajouter la cantine, les voyages scolaires annuels pour chaque classe... De quoi doubler le budget, quand les activités extra-scolaires peuvent le tripler. Les plus riches paieront pour les plus pauvres. À l'Alsa, l'entraide est un must. Comme dans une grande famille ou une communauté, l'empathie est de mise.

BATAILLE D'IDENTITÉ

Comment, alors, ne pas imaginer la stupeur des Alsaciens lorsqu'une partie des leurs, transgressant les codes, déclarent la guerre à l'institution, le 15 novembre dernier, après la nomination du futur directeur, Nicolas L'Hotellier. Exit l'esprit de dialogue tant prôné. Panafieu dégaine le premier : « La procédure a été bâclée, glisse-t-il à ses amis du conseil. Recommençons en organisant de vrais entretiens et en plaçant tous les candidats à égalité. » Son candidat de cœur, Brice Parent, avait rédigé un projet, les autres ayant été jugés sur leur bonne mine et leur CV.

« Parfois, j'ai un peu honte de dire que j'étais à
L'ALSACIENNE... »
UNE ANCIENNE ÉLÈVE

Refus du président du conseil, Alain Grangé-Cabane, qui finira, tempête dans la tempête, par démissionner le 3 mars. Entre-temps, pétitions, contre-pétitions, mises en garde, insultes, algarades, appels à la raison... L'Alsacienne se transforme en champ de mines. Deux clans se forment : les pro-Panafieu, qui soutiennent la philosophie de son équipe, et les pro-CA, calés sur le leitmotiv: « Un vote est un vote. » Tous s'accusent mutuellement de « violences ». On s'invective dans les couloirs, on se bat froid dans la salle des professeurs. Le personnel se scinde. Leurs élus finiront par démissionner collectivement. L'association des parents change de tête. Des enseignants tombent malades. Thomas Portnoy, le numéro 3 de la direction, s'absente tout l'hiver. La raison ? Un burn out. Un projet de médiation tourne court. Le 8 janvier, Panafieu annonce qu'il repousse son départ à la retraite : « Par conséquent, triomphe-t-il dans sa lettre au conseil, la procédure de la nomination est caduque. » La réplique s'abat un mois plus tard, le 5 février. Le directeur, dont le conseil d'administration votait sans ciller tous les projets depuis un quart de siècle, est licencié comme un vil salarié.

La vérité est que deux visions différentes de l'éducation s'affrontent chez les parents. Les militants du changement voient dans le profil « lycée français pour *happy few* » de Nicolas L'Hotellier le remède possible aux faiblesses qu'ils imputent à l'école, pas assez axée à leurs yeux sur les performances des élèves. On lui prête de l'« autorité », ça plaît. Il saura peut-être doper « l'ouverture sur l'extérieur ».

On veut accélérer. « L'école est une Rolls qui fonctionne comme une berline », tacle un père. Les *soft skills*, c'est bien, murmure-t-on, mais quid des *hard skills* ? Dès 2024, au conseil, on avait susurré qu'il faudrait profiter du départ en retraite de Panafieu, pour « sortir de la reproduction » et en finir avec « les trucs à l'ancienne ». Ce sont pourtant « ces trucs à l'ancienne » qui font la modernité de la pédagogie Alsa aux yeux de l'équipe Panafieu, reléguant les militants au rang de « tradis » nostalgiques : « Les études Pisa démontrent qu'on apprend mieux dans le plaisir. » Ce débat-là travaille toute l'Éducation nationale.

Mais au fond, les parents sont d'accord sur un point : « La force de l'école, c'est l'accompagnement individualisé des enfants. » Qu'ils viennent de Tremblay-en-France, collège de banlieue partenaire, ou d'un triplex de 300 mètres carrés à Port-Royal, ils sont « pris par la main ». C'est dit avec émotion. Avec reconnaissance aussi. Une communauté WhatsApp a été créée par les pro-Panafieu sous le titre : « J'aime mon Alsa ». Mais les autres aussi aiment leur Alsa. Les donations et contributions volontaires annuelles frisent les 400 000 euros. Les parents de cette école et les anciens ne se battent pas juste contre une décision ou un homme, mais pour l'avenir des enfants, pour leur histoire et une partie de leur identité. Dans les deux camps, ils se disputent la sauvegarde des « valeurs » de l'école. Et chacun réagit comme si elle lui appartenait. Et de fait, c'est un peu le cas. À condition de ne pas s'immiscer dans le travail de chaque enseignant, ils sont écoutés, respectés, impliqués dans la vie scolaire. Ils suscitent, voire organisent, des conférences, des avant-premières de films, des festivals littéraires. Les encadrants, qui se considèrent comme les co-éducateurs de leurs enfants, les traitent comme des partenaires essentiels. On est loin de l'Éducation nationale.

« Le silence des pouvoirs publics alimente des interrogations », affirme Hélène Roques, présidente du comité de soutien à l'équipe Panafieu. Elle attend en vain une réponse du rectorat à la pétition signée par 235 parents qu'elle lui a adressée le 18 février. Dans cette lettre, elle demande que la direction de l'établissement soit confiée jusqu'au 1er septembre à Brice Parent, « seul à même de garantir la connaissance fine des élèves » pour les aider à s'orienter sur Parcoursup. Extrait de sa retraite en janvier pour assurer l'intérim de Panafieu dont il avait été l'adjoint jadis, Jacques Donadieu, 77 ans, a avoué son ignorance et déclenché l'hilarité des lycéens en leur demandant s'ils étaient en L, en ES ou en S, filières supprimées depuis 2021.

Les fidèles de l'équipe Panafieu ne comprennent pas pourquoi les pouvoirs publics laissent « pourrir » la situation d'une école certes privée, mais sous contrat d'association avec l'État. Ils ont contacté le cabinet du ministre de l'Éducation, en ont aussi appelé à l'Elysée. Quelle autorité aura l'audace de se mêler d'une querelle de famille ? □

BREAKING BAD EN NORMANDIE

Pêcheur du Calvados ruiné et frappé par la maladie, Éric pensait dire oui une seule fois. C'est ce que lui répétait aussi le Boss, le mystérieux commanditaire qui l'a embarqué dans l'un des plus gros réseaux d'importation de cocaïne de la côte normande. Ni l'un ni l'autre n'avait prévu la suite.

Par Hugo Wintrebert Illustration Sylvie Serprix

Cette histoire devait mal finir, il en était certain. Mais combien de fois avait-il préféré chasser cette idée de son esprit pour trouver le sommeil ? Certes, à 49 ans, Éric avait déjà accepté des « missions en mer » avec ces types un peu louches, mais il commençait à le regretter amèrement. Lui, le père de famille devenu pêcheur parce qu'il aimait le grand large, se demandait dans quelle galère il s'était embarqué.

Ce 3 avril 2025, il est presque minuit lorsqu'il s'approche de l'écluse de Tancarville, à l'embouchure de la Seine. Soudain, ses deux passagers se mettent à s'agiter sur la vedette. L'un d'eux ordonne de faire demi-tour, puis saisit les deux portables du capitaine et les lance à l'eau. Que se passe-t-il ? Quelques minutes plus tard, Éric a compris : c'est fini. Un hélicoptère tournoie dans les airs. Un comité d'accueil, composé de policiers de la brigade des stupéfiants et des hommes du Raid, intercepte l'embarcation. Une fois à bord, ils saisissent vingt-six ballots contenant 615 kilos de cocaïne. L'une des plus belles prises de l'année. Et pourtant : lorsqu'Éric est arrêté, il semble presque soulagé.

Ainsi pourrait s'achever le roman noir qui s'est déroulé sur les côtes normandes il y a un an. Les protagonistes ? D'un côté, des figures du trafic de drogue et leurs hommes de main, capables d'assurer le transport de dizaines de millions d'euros de stupéfiants ; de l'autre, des matelots en théorie plus habitués à pêcher la coquille Saint-Jacques que des sacs de poudre blanche. L'histoire, forcément, ne pouvait que mal se terminer, entre manipulation et intimidation.

Dans ce genre de dossiers, le silence est la règle d'or. Sans dénoncer personne, le pêcheur va cependant expliquer aux enquêteurs comment il s'est peu à peu laissé emporter dans l'engrenage de la criminalité. En avril 2025, deux semaines après son arrestation, il a ainsi pris la plume pour tout raconter à la juge d'instruction chargée de l'affaire. Son courrier commence par ces mots : « Voilà quinze jours que vous avez mis un terme à mon cauchemar et je vous en suis gré. Je n'en pouvais plus de vivre avec la peur au ventre pour ma famille. »

UNE ÉPAVE AU ZOO LOCAL

Né en 1976, Éric est originaire de Mende, en Lozère. Ses parents se séparent alors qu'il a cinq ans. Le gamin vit au domicile de sa mère à Mâcon, en Saône-et-Loire, mais passe les vacances chez son père, dans le Calvados. Un été, il découvre la voile et l'appel de la mer résonne en lui. À 20 ans, il s'installe près des côtes normandes, se lie d'amitié avec les matelots du coin et décide de passer son diplôme de pêcheur. Dur métier : il faut rester de longues nuits sur des bateaux sans toilettes, sans cuisine, à tenter de grappiller quelques minutes de sommeil dans des couchettes humides.

Ce premier contact ne le décourage pas. En 2012, il achète un chalutier de dix mètres et le retape. Monter une affaire n'est pas évident. Il doit obtenir les licences de pêche, trouver des aides au financement, s'y retrouver dans le maquis de la réglementation. Les semaines de travail durent souvent plus de cent heures. Et après les nuits passées en mer, il faut encore livrer les poissonniers, les restaurants des

alentours, puis s'assurer de l'entretien du bateau et du matériel de pêche. Il y a aussi l'écrasant crédit à rembourser et le cours du gasoil qui s'envole parfois. Mais Éric aime cette vie de labeur et de solitude. Dans le silence du large, il éprouve un infini sentiment de liberté. Moins de deux ans après ses débuts d'entrepreneur, il embauche un matelot et acquiert un second chalutier. Une bonne affaire, se dit-il. Pas de chance : trois mois plus tard, le bateau coule dans le port pour une raison inconnue. L'assurance ne lui verse rien. Il offre l'épave au zoo du coin, et encore aujourd'hui, des pélicans viennent se jucher sur la coque. Mais Éric persiste.

Début 2015, il investit dans un nouveau bateau, un hors bord pour la pêche du bar et du lieu. La période est faste, sa compagne infirmière est enceinte. Mais au moment de choisir un prénom pour le petit garçon, Éric tombe malade. Une simple grippe, s'imagine-t-il. Au bout d'une semaine, ni la fièvre ni la fatigue intense ne semblent retomber. Il essaie de repartir en mer mais le soir, il s'effondre. Il enrage d'être trahi par son corps à même pas quarante ans. Un médecin lui diagnostique la maladie de Still, une pathologie auto-immune qui provoque d'insupportables douleurs articulaires. Il se réveille en pleine nuit, ne sent plus ses genoux, sa mâchoire, ses coudes. Mais il repart en mer, quitte à parfois appeler son père à la rescousse parce qu'il n'arrive plus à porter les caisses de poisson.

AMENDES À RÉPÉTITION

Comment renoncer à ses rêves ? Il embauche un autre matelot pour prendre la barre de ses bateaux, achète aussi une poissonnerie, dont il transforme une partie en restaurant de bord de route. Las, nouveau coup du destin. Une nuit de mars 2016, un incendie ravage le local. Il tente alors un pari, en vendant ses deux petits bateaux pour en acheter un plus grand, de 16 mètres. L'arrivée du nouveau chalutier au port est saluée comme il se doit dans la presse locale, avec une photo d'Éric tout sourire. Bien sûr, l'article ne dit pas qu'il a dû s'endetter lourdement. Ni qu'il s'est résigné à s'installer avec femme et enfant dans le sous-sol de la maison de son grand-père de 96 ans. Pour ne rien arranger, 2020 est une *annus horribilis*. Covid oblige, les prix du poisson s'effondrent et travailler signifie perdre de l'argent. Lorsque l'activité reprend, Eric doit gérer des salariés indélicats qui font « très mal ce que je faisais très bien », formule-t-il à la juge d'instruction.

Un jour, son bateau se retrouve échoué sur la plage de Trouville. Et la casse est fréquente. Il faut toujours régler des pièces de rechange ou s'acquitter d'une amende. La pêche est une activité si réglementée que le moindre écart se paie cash. L'un de ses matelots s'égare dans une zone de pêche interdite ? 3 000 euros. L'équipage a pêché des coquilles de trop petits calibres ? 5 900 euros. À force, les factures s'accumulent sur la table du salon. Un matin, il prend la mer sans savoir qu'il est visé par une interdiction de pêche de deux jours pour mauvaise transmission des données via le logiciel utilisé pour retracer l'activité de pêche. Nouveau contrôle : interdiction de sortie de deux mois. C'est le coup de grâce. L'entreprise est placée en redressement judiciaire. Éric se retrouve contraint de mettre en vente le chalutier. Voilà une vie d'effort réduite à néant. À moins qu'une solution ne s'offre à lui ?

PÊCHE AU RATEAU

Quelques mois plus tôt, il s'est rendu au Havre pour une réparation d'hélice. L'un de ses matelots lui aurait alors demandé un service : faire monter à bord une connaissance, un trentenaire aux cheveux blonds rasés sur le côté. Éric le voit de loin discuter, l'air de rien. Il semble aussi filmer son chalutier. Étrange. Une semaine après, le même se présente à lui. « L'homme m'a dit que j'avais un super bateau, qu'il pourrait me faire faire de très bonnes affaires, avec beaucoup d'argent à gagner », se souvient-il en garde à vue. Très peu pour lui. À en croire sa déposition, il abrège la conversation et lui demande de descendre séance tenante.

Un mois plus tard, un ancien salarié, Damien, l'aborde sur la jetée du port de Trouville. Il est accompagné de deux hommes : « L'un est une véritable masse, très grand, très costaud », l'autre « plus petit mais très trapu, genre bodybuildé », selon sa description. Deux frères, semble-t-il. Damien et eux ont un « plan » à lui proposer. Ironie du sort, la conversation se poursuit près des anciennes douanes, à l'abri des regards indiscrets. Là, l'ancien matelot se fait plus précis : il parle d'un « plan en ramassage de mer, en disant que c'était super facile à faire, que c'était beaucoup d'argent à gagner rapidement, et que beaucoup de bateaux le faisaient déjà. » Mais là encore, le pêcheur jure avoir éconduit Damien.

Alors pourquoi aurait-il finalement accepté ? L'ancien salarié se serait montré vraiment très insistant. Dans son récit, Éric rejette aussi une partie de la responsabilité sur ses deux salariés. Sollicités à leur →

Sur son téléphone, une seule application:
SIGNAL, LA MESSAGERIE CHIFFRÉE.
Et un seul nom dans les contacts:
«BOSS».

SYLVIE SERPRIX

tour par Damien, ils l'auraient supplié de procéder à un petit ramassage en mer ni vu ni connu. « Ça a duré des semaines, explique Éric. Et puis un jour, j'ai craqué et j'ai dit oui. Personne ne m'a forcé, mais j'ai dit aux gars : "Bon, une fois mais pas deux." » Quelques jours après, un jeune homme se présente à lui avec une enveloppe et un iPhone. « Tiens, c'est de la part des deux frères. Ils te donnent 10 000 euros en échange d'une vidéo de ton bateau. » Sur ce téléphone, une seule application : Signal, la messagerie chiffrée. Et un seul nom dans les contacts : « Boss ».

Deux semaines plus tard, le téléphone sonne. C'est le Boss. Il parle d'un « colis » à récupérer dans trois jours tout au plus. La rémunération ? 600 000 euros. Si tout se passe comme prévu, se dit Éric, la somme lui permettra d'éponger ses dettes et de voir venir. Alors, vers la fin de l'année 2023, il prend la mer un soir de tempête avec l'un de ses matelots, ainsi que deux inconnus chargés de s'assurer du bon déroulement des opérations. Ils sont armés. Éric n'est pas rassuré. Pour ne rien arranger, les informations dont il dispose sont maigres : un point GPS et une heure approximative de largage. Au cours du trajet, l'un des deux hommes lui donne le nom du cargo dont il devra suivre le sillage. Le capitaine découvre la localisation en direct sur le site Marine Traffic, puis affine son cap.

Vers 6 heures du matin, le chalutier se trouve à 200 mètres du navire cible. Pour s'identifier, un complice sur le cargo vise le bateau d'Éric avec un laser vert. Des ballots de plusieurs kilos sont pas-

« Des gars étaient là pour assurer la sécurité. J'en ai même vu un qui a gentiment ÉCARTÉ UN PROMENEUR... »

ÉRIC, PENDANT SA GARDE À VUE

sés par-dessus bord. Avec son équipage, le pêcheur tente alors de les récupérer comme il peut, à l'aide d'un simple râteau. Certains sont éventrés, d'autres coulent à pic. Mais la majorité de la marchandise est repêchée. Au port, elle est déchargée comme du poisson frais, dans des caisses soulevées par un palan. Un camion les attend. « Des gars étaient là pour assurer la sécurité, se rappelle Éric auprès des enquêteurs. J'en ai même vu un qui a gentiment écarté un promeneur qui regardait la débarque, un peu comme le font tous les Parisiens. » Une fois la mission accomplie, il réclame sa contrepartie. Mais le Boss lui demande de patienter. Une fois, deux fois. Il a toujours une bonne excuse : l'un de ses gars se serait fait arrêter, la cocaïne s'écoulerait moins bien que d'habitude. Surtout : il reproche à Éric d'avoir perdu pas mal de marchandise. S'il veut se faire payer, il va donc devoir continuer.

Ce que le pêcheur ignore alors, c'est que la police judiciaire de Caen est déjà sur cette affaire. Six mois plus tôt, elle a appris qu'un dénommé Damien aurait participé à une récupération en mer de plusieurs centaines de kilos de cocaïne. Les limiers identifient vite l'homme désigné. Un marin connu pour de multiples infractions maritimes, des faits de violences et de vols. Il est l'armateur d'un bateau, et en retraçant ses dernières sorties en mer, les enquêteurs notent la « navigation erratique du marin ». Le 16 avril 2023, au large de Calais, l'itinéraire de Damien pouvait ainsi avoir un lien avec « la découverte de plus d'une tonne de cocaïne par les gardes-côtes anglais quelques jours plus tard », écrivent-ils.

UN KEBAB À DEAUVILLE

Les enquêteurs découvrent aussi que l'homme est déjà incarcéré au moment des premières investigations. La raison ? Une série d'infractions maritimes, dont certaines ont été commises à bord du bateau d'Éric. Son nom est donc apparu très tôt dans la procédure judiciaire, sans réel lien avec le trafic, pendant que les soupçons se portaient sur d'autres marins capables d'être mobilisés pour des récupérations de drogues larguées en pleine mer – des « *drop-off* » dans le jargon des trafiquants.

En prison, Damien a la fâcheuse tendance à utiliser un portable clandestin. L'interception de sa ligne permet de ferrer ses interlocuteurs. Un travail de fourmis, car les suspects jonglent entre des dizaines de lignes téléphoniques. Mais au bout de quelques mois, les écoutes permettent de reconstituer un réseau composite, où se croisent des intermédiaires albanais, un homme sous contrôle judiciaire pour une affaire d'importation d'une tonne de cocaïne au Havre, trois frères connus pour une myriade d'infractions aux stupéfiants et, au milieu de tout ce petit monde, des pêcheurs en attente de consignes.

En parallèle, les enquêteurs se mettent à pister certains chalutiers. Ils cachent des micros dans les passerelles, collent des balises GPS sous les voitures des matelots et filent leurs déplacements. Rien ne leur échappe, ni les réunions clandestines organisées dans un kebab de Deauville, ni celles du McDonald's de Honfleur. Objectif : identifier le prochain « *drop-off* » ou « barbecue », pour reprendre le vocable utilisé par les pêcheurs. « Cho pour partir cette nuit pour récup des affaires », écrit l'un d'eux par message. Un autre demande 800 000 à un million d'euros pour participer à une opération de ramassage.

La réalité est plus prosaïque. Nombre de missions sont annulées à la dernière minute à cause du mauvais temps, quand ça n'est pas un matelot soudain saisi de scrupules. Lorsqu'ils finissent quand même par quitter le port, les bateaux dessinent bien des boucles suspectes dans le rail de la Manche, ce corridor où se →

SYLVIE SERPRIX

succèdent cargos et vraquiers venus d'Amérique du Sud. Mais souvent, les pêcheurs rentrent bredouilles, preuve que la récupération de cocaïne en haute mer est un sport périlleux. Les enquêteurs se montrent patients. Leur objectif reste toujours le même : prendre l'un de ces matelots en flagrant délit.

À partir de l'été 2024, au fil des écoutes, le nom d'Éric revient avec insistance. Un commanditaire lui demande s'il a toujours son truc « rapide, rapide, rapide ». À l'époque, le pêcheur loue des vedettes, agiles et puissantes, pour ses sorties en mer. Justement, le 28 juin, il est vu vers 18 heures en train d'embarquer trois passagers. Dix heures après, ce drôle d'équipage, composé d'hommes qui ne semblent pas se connaître, revient à terre. Sans aucune marchandise. Le 19 septembre, nouvelle tentative. Après une journée en mer, Éric est aperçu avec un inconnu en train de partager un kebab. Mais toujours aucune trace de poudre blanche. Hasard ou pas ? Le lendemain, des dizaines de ballots de cocaïne s'échouent sur une plage du Calvados et les rivages de la Manche. Un mois plus tard, c'est un nouveau départ en mer. Toujours rien à décharger. Et puis la fenêtre de tir se referme. Comme tous types de pêche, la récolte de cocaïne a aussi sa saisonnalité et demeure soumise aux conditions météo. Il faut désormais attendre le printemps.

FAMILLE MENACÉE

Début avril 2025, un barbecue semble en préparation. Éric demande à un ami de faire le plein de sa vedette restée à quai depuis des mois. Au même moment, l'une de ses bonnes connaissances prend la mer avec son chalutier de 18 mètres, le *Lucky*, truffé de micros. Mais au beau milieu de l'itinéraire, les pêcheurs semblent reporter leur mission : à les entendre, le cargo cible se trouve encore au large du Portugal. Retour au port. Le lendemain, l'un des matelots du *Lucky* appelle un magasin de bricolage pour savoir s'il vend des lasers. Quelques heures plus tard, le voilà de nouveau en mer. À bord du chalutier dont le transpondeur est éteint, deux pêcheurs et deux invités mystères. Le parcours du bateau se met vite à épouser celui du *Omicron-Eagle*, un mastodonte de 225 mètres parti du Brésil à destination d'Amsterdam. Vers 17 heures, le *Lucky* entame des manœuvres circulaires. « Des bruits à l'intérieur du bateau laissent penser que de gros sacs sont remontés au niveau de la cabine », notent les policiers, qui entendent aussi « 800 kilos ». Presque au même moment, Éric quitte le port d'Honfleur avec son embarcation. Deux heures après, il retrouve le *Lucky* en haute mer. La marchandise semble transbordée du chalutier à la vedette avec les deux « témoins ». La suite ? Le retour vers Tancarville, et l'humiliante arrestation.

En garde à vue, face aux questions des enquêteurs, les passagers opposent leur droit au silence. Éric, lui, ne cherche pas à nier l'évidence. Bien sûr, il savait ce qu'il transportait. « Il m'avait dit 300 kilos », minore-t-il, alors que le double vient d'être retrouvé. Qui est ce « il » ? « Je ne sais pas », élude d'abord le pêcheur, avant de lâcher son surnom : le Boss. À l'entendre, ce commanditaire et ses deux frères lui auraient rendu la vie impossible pendant deux ans. « Ils me mettaient la pression depuis longtemps, j'en avais marre. Ils me disaient : "Encore trois fois et c'est bon". Mais ça ne s'arrêtait jamais. » Preuve de son envie de raccrocher : il avait dissimulé le portable offert par le Boss dans son camion pour ne plus avoir à y répondre. Mais à chaque fois, le commanditaire savait où et comment le retrouver. « Le Boss m'appelait sur mon téléphone personnel. J'avais beau lui dire que c'était fini, j'étais relancé sans arrêt. »

Ses proches ont remarqué un changement de comportement. Il serait devenu

TAISEUX, LUNATIQUE...

Lorsque les appels ne suffisaient plus, le Boss savait parfaitement se faire comprendre. Un soir, une voisine a aperçu trois hommes se présenter au domicile d'Éric, pistolets semi-automatiques au poing. « Hors rendez-vous », ils se seraient ainsi présentés sept ou huit fois, confirme le pêcheur. « Ils venaient quand je ne répondais plus au téléphone », raconte Éric. Pour faire quoi ? Se rappeler à son bon souvenir, menacer sa famille, lui faire comprendre qu'il n'avait pas le choix... ou parfois lui verser un peu d'argent. Dans ses dépositions, il assure n'avoir touché que 60 000 euros. Et encore, il fallait en verser une partie à son matelot complice et couvrir les frais d'essence. Ainsi décrit-il un engrenage qu'il aurait tenté de cacher à ses proches. Lorsque je les interroge, plusieurs d'entre eux disent avoir remarqué chez lui un changement de comportement. Il serait devenu taiseux, lunatique... Mais ils mettaient ça sur le dos de sa maladie et des difficultés financières. Jamais ils n'auraient pu imaginer ce bon père de famille verser « dans des choses qu'on ne voit qu'à la télé ».

L'INSTRUCTION MARQUE LE PAS

Alors, complice ou victime ? Pour Me Axel Delaunay-Belleville, son avocat, Éric n'était que le jouet de trafiquants, dans une « logique proche de celle des "mules". Avec des délinquants qui ciblent des marins en situation de détresse sociale ou économique et ne lâchent plus leur proie. Ils les relancent sans cesse sans qu'il soit jamais possible d'en sortir. Sauf s'ils tombent. » Me Hedi Dakhlaoui, conseil de l'un des potentiels « témoins », nuance le tableau. « Considérer que le narcotrafic est si puissant qu'il va réussir à soumettre tout un port de pêche paraît un peu illusoire. » Il invite ainsi à éviter de tracer une

SYLVIE SERPRIX

frontière stricte entre dangereux trafiquants et innocents pêcheurs, et prend l'exemple de son client soupçonné d'avoir des liens avec le trafic au niveau européen : « Rien dans le dossier ne vient caractériser un ancrage dans la criminalité organisée. »

Le chemin vers un potentiel procès aux assises semble encore long. Une dizaine d'hommes a été mis en examen, dont trois Philippins, membre de l'équipage du cargo porteur. Mais depuis, l'instruction semble marquer le pas. Les ramifications à l'étranger pourraient être nombreuses et les demandes d'entraides internationales prennent du temps, entre le Brésil, pays d'envoi de la marchandise et Dubaï, où se trouveraient de potentiels commanditaires. Près d'un an après leur arrestation, les principaux suspects n'ont toujours pas été interrogés par la juge d'instruction.

Placé en détention provisoire, Éric a découvert la dureté du monde carcéral, les cellules de neuf mètres carrés à se partager avec un co-détenu, la chaleur étouffante l'été, l'humidité fétide l'hiver. Il est traversé par de régulières crises provoquées par sa maladie. Il souffre aussi de la gale, à peine traitée neuf mois après avoir été détectée. Dans la longue lettre envoyée à la juge d'instruction, il constate le désastre : « Après trente ans de vie active (très active), ma femme et moi n'avons plus rien. » Éric encourt jusqu'à trente ans de réclusion criminelle. La mer ne lui a jamais semblé aussi loin. □

Temps FORTS

Acier poli, or précieux, bracelets souples ou cadrans audacieux : une sélection de montres où la haute horlogerie impose l'allure de la saison.

Photographe Julien Liénard Texte et sélection Pierre Groppo
Stylisme et set design Nora Bordjah

L'HABITUÉE DES PODIUMS

En femme de goût avertie, elle confie son temps à la plus ancienne manufacture horlogère en activité.

MONTRE « TRADITIONNELLE QUANTIÈME PERPÉTUEL » ULTRA-PLATE EN OR BLANC, SERTIE DE DIAMANTS **VACHERON CONSTANTIN**
VESTE **BOTTEGA VENETA**

LA FESTIVALIÈRE

Assoiffée de cinéma, elle joue le total look suisse pour étinceler sur la Croisette.

MONTRE « ALPINE EAGLE SUMMIT »,
EN OR ÉTHIQUE BLANC
SERTIE DE SAPHIRS **CHOPARD**
ROBE **CAROLINE'S COUTURE**
COFFEE CUP **CHRISTOFLE**

JULIEN LIENARD

LE ROI DE LA TECH

Ce grand sportif à tendance transhumaniste ne jure que par les avant-gardes.

MONTRE « ORB » EN OR ROSE ET TITANE
À TOURBILLON VOLANT **VANGUART**
PULL ET PANTALON **POLO RALPH LAUREN**
MULES **NIKE** CHAUSSETTES **FALKE**

LA LETTRÉE

Elle aime l'encre et le papier, les diamants et les plus beaux mythes horlogers.

MONTRE « BAIGNOIRE » EN OR GRIS
SERTIE DE DIAMANTS TAILLE BRILLANT **CARTIER**
STYLO BILLE « PANTHÈRE DE CARTIER », BAGUE
« PANTHÈRE DE CARTIER » EN OR GRIS, ONYX,
GRENATS TSAVORITES ET LAQUE **CARTIER**
ARUMS « CALLAS » **FLEURS D'AUTEUIL**

JULIEN LIENARD

LE NÉO HIDALGO

Il maîtrise à la perfection tous les coups de chaud, et fait souffler un vent de chic classique jusqu'au bout du poignet.

MONTRE « CONSTELLATION OBSERVATORY » EN ACIER **OMEGA**
ÉVENTAIL « BLACK SEE-THROUGH » **DUVELLEROY**
CHEMISE ET BOUTON DE MANCHETTE **CHARVET**

LA PARTY GIRL

En talons et robe créateur, elle n'a pas son pareil pour scintiller jusqu'au bout de la nuit.

MONTRE « OYSTER PERPETUAL DATEJUST 36 » EN ROLESOR GRIS **ROLEX**
ROBE ET ESCARPINS **SCHIAPARELLI**
BODY **DIM**

LA GOTH LUXUEUSE

Un peu Morticia Adams, un peu Daphne Guinness, elle voue un culte au noir, au brillant, et à toutes les tailles de diamants.

MONTRE « ETERNITY »
EN OR BLANC ET DIAMANTS **TIFFANY & CO.**
POLO ET PANTALON **MIU MIU**
BOUQUET **CASTOR FLEURISTE**

JULIEN LIENARD

LE MONOCHROMATIQUE

Parce qu' il aime Yves Klein et Pierre Soulages, cet amateur d'art joue la carte de la couleur en solo.

MONTRE « ECLIPSE », CADRAN NOIR MAT
EN TITANE DLC **GRAFF** CASQUE DE MOTO « NEMESIS »
ET BLOUSON DE MOTO « MIRAGE » **DAFY MOTO**
JEAN **LEVI'S**

JULIEN LIENARD

LA COQUETTE

En beauté comme en horlogerie, elle préfère les pages blanches pour écrire sa propre histoire.

MONTRE «J12» EN CÉRAMIQUE HAUTE RÉSISTANCE ET ACIER **CHANEL HORLOGERIE**
VESTE GANSÉE À PAILLETTES, ROUGE COCO BAUME ET EAU DE COLOGNE **CHANEL**

LA GRACIEUSE

Du café liégeois à la montre d'inspiration vintage, elle cultive au présent les grandes légendes d'antan.

MONTRE « CADENAS »
EN OR JAUNE, DIAMANTS
ET NACRE **VAN CLEEF & ARPELS**
BLOUSE **CHLOÉ**
TASSE ET SOUCOUPE **LOUIS XIII**
CUILLÈRE **CHRISTOFLE**

JULIEN LIENARD

LA GLOBE-TROTTEUSE

**Toujours sur le départ,
elle multiplie les sacs comme elle
change de fuseaux horaires.**

MONTRE « ESCALE TWIN
ZONE » EN OR ROSE
LOUIS VUITTON HORLOGERIE
BLOUSON, SAC « SPEEDY »
ET POCHETTE ET ACCESSOIRES
LOUIS VUITTON

L'ALCHIMISTE

Passionné par l'infiniment complexe, il chronographie à la seconde près les transformations de ses élixirs magiques.

MONTRE « ROYAL OAK QUANTIÈME PERPÉTUEL AUTOMATIQUE » EN ACIER **AUDEMARS PIGUET**
DOUDOUNE **MONCLER X RICK OWENS**
CARAFE **LALIQUE**

JULIEN LIENARD

L'IMPÉRIALE

Elle vit sans contrainte son amour immodéré pour l'Antiquité, et préfère les monnaies romaines aux cryptomonnaies.

MONTRE À SECRET
« MAGLIA MILANAISE MONETE »
EN OR ROSE SERTIE DE DIAMANTS ET
D'UNE MONNAIE ANCIENNE **BVLGARI**
MINAUDIÈRE ET BAGUE « MONETE »
EN OR ROSE SERTIE D'UNE PIÈCE
DE MONNAIE ANCIENNE **BVLGARI**
VESTE ET PANTALON **CELINE**
LUNETTES **JACQUES MARIE MAGE**

MANUCURE AUDREY CHERI
@B_AGENCY **ASSISTANTE**
STYLISTE CHARLOTTE DRAGHI
ASSISTANTE PHOTOGRAPHE
INÈS MARAGNON
REMERCIEMENTS À FLEURS
D'AUTEUIL @FLEURS_DAUTEUIL
ET CASTOR FLEURISTE
@CASTORFLEURISTE.
REMERCIEMENTS
À MANUCURIST
(SOINS ET VERNIS)
REMERCIEMENTS
À ADÈLE ET HUGO

MUSK, L'IA ET LA LOI

GETTY IMAGES

À Hollywood, l'avocat Marc Toberoff a bâti sa réputation en aidant des auteurs et leurs héritiers à récupérer leurs droits face aux studios. C'est lui que le milliardaire de la tech a choisi pour mener une offensive d'une autre ampleur: le procès qu'il intente à OpenAI. Tom Dotan l'a rencontré.

EX-MEILLEURS AMIS
Elon Musk et Sam Altman se déchirent pour OpenAI.

Juin 2024, Malibu. Dans la salle de gym de sa villa, l'avocat Marc Toberoff fulmine au téléphone. Elon Musk doit retirer sa plainte contre Sam Altman et OpenAI, « séance tenante ». Peu de temps auparavant, le patron de Tesla, sur la recommandation de leur ami commun Ari Emanuel, lui a confié la délicate mission de chaperonner son équipe juridique sur ce dossier. Dans le camp d'OpenAI, les avocats ont déposé une requête en irrecevabilité, dont les arguments doivent être présentés le lendemain au juge. Toberoff en a la certitude : une décision défavorable prononcée si tôt pourrait bien miner la suite de leur affaire.

Voici pourquoi aux aurores, il aboie depuis son tapis de yoga. Et ça paye : Elon Musk finit *in extremis* par retirer sa plainte. Quelques semaines plus tard, Toberoff reprend l'affaire en main, avant de déposer au début du mois d'août une nouvelle plainte, cette fois-ci devant un tribunal fédéral. Les chefs d'accusation sont au nombre de quinze, parmi lesquels ceux de fraude et de délit d'association mafieuse. L'avocat, également producteur de cinéma (il figure notamment au générique de *Beetlejuice Beetlejuice* et de *Bad Boys : Ride or Die*) rédige sa plainte avec une emphase toute hollywoodienne : « L'affaire Elon Musk contre Sam Altman, c'est l'affrontement entre l'altruisme et la cupidité, peut-on lire. Le niveau de perfidie et de duperie y sont dignes d'une pièce de Shakespeare. »

Cette affaire, censée passer en jugement en avril, n'est que le dernier acte dans l'âpre conflit qui oppose Elon Musk – l'homme le plus riche du monde – à Sam Altman, celui qu'il avait chargé de mettre en œuvre sa vision pour le futur de l'humanité. L'enjeu ? Rien moins que le sort d'OpenAI, l'entreprise cotée à 500 milliards de dollars qu'ils ont fondée ensemble il y a près de dix ans, fer de lance de la révolution de l'intelligence artificielle.

Si Musk devait l'emporter, le tribunal pourrait invalider la restructuration de la branche d'activités commerciales d'OpenAI, mettant ainsi en péril des dizaines de milliards de dollars de financements externes. À défaut, Elon Musk se contentera des dommages et intérêts parmi les plus élevés de l'histoire : il réclame en effet l'ensemble des gains indus correspondant à la valorisation que sa participation aurait dû lui rapporter, étant donné qu'il était l'un des premiers (et des plus importants) investisseurs d'OpenAI. Mais même s'il n'obtient rien de tout cela, le spectacle promet : deux milliardaires face à face devant un jury d'Oakland, déballant des années d'amertume et de rancœur.

LA FABLE DU SCORPION

Témoigner face à un jury, Musk connaît bien. Pour Sam Altman, ce sera une première. Mais que le nom de Marc Toberoff se retrouve au beau milieu de ce combat de titans, voilà qui a surpris tout le monde, lui en premier. Car personne n'attendait l'avocat hollywoodien dans le monde nébuleux de la tech.

Nous l'avons rencontré à plusieurs reprises à l'automne dernier, deux fois dans un restaurant italien de Malibu, puis par Zoom depuis son appartement new-yorkais. C'est sa première interview au long cours. Un peu nerveux au début, il a fini par se sentir à l'aise, offrant même quelques conseils de direction artistique. On pourrait peut-être lui louer un chien pour le shooting, plaisante-t-il, ça lui donnerait l'air plus proche des gens ?

Voilà plus de vingt-cinq ans qu'il vit à Malibu en compagnie de Dahlia, son épouse décoratrice d'intérieur, avec laquelle ils ont quatre enfants. Leur première maison a brûlé dans un feu de forêt en 2007. L'actuelle, juchée sur les collines qui bordent le littoral, surplombe la Pacific Coast Highway. On y jouit d'une vue imprenable sur l'océan, et lorsque les travaux seront terminés, on pourra même en profiter depuis une piscine à débordement. L'avocat-producteur possède également une maison dans les Hamptons, un bien qu'il a acheté bien avant de pouvoir se le permettre, nous dit-il. Avec ses traits fins, sa silhouette fluette et ses yeux d'opale, Toberoff ressemble à une sorte de Sam Altman en plus âgé. « Je peux tout à fait imaginer que dans l'autre camp, on m'a passé à la moulinette de Google, hasarde-t-il. Mais on m'a déjà sous-estimé par le passé, au point que c'en est devenu ma botte secrète. »

Lors des premières apparitions au tribunal dans l'affaire OpenAI, Marc Toberoff fait face à des légions d'avocats issus des firmes les plus puissantes du pays : Wachtell, Lipton, Rosen & Katz, Morrison & Foerster, Dechert. Parfois, il se présente en binôme avec un collègue, mais il fait souvent cavalier seul : « J'aime bien l'image que cela renvoie », se rengorge-t-il. Du côté d'OpenAI, on se dit confiant : « La plainte de M. Musk est sans fondement, et s'inscrit dans une entreprise de harcèlement, ce que nous sommes pressés de démontrer devant la cour. L'entreprise ne se laissera pas distraire par ces simagrées », évacue William Savitt, principal conseil d'OpenAI dans un communiqué.

Marc Toberoff a beau être inconnu de la Silicon Valley, ce n'est pas le cas à Hollywood. Selon la personne que vous interrogez, vous obtiendrez des réponses qui varient du tout au tout : on vous le dépeindra au choix comme le Robin des Bois des artistes lésés, ou comme un vautour sans scrupule, capable de prendre des projets en otage jusqu'à ce que les studios allongent, en le créditant à contre-cœur comme « producteur ». Posez la question directement à l'intéressé, et il vous répondra qu'il est avant tout producteur. Il a gagné sa vie – et rempli une impressionnante page IMDb – en aidant des auteurs et leurs héritiers à réclamer des droits cédés des dizaines d'années auparavant. Une clause de la propriété intellectuelle permet aux créateurs et à leurs familles de réexaminer les cessions de droit. La plupart ignorent ces dispositions légales, du moins jusqu'à ce que Marc Toberoff ne les contacte.

À Hollywood, plusieurs sources me parlent de sa célèbre liste : un document qui recense toutes les œuvres dont ses clients possèdent une part, et qu'il sort à tout bout de champ. Dans le catalogue : *Predator*, *Vendredi 13*, les personnages de Clarice Starling et Hannibal Lecter dans *Le Silence des agneaux*, *Bloodsport*, →

RYAN PFLUGER

IMAGE DE MARC

Marc Toberoff, l'avocat qui fait trembler Hollywood et Sam Altman.

COMPLAINTES SUR X
Échanges musclés sur le réseau social en 2025 : « Je peux t'acheter Twitter pour 9,74 milliards si tu veux », dit Altman. « Escroc », répond Musk.

Psychose, *Porky's*, *Hellraiser* ou encore *L'Affaire Thomas Crown*. Parfois, faire reconnaître ces droits prend des années. Mais plutôt que de toucher des honoraires, il ne se paie qu'en cas de victoire et récupère un pourcentage du montant alloué lorsque l'affaire se concrétise. Cerise sur le gâteau, si les conditions le permettent, il négocie d'être crédité, et payé, en tant que producteur.

Un cadre dirigeant de studio me décrit les déjeuners d'affaires avec Toberoff ; l'avocat vous met inévitablement sa liste sous le nez : « Vous voyez quand vous allez aux Puces et qu'un gars ouvre son imperméable avec sa panoplie de montres ? Marc et son catalogue, c'est à peu près ça. » Plusieurs dirigeants de studio me le décrivent comme un véritable charognard du copyright. Un patron de studio indépendant le qualifie carrément de chasseur d'ambulances – terme qui qualifie les avocats qui incitent leurs clients à mener des procédures abusives. D'autres m'assurent refuser de travailler sur une œuvre à laquelle il est mêlé. « Vous trouvez un terrain d'entente et à la dernière minute, il change d'avis et il vous harcèle », raconte un cadre.

À tout cela, Marc Toberoff objecte qu'il se contente de faire respecter le droit de la propriété intellectuelle que le Congrès a accordé aux auteurs et à leurs ayants droit : « Ça n'a rien à voir avec le fait d'inciter quelqu'un à lancer des poursuites imaginaires. Ici, on défend une œuvre que quelqu'un a véritablement créée. »

Pourtant, bien qu'il s'en défende, l'acharnement fait partie de son logiciel. En 2002, dans une librairie Barnes & Noble de Calabasas, un employé apporte à l'épouse de Marc Toberoff une tasse de café trop pleine qu'il renverse sur leur fils d'un an et demi. L'avocat porte l'affaire en justice. Après un rejet de sa plainte, il interjette appel. Huit ans plus tard, il obtient un nouveau procès. Barnes & Noble finit par se résigner à négocier à l'amiable. Ari Emanuel, ami de longue date et l'un de ses plus fidèles soutiens, nous encourage à le juger sur pièces. Mais lui-même en convient, son copain peut être pénible : « Parfois, c'est un peu le scorpion de la fable qui vous demande de l'aider à traverser la route, mais qui ne peut pas s'empêcher de vous piquer arrivé de l'autre côté. »

CANNES, 4 HEURES DU MATIN

Marc Toberoff n'a pas les manières policées d'un avocat. Avec son langage fleuri, rempli de jurons en yiddish (tel ancien patron est un « *ganef* », c'est-à-dire un escroc, tel boss des studios un « *alte kaker* », un vieux chieur), sa faconde évoque plutôt les producteurs hollywoodiens d'antan. Mais ce qui le distingue, c'est une étonnante absence de tact, quelque part entre la maladresse et la goujaterie : « Il fait penser à un personnage de *Larry et son nombril*, la série télé de Larry David », s'amuse un cadre d'un grand studio. Un autre me raconte un déjeuner en sa compagnie dans un steakhouse pour fêter la signature d'un gros contrat : « Il m'a proposé de partager le steak qui était un peu gros, ce qui, à l'époque, m'a paru étrange. »

Chez les Toberoff, la passion du plaidoyer est une affaire de famille. Son père, immigré de la première génération, s'est extrait du prolétariat juif de Brooklyn pour s'imposer comme le roi des poursuites pour négligences médicales, plaidant plus de trois cents affaires au fil de sa longue carrière. On se souvient de lui pour ses contre-interrogatoires redoutables des experts cités par la défense. « Ils se dégonflaient comme des baudruches », se souvient son fils, non sans fierté. Une approche que le paternel importe dans son foyer : « Et pourquoi je n'avais pas sorti la poubelle ? Et pourquoi je n'avais pas fait ceci ou cela ? Mon enfance a été un long contre-interrogatoire », soupire l'avocat.

Car contrairement à son père, Marc Toberoff a vécu une enfance privilégiée, dans la petite ville cossue de Westport, Connecticut. La famille passe ses étés en France, où ils possèdent une résidence secondaire. Le père fréquente le casino de Monaco et conduit une Lamborghini Countach à l'âge où d'autres se promènent avec un déambulateur. Sa mère, issue d'une famille juive allemande ayant fui le nazisme, chérit la culture plus que tout ; c'est elle qui

choisit le prénom de son fils, en l'honneur du peintre Marc Chagall. À la maison, Marc et sa sœur n'ont qu'un accès limité à la télé et aux bande-dessinées, mais tous les week-ends, leur mère les emmène dans un cinéma d'art et d'essai de quartier découvrir les grands maîtres européens, Fellini et Bertolucci en tête. Après avoir rechigné à suivre l'exemple paternel, Toberoff finit par faire son droit à Columbia, où il a « la malchance d'être accepté ». Il s'y découvre un goût pour la propriété intellectuelle, spécialité qui le rapproche du penchant de sa mère pour les arts.

Après avoir passé son barreau, il est embauché dans l'illustre firme new-yorkaise Kelley Drye & Warren. Mais une nuit blanche de trop sur un dossier, et une altercation avec un collègue plus tard, il se fait remercier. « Ce mec me posait problème. J'ai toujours eu du mal avec l'autorité. » Après un passage au sein d'un cabinet spécialisé dans le divertissement, Toberoff en est certain : c'est dans le cinéma qu'il veut travailler. Il se fend d'une lettre au cinéaste Robert Altman pour proposer ses services. Le maître l'embauche pour gérer différentes affaires à New York, mais la collaboration tourne au désastre. Après qu'une énième dispute manque de virer au pugilat – l'addiction du réalisateur à la dope, au jeu et à l'alcool n'était un mystère pour personne à l'époque –, Toberoff présente sa démission.

Toujours déterminé à faire des films, il cherche à la Public Library de New York des noms de producteurs et tombe sur Elliott Kastner, figure légendaire, qui a notamment produit *Le Privé* de Robert Altman. Il écrit à nouveau : « Cher monsieur Kastner, vous trouverez ci-joint mon illustre CV. Apprenez-moi à faire des films et je diviserai vos frais juridiques par deux. » Son audace paie et il devient le factotum de Kastner : il va le cueillir à l'aéroport, répond aux coups de téléphone, et croise sur les tournages les plus grandes stars des années 1980, comme Mickey Rourke et Lisa Bonet.

Marc Toberoff s'essaie ensuite à la production, avec un film indépendant : *Sons* d'Alexandre Rockwell, avec Jennifer Beals et Stéphane Audran. Pour trouver un distributeur, il se rend à Cannes en plein festival et paie des ados pour qu'ils placardent son affiche partout sur la Croisette à 4 heures du matin. Selon lui, ça a marché ; en réalité, la distribution du film a été quasi inexistante. C'est à cette époque qu'il déménage à Los Angeles avec Dahlia. Un jour, sur son tapis de course, épluchant le *Hollywood Reporter* à la recherche d'un logement, une annonce retient son attention : le fils d'un célèbre scénariste cherche un manager. Toberoff répond. Le fils en question – un hippie sur le retour qui explique avoir mis fin à sa consommation d'acide après l'alunissage de Neil Armstrong – lui tend alors un carton de dossiers appartenant à son père. Comme l'avocat le découvre, le père en question n'était pas n'importe qui : il était l'un des scénaristes d'*Un jour aux courses* des Marx Brothers et de *Ma femme est une sorcière*, film hollywoodien du cinéaste français René Clair qui a influencé la sitcom *Ma sorcière bien aimée*. En compilant ces documents, il découvre que le scénariste est également l'auteur de *Combat !*, feuilleton des années 1960 suivant des GI's en France pendant la Seconde Guerre mondiale. Dans le carton, il trouve également un document qui stipule que l'on doit 327 dollars à l'écrivain au titre des « droits séparés ». En poussant ses recherches, Marc Toberoff découvre une clause de la Writers Guild qui attribue automatiquement aux auteurs la jouissance des droits, y compris les droits d'adaptation, dès qu'ils sont plus élevés que ceux d'un contrat privé.

« On m'a déjà sous-estimé par le passé, au point que c'en est devenu MA BOTTE SECRÈTE. »

MARC TOBEROFF, L'AVOCAT D'ELON MUSK

DE *SUPERMAN* À *BEETLEJUICE*

Par pure coïncidence, l'avocat apprend la semaine suivante dans *Variety* qu'une adaptation au cinéma de *Combat !* avec Bruce Willis est dans les tuyaux. Il étrenne son tout nouveau papier à en-tête pour avertir le studio que celui-ci ne possède pas les droits d'adaptation cinématographique. Les conseils du studio se fendent d'une longue réponse, avec un fac-similé du contrat en copie, censé montrer que le père de son client avait cédé ses droits séparés. « Depuis, j'ai appris que le plus dur, c'était d'obtenir le contrat original, et qu'il suffit d'un minimum d'informations. » Cette clause, leur rétorque-t-il, montrait un effort concerté du studio pour contourner les règles de la Writers Guild, en poussant le père de son client à renoncer à ses droits séparés, ce qui constituait une violation de la convention collective. D'autant que le scénariste, n'étant que l'un des bénéficiaires du contrat et non l'une des parties, n'était pas en mesure de renoncer à ses droits, ce que seuls les studios ou la Guild pouvaient faire. Or, ceux-ci n'ayant jamais été cédés par aucune des deux parties, les droits séparés revenaient de facto à son client. CQFD. Comme par magie, il décroche un rendez-vous avec les avocats du studio.

Enfilant son plus beau costume, Marc Toberoff se rend dans les bureaux du cabinet Century City, où les avocats lui proposent un arrangement à l'amiable. Toberoff fait monter les enchères, et lorsqu'il les sent prêts à céder, il glisse qu'il voudrait être producteur. « Et eux, ils me répondent que ça ne marche pas comme ça. Que je suis avocat, que je ne peux pas être producteur. Et moi, je leur réponds que c'est exactement l'inverse. J'ai dû étudier le droit pour être avocat, alors que n'importe qui peut être producteur. » Le film n'a jamais vu le jour. *Il faut sauver le soldat Ryan* part en production au même moment et *Combat !* ferait doublon. Mais pour la carrière de Marc Toberoff, au carrefour du droit et de la production, c'est un événement fondateur.

Son système est bien rodé : il passe au crible les feuilletons et les films produits à une époque où les créateurs cédaient bien souvent leurs droits, puis contacte les créateurs, ou retrouve leurs héritiers, proposant d'éplucher les vieux contrats à la recherche de failles. Quand il en trouve une, il pitche ses projets de remakes partout à Hollywood et lorsqu'un studio mord à l'hameçon, il fait monter les enchères, →

sans oublier de se payer en argent et en prestige. Tous ceux que j'ai interrogés en conviennent : avant lui, personne n'avait jamais employé le droit de la propriété intellectuelle de la sorte.

Parfois, ce sont les auteurs qui viennent le trouver. En 2004, Gy Waldron, le créateur de *Shérif, fais-moi peur*, vient d'apprendre que Warner Bros. comptait adapter la série culte sur grand écran avec Jessica Simpson. Les studios pensaient avoir régularisé les droits, mais Toberoff découvre qu'avant d'être une série, Waldron avait tiré de son propre scénario un film, *Moonrunners*, ce qui, arguait-il, lui permettait de revendiquer une partie des droits. Toberoff réclame 1,25 million de dollars au studio, qui l'envoie sur les roses et lance le tournage. C'est alors qu'il intente un procès, et obtient du juge une décision inédite : une injonction préliminaire avant la sortie. Mis au pied du mur par une éventuelle saisie des bobines du film, Warner Bros. se résout à négocier. Devant l'avocat général de la firme, il donne son prix : « Je veux deux *haï*. Soit vos deux premiers-nés, soit 36 millions de dollars. » En gématrie, la numérologie hébraïque, le mot « *haï* » veut dire « vie » et le chiffre qui y est associé vaut en effet 18. Warner finit par signer à 17,5 millions de dollars, soit un peu moins d'un *haï*. « J'ai fait la une de *Variety*. Ils ont titré : "Un point pour l'outsider" ». Tout Hollywood connaît désormais son nom.

Il se lance alors dans des embrouillaminis juridiques de haute volée, défendant par exemple les héritiers de Jerry Siegel et Joe Shuster, qui ont tous deux inventé le personnage de Superman alors qu'ils étaient adolescents, avant de céder leurs droits sur leur héros en 1938. En 1947, ils avaient tenté de faire valoir leur paternité devant les tribunaux, sans succès. « Ils ont vécu dans l'ombre de Superman, se souvient l'avocat. La fille me racontait comment ils mangeaient des légumes en conserve à dîner alors que les autres étaient devenus immensément riches. » Au début des années 2000, Marc Toberoff porte l'affaire devant les tribunaux, obtenant la moitié des droits de *Superman* pour la famille de Jerry Siegel. Warner – encore eux ! – contre-attaque en poursuivant Toberoff, mais la plainte est jugée irrecevable. À ce jour, le conflit entre les héritiers de Joe Shuster et le studio est toujours en cours.

L'avocat a également défendu la famille de Jack Kirby, l'un des dessinateurs qui a fait l'identité des *comics* Marvel. Après avoir perdu devant les tribunaux, Marc Toberoff porte l'affaire devant la Cour suprême. Selon ses dires, celle-ci était à deux doigts de prendre une décision qui aurait pu conduire à réexaminer toutes les œuvres placées sous le sceau du « Copyright Act » de 1909. L'affaire se clôt par une négociation à l'amiable : en 2014, Disney obtient la paix contre un montant non divulgué. Vous avez dit acharné ?

« À Hollywood, tout le monde panique en le voyant arriver. Marc est un caillou DANS LEURS CHAUSSURES. »

STUART MANASHIL, AGENT ET PRODUCTEUR

« Ce mec, c'est l'archétype de l'avocat qui ne lâche rien », nous dit Stuart Manashil, agent et producteur qui a collaboré avec Toberoff sur différents projets. « Lorsque j'ai commencé à m'intéresser à la propriété intellectuelle à Hollywood, les mecs me disaient que j'étais un prédateur des grands fonds. Et je leur répondais : "On s'y retrouvera" », explique Toberoff, soulignant qu'il a désormais une équipe entière à son service. Son activité connaît un nouveau boom avec l'ère du streaming. Les plateformes se mettent à adapter des œuvres issues du patrimoine à tour de bras. Sa capacité à retracer les ayants-droit, et à faire que les projets se concrétisent, le rend très précieux. Dans un paysage juridique de plus en plus embrouillé, il s'impose auprès des producteurs et des créateurs comme un atout. « Quand il s'est mis sur ce créneau, c'était un outsider total, se souvient Stuart Manashil. À présent, je pense que beaucoup voient l'intérêt de travailler avec lui, et la liste des accords qu'il a obtenus parle pour lui. Ils ont besoin des droits, il sait comment les obtenir », résume-t-il. « Dans les yeux des studios, je suis passé du prédateur des grands fonds à l'homme providentiel pour obtenir un accord », abonde le principal intéressé.

Il y a quelques années, il fait reconnaître devant les tribunaux les droits de l'un des co-scénaristes vivant du film *Beetlejuice*. Il contacte ensuite Mike Simpson, l'agent de Tim Burton. Ce dernier, qui caresse depuis des années l'idée de faire un *sequel* au film de 1988, lance le projet avec les acteurs originaux, Michael Keaton, Winona Ryder et Catherine O'Hara. Sorti en 2024, *Beetlejuice Beetlejuice* va rapporter plus de 400 millions de dollars au box office – au générique, Toberoff est mentionné comme producteur. « Les studios, ça les rend dingues. Ils ont du mal à croire qu'un seul type puisse avoir autant de pouvoir sur leurs activités, analyse Mike Simpson. Mais pour les artistes, c'est une chance providentielle. »

Pour les studios, le style de négociation rentre-dedans de Toberoff rend toute collaboration impossible. Même lorsqu'il représente des héritiers détenant des franchises aussi convoitées que *Freddy, les Griffes de la nuit*, beaucoup préfèrent y renoncer plutôt que de travailler avec lui. Dès qu'un studio envisage le remake d'un vieux film ou d'une série télé, si l'équipe juridique découvre son nom attaché à l'un des ayants droit, le projet connaît immédiatement un coup d'arrêt brutal. Comme le rappelle un cadre : « Le plus souvent, le projet meurt de sa belle mort. On raccroche les téléphones. On débranche tout. »

PROJET MANHATTAN DE L'IA

Au sein des studios, rares sont ceux qui acceptent de parler officiellement de Toberoff. « La vie est trop courte », résume l'un des intéressés. Le problème pour eux n'est pas de rémunérer des ayants droit, ils ont l'habitude. Ce qui les exaspère, ce sont les négociations acharnées, toutes griffes dehors, et l'insistance de la part de l'avocat de devenir lui-même producteur, avec mention au générique et rémunération idoine à la clé. « Ce n'est pas la première fois que l'on voit un type faire le forcing pour ce genre de choses, commente un cadre. C'est leur porte d'entrée dans le show-business. » Manashil va plus loin :

« À Hollywood, tout le monde panique en le voyant arriver. Une grande partie du travail d'un dirigeant de studio, c'est d'exploiter le catalogue des franchises. Et Marc est un caillou dans leur chaussure. Évidemment, ils apprécient moyennement. » Lui-même reconnaît toutefois que Toberoff peut être épuisant. « Il a ce réflexe de plaideur : tout est combat. Parfois, on a juste envie de lui dire : "Mec, lâche l'affaire, prends le deal." Mais bon, il m'a donné tort à plusieurs reprises et obtient souvent de meilleures conditions. »

Face à ce ressentiment, Toberoff se contente de hausser les épaules : « Quand ils détiennent des droits, ils les exploitent jusqu'à la moelle et n'hésitent pas à se coller des procès entre eux pour les défendre. En fait, tout dépend à qui appartient la gamelle dans laquelle on est en train de pisser. » Ari Emanuel se montre plus indulgent face à la volonté de Toberoff d'être crédité comme producteur, qui pourrait passer pour un caprice : « Des producteurs qui ne méritent pas leur nom au générique, il y en a un paquet. Qu'est-ce que ça peut foutre ? »

C'est Emmanuel qui, début 2024, appelle Toberoff au sujet d'Elon Musk. Le patron de Tesla et lui sont amis depuis plus de quinze ans, depuis qu'il a acheté l'un de ses premiers Roadstr. « Conduire une Prius, c'est pas ma came », lâche-t-il en guise d'explication. En février, Musk dépose plainte contre Sam Altman et OpenAI par l'intermédiaire du cabinet Irell & Manella, invoquant une rupture de contrat. Un samedi, il appelle Emanuel alors que l'agent se trouve au Riviera Country Club, à Pacific Palisades. Les deux hommes discutent du dossier, Musk veut un second avis. Son interlocuteur lui suggère de faire appel à Toberoff : « Sa manière d'analyser les choses est différente de celles des autres avocats. Quand tu ne factures pas à l'heure, tu deviens très créatif dans ta manière d'interpréter les textes de loi. » Relancée avec Toberoff à la tête de la stratégie juridique, la plainte raconte désormais une histoire d'OpenAI, celle d'une vision partagée trahie en douce par Altman.

En 2015, ce dernier propose à Musk de créer OpenAI, une organisation non lucrative qu'il imagine comme le « projet Manhattan » de l'intelligence artificielle, dans l'optique de contrer la domination de Google. Le milliardaire, qui a mis publiquement en garde contre la menace existentielle de l'IA pour l'humanité, accepte cependant de financer l'initiative. En cinq ans, il met plus de 44 millions de dollars sur la table et recrute des talents clés, dont le scientifique en chef Ilya Sutskever, à en croire la plainte.

DES ROBOTS DANS LES COULOIRS

En 2017, Altman et le cofondateur Greg Brockman suggèrent de convertir la structure en entité commerciale afin de lever des fonds extérieurs. Musk refuse : « Soit vous partez faire votre truc de votre côté, soit vous continuez OpenAI dans un but non lucratif. Je ne financerai plus OpenAI tant que vous n'aurez pas pris un engagement ferme dans ce sens. Dans le cas contraire, ça ferait plus ou moins de moi un pauvre couillon finançant gratuitement une start-up. » Sam Altman s'empresse de le rassurer : ils restent « attachés à la structure non lucrative ». Pourtant, en 2019, ils créent une branche à but lucratif – dont Altman devient directeur général – et lèvent un milliard de dollars auprès de Microsoft. Au cours des années qui suivent, OpenAI lève des milliards supplémentaires, lance ChatGPT, atteint une valorisation de plusieurs dizaines de milliards, renvoie puis réintègre Altman en cinq jours, recompose son conseil d'administration avec des membres proches du dirigeant, et finit par être cotée à près de 500 milliards de dollars.

Pendant ce temps, Musk fonde sa propre société d'IA concurrente, xAI. Mais le différend avec Altman le ronge. La thèse centrale de son accusation : Altman aurait bâti une structure prétendument non lucrative avec ses fonds... avant de conspirer avec Brockman pour la convertir en une société commerciale pour s'enrichir. L'argumentaire s'appuie sur des fichiers personnels tenus par Brockman, dans lequel celui-ci consignait ses pensées sur Musk, l'entreprise et la conversion en structure lucrative. Des documents obtenus lors de la procédure de découverte.

« OK, qu'est-ce que je veux vraiment ? », écrit Brockman dans une note, selon les pièces judiciaires, examinant ses ambitions et le potentiel de développement de la société. Plus loin : « C'est notre seule chance de nous défaire d'Elon. Est-il le "glorieux leader" que je choisirais ? Nous avons vraiment une chance de réussir. Financièrement, comment je peux arriver au milliard ? » Dans une autre note : « On peut pas dire qu'on est engagés envers le non-lucratif. Je veux pas dire qu'on est engagés. Si dans trois mois on passe en b-corp [pour Benefit Corporation], alors ce serait un mensonge. » Pour Toberoff, ces fichiers constituent une sorte de « journal intime de Brockman » et « pratiquement une confession de tout ce que [la partie plaignante] avance ».

La version du camp OpenAI est différente : Altman, Brockman et Musk auraient tous convenu qu'une restructuration vers le commercial était nécessaire, Musk allant même jusqu'à proposer d'adosser Open AI à Tesla et de se servir de sa boîte comme d'une « vache à lait », selon un document juridique d'OpenAI. Une fois ce plan mis en échec, Musk aurait quitté le navire, non pour des questions de structure lucrative ou non lucrative, affirme l'entreprise, mais parce qu'il doutait de leurs chances d'atteindre une superintelligence. « OpenAI se dirige vers un échec certain face à Google, écrit Musk dans un mail de janvier 2018 versé au dossier. Il faut une action immédiate et spectaculaire, sinon on sera tous, hormis Google, condamnés à l'insignifiance. » Un mois plus tard, il démissionnait du conseil.

En mars 2019, OpenAI crée sa filiale à profit plafonné. La réplique juridique de l'entreprise affirme que la plainte de Toberoff sélectionne certains éléments en omettant sciemment toutes les pièces qui montrent que Musk était informé et favorable à une conversion. Le reste ne serait que rancœur du fondateur de ⇛

« OpenAI se dirige vers un échec certain face à Google. Il faut une
ACTION IMMÉDIATE ET SPECTACULAIRE. »
ELON MUSK, DANS UN MAIL EN 2018

SpaceX face à une fusée qui a décollé sans lui. Altman résume sa position sur X : « J'ai transformé ce que tu avais laissé pour mort en ce qui devrait devenir la plus grande organisation à but non lucratif jamais créée. Tu sais aussi bien que moi qu'une structure comme celle dont OpenAI dispose aujourd'hui était nécessaire pour y parvenir. »

En privé, les deux hommes tentent un temps de recoller les morceaux. Dans un mail de février 2023 révélé lors de la procédure, Altman supplie Musk de cesser ses attaques : « Je me souviens t'avoir vu dans une interview télé il y a longtemps (peut-être dans *60 Minutes* ?), où des types te critiquaient, et tu disais que pour toi, c'était des héros et que c'était dur. Eh bien, tu es mon héros, et je ressens la même chose quand tu attaques OpenAI. » Et Musk de répondre : « Je t'entends et je n'ai aucunement l'intention d'être blessant, pour cela je te présente mes excuses, mais le destin de la civilisation est en jeu. »

Toberoff affirme avoir été attiré par l'affaire pour des raisons morales, convaincu qu'Altman avait sciemment fait preuve de duperie face à une organisation caritative. Certes, il confesse par ailleurs son inquiétude devant la menace représentée par l'IA, mais reconnaît volontiers que son intérêt pour la tech n'est pas étranger au déferlement de l'intelligence artificielle sur Hollywood. Et puis bien sûr, il y a le panache. « On dit qu'Hollywood, c'est comme être au lycée, mais avec les poches pleines. J'ai vite compris que la Silicon Valley, c'est comme le lycée, mais avec beaucoup plus de poches pleines », dit-il. Issu d'un milieu qu'il décrit comme hyper progressiste, Toberoff devrait théoriquement se trouver à l'opposé d'Elon Musk sur l'échiquier politique. Pourtant, lors d'une visite au siège de Tesla, entouré des robots Optimus de l'entreprise, il découvre une autre facette du milliardaire. « Tu as ces robots qui se baladent dans les couloirs, raconte l'avocat. Tu t'arrêtes pour leur parler et ils te répondent parce qu'ils sont connectés à une IA. C'est là qu'Elon est vraiment à sa place, dans cet univers. C'est là qu'il excelle. Il ne tenait pas en place. » Depuis qu'il a pris la direction stratégique du dossier, l'avocat multiplie les initiatives pour obstruer les tentatives d'OpenAI de se restructurer pleinement en entreprise commerciale. Communiquant de talent, son sens de la formule fait mouche. À Reuters, il lâche que la première plainte déposée par l'équipe juridique de Musk était « un poisson rouge », quand son action fédérale à lui est un « grand requin blanc ».

En janvier 2025, Toberoff m'appelle alors que je travaille au *Wall Street Journal*. Il a lu un article que j'ai coécrit sur les conflits d'intérêts croissants dans lesquels Sam Altman se trouve empêtré. À l'époque, les échanges avec l'avocat se révèlent particulièrement décousus. Quand on lui parlait au téléphone, on entendait sans cesse retentir en arrière-plan la sonnerie de Signal, l'application de messagerie sécurisée prisée des journalistes. Un jour, il m'a même envoyé un message manifestement destiné à un journaliste du *New York Times*, avant d'ajouter aussitôt : « Ignore le dernier message. » « Quand je suis dans ces procès, je suis à mon bureau à 9 heures du matin jusqu'au dîner, vers 21 h 30. Et je dînerais sans doute plus tard si ma femme ne me rappelait pas à l'ordre », m'a précisé Toberoff plus tard, dans le cadre de cet article.

« Dans toutes les affaires sur lesquelles j'ai travaillé, il s'agissait de défendre
LES DROITS DES CRÉATEURS. »
MARC TOBEROFF

Comme à Hollywood, il cherche à prendre l'ascendant en s'appuyant sur une lecture minutieuse des textes de loi. Au mois de février l'an dernier, il adresse une nouvelle lettre, cette fois aux procureurs généraux de Californie et du Delaware, états qui supervisent les organisations à but non lucratif, soutenant qu'ils ont le devoir de s'assurer qu'en cas de conversion en société lucrative, les actifs de l'association soient évalués à leur juste valeur de marché. Il dit ne pas avoir reçu de réponse.Quelques semaines plus tard, il tente d'obtenir par la ruse cette évaluation qu'on lui refuse en lançant une offre. xAI émet une proposition d'achat d'OpenAI à 97,4 milliards de dollars, soutenue par Musk et plusieurs investisseurs, dont Valor Equity Partners et Emanuel. Sur X, Altman ironise : « Non merci, mais si tu veux on te rachète Twitter pour 9,74 milliards. » Musk, en réponse à un commentaire de ce message, le surnomme « Scam Altman » (Altman l'arnaque). En mai, OpenAI change de stratégie : l'entreprise annonce qu'elle ne convertira plus l'ensemble de sa structure en société commerciale, mais que sa branche d'activités lucratives sera transformée en « public benefit corporation », un montage qui lui permettrait d'émettre des actions et éventuellement d'entrer en Bourse.

Ce changement de braquet, à en croire OpenAI, n'aurait rien à voir avec les manœuvres de Toberoff. « La proposition fallacieuse de M. Musk n'a joué aucun rôle dans nos décisions », assure Savitt. En octobre, la campagne visant à empêcher la restructuration subit un coup dur lorsque les procureurs généraux de Californie – où se trouve le siège d'OpenAI – et du Delaware – où l'entreprise est juridiquement enregistrée – approuvent sa nouvelle structure. Certaines organisations à but non lucratif prévoient de recourir à un vote populaire afin de pouvoir faire annuler la décision du procureur général. Semaine après semaine, les lignes de fracture semblent se dessiner selon les corps de métier et la géographie. Altman bénéficie d'un large soutien dans la tech, affirme une personne proche d'OpenAI (OpenAI et l'éditeur de *Vanity Fair*, Condé Nast, ont conclu un contrat pluriannuel qui permettra au premier d'utiliser les contenus du second). « Les gens du milieu à L.A. sont complètement "shootés à Elon", confie une source. Tout ce qu'Elon veut, ils le font. »

ET MAINTENANT, *TOP GUN*

Toberoff exulte : « On a tout déchiré aujourd'hui !!! », m'écrit-il par SMS. Le lendemain, il m'envoie un lien vers une vidéo de CNBC dans laquelle le journaliste David Faber discute de la victoire de l'équipe de Musk. Dans cette vidéo, Faber lit une déclaration triomphante de Toberoff, affirmant que l'audience a confirmé leurs allégations concernant le caractère d'Altman. « Un visage faux doit cacher ce que

TECH-À-TECH
Elon Musk et Sam Altman lors du Vanity Fair New Establishment Summit, en 2016.

sait un cœur faux », lit le présentateur à l'antenne. Une fois de plus, Toberoff n'a pas pu s'empêcher de paraphraser Shakespeare. Selon lui, l'issue souhaitable serait que le tribunal contraigne OpenAI à rester dans un cadre non commercial, ce qui aurait mécaniquement pour effet de démanteler sa structure d'entreprise et de mettre en péril des dizaines de milliards de dollars de financement par les investisseurs. À défaut, ils exigent la restitution des gains indus correspondant à la valeur de la participation de Musk, étant donné qu'il était le cofondateur et le principal investisseur initial d'OpenAI. D'après les calculs de leurs experts, cela représenterait jusqu'à 134 milliards de dollars provenant d'OpenAI et de Microsoft combinés. Il s'agirait de l'une des plus importantes indemnisations de l'histoire juridique : environ 7 400 *haï* (rappel : un *haï* égale 18).

Mais pour les hommes les plus riches du monde, cette somme n'est pas vraiment l'enjeu. Ce qui compte, c'est de l'emporter au tribunal, au cours de ce procès inédit qui verra Musk, Altman, Brockman, le P.-D.G. de Microsoft Satya Nadella et d'autres, raconter les origines de cette entreprise et revenir sur le conflit de valeurs au cœur de la plainte de Toberoff : altruisme ou cupidité ? Mais l'un peut-il vraiment aller sans l'autre ? Quelques jours après la décision du juge, Toberoff me téléphone. Passée l'euphorie de sa manche remportée contre OpenAI, il est désormais galvanisé par une nouvelle affaire hollywoodienne. Il représente Shaun Gray, un jeune scénariste qui affirme avoir écrit sans être crédité les scènes d'action de *Top Gun : Maverick*, en collaboration avec son cousin, l'un des co-scénaristes du film. Au départ, Gray ne demandait qu'à être crédité par Paramount. Mais une fois sa défense reprise en main par maître Toberoff, il a intenté un procès pour obtenir une part des bénéfices. Sauf que Toberoff vient de subir un important revers. Un juge fédéral a rejeté la totalité des revendications de Gray en matière de droits d'auteur, estimant que ces scènes étaient des œuvres dérivées basées sur la propriété intellectuelle de Paramount. Pire, les demandes reconventionnelles de Paramount pour fraude et violation des droits d'auteur, alléguant que Gray a délibérément caché sa participation (ce qu'il nie), sont autorisées à être jugées.

Par cette contre-attaque vigoureuse, Paramount tente d'obtenir qu'ils lâchent l'affaire pour de bon. Toberoff n'a pas grand-chose à y gagner financièrement, et avec le dossier Musk qui prend de l'ampleur et les milliards en jeu, n'a pas vraiment le temps non plus : « Ils misent sur le fait que je jette l'éponge. Ça n'arrivera jamais. Je ne peux pas céder face à ce genre de choses. C'est, c'est... c'est littéralement abject. »

Ce qui signifie que Toberoff va se porter en justice contre le studio, tout en étant plongé jusqu'au cou dans les préparatifs de l'affaire Musk. Contre l'avis de ses amis et de sa famille, concède-t-il. « Dans toutes les affaires sur lesquelles j'ai travaillé, il s'agissait de défendre les droits des créateurs. Ce n'est pas parce que je gagne bien ma vie grâce à ça que je vais m'arrêter aujourd'hui. » Cette contradiction, si c'en est une, Toberoff n'a jamais vraiment essayé de l'expliquer. Peut-être, après tout, n'y a-t-il rien à expliquer. Et peut-être, d'une certaine façon, a-t-il déjà gagné ?

En janvier, la juge fédérale Yvonne Gonzalez Rogers – nommée par Obama et notoirement favorable aux consommateurs – a refusé la dernière demande d'OpenAI visant à obtenir l'irrecevabilité de cette plainte, et renvoyé l'affaire devant un jury. Les plaidoiries d'ouverture se tiendront fin avril à Oakland. □

Adaptation française :
Dario Rudy et Hervé Loncan

MIKE WINDLE/GETTY IMAGES/AFP

La fabrique du désir

Figures majeures de l'image contemporaine, Inez&Vinoodh ont redéfini la photographie de mode dès les années 1990. À La Haye, une rétrospective d'envergure éclaire quarante ans d'expérimentations visuelles. Par Rémy Pasquier

Me Kissing Vinoodh (Eternally), 2010.

Fashion Plate
no. 3, 2020.

Ceux qui envisagent l'image comme une énigme à la fois sensuelle et insaisissable finissent tôt ou tard par prononcer leurs noms. Inez van Lamsweerde et Vinoodh Matadin ne sont pas seulement des photographes, ils sont l'un des couples artistiques les plus influents de ces dernières années. Leur rétrospective, intitulée « *Can Love Be a Photograph* », présentée au musée d'Art de La Haye, aux Pays-Bas, de mars à septembre 2026, n'est pas une simple anthologie, c'est une interrogation sur ce que signifie voir, désirer, aimer à travers l'image.

Originaires d'Amsterdam, ils bousculent très vite les codes en exploitant les outils numériques pour remodeler les corps et la lumière, confondant dans un même souffle visuel et créatif le glamour et le grotesque, la beauté et la provocation. Leur approche flirte constamment avec l'art contemporain. Représenter le monde ne leur suffit pas. Ils le manipulent, le distordent, le recomposent.

Parmi leurs œuvres, il y a cette manière unique de capturer les corps, comme territoire émotionnel, voire politique. Leurs images pour des magazines tels que *Vogue*, *W Magazine*, *The Face* ou *Interview* ont redessiné l'esthétique des années 1990 et 2000, faisant de chaque image un théâtre intime, à la fois fragile et spectaculaire. Inez & Vinoodh ont transformé la mode en art, et l'art en une célébration de l'intime et du fantastique.

L'exposition de La Haye promet de révéler cette trajectoire radicale : des premières expérimentations numériques aux portraits de célébrités, le parcours avance par obsessions, par vertiges, par questions ouvertes, comme le suggère son titre : *can love be a photograph ?* Peut-on capturer l'amour dans un fragment de lumière ? Suspendre une émotion dans l'épaisseur d'un cadre ? Cette interrogation traverse toute leur œuvre, faisant de chaque photo une combinaison à décoder. Le dénominateur commun ? L'amour bien sûr – mais aussi le trouble, l'intime et l'ombre. Tout ce qu'Inez & Vinoodh cherchent à figer dans l'éternité d'un cliché. □

Exposition « Can Love Be a Photograph », d'Inez & Vinoodh, musée d'Art de La Haye (Pays-Bas), jusqu'au 26 septembre 2026

***Pitcher Plant, 1 Purple Iris, 1 Lady Slipper*, 2013.**

INEZ & VINOODH

Well Basically Basuco is Coke Mixed with Kerosine... – The Face Magazine, 1994.

INEZ & VINOODH

Kendrick Lamar, 2023.

Jennifer Lawrence – *W Magazine*, 2010.

Bill Murray – *New York Times Magazine*, 2004.

INEZ & VINOODH

Eniko for Peace - Self Service, 2008.

LETTRES ET LE NÉON

Au numéro 6 de la rue Fontaine, l'une des enseignes les plus mythiques de la nuit parisienne.

FUMEUR DE GITANES
À la fin des années 1960, Serge Gainsbourg était un habitué des lieux.

Bus magique

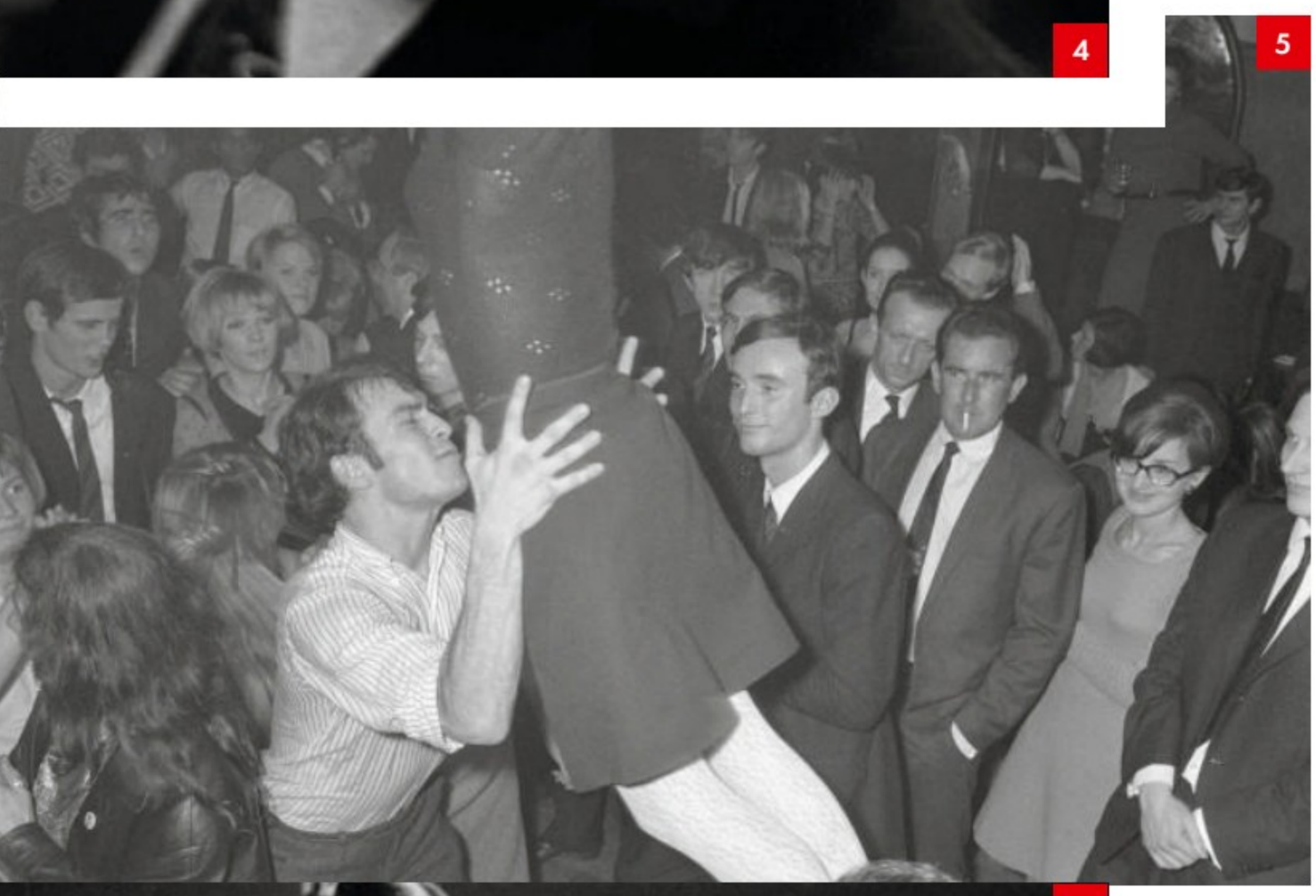
Adresse fétiche de Pigalle dans les années 1960, le Bus Palladium s'apprête à rouvrir après trois ans de travaux. On danse toujours en sous-sol, mais un hôtel et un restaurant occupent désormais les étages. Laura El Makki s'est offert le tour privé le plus convoité de la capitale.

GILLES TARGAT, BRUNO BARBEY / MAGNUM PHOTOS

Ce qu'il y a de bien avec les premières fois, c'est qu'elles autorisent tout : l'émerveillement, l'audace, et même l'ignorance. J'en ai fait l'expérience avec « le Bus », comme disent ceux qui savent, c'est-à-dire ceux dont je ne fais pas partie. Comment, à mon âge, avais-je pu passer à côté de cette institution de la nuit parisienne, sans jamais en pousser la porte ? Par quels détours mon itinéraire, que je croyais rock et iconoclaste, avait-il contourné ce sous-sol où Salvador Dali posa ses yeux déments, où Mick Jagger ondula jusqu'à l'aube, et où Serge Gainsbourg but et fuma plus que de raison ?

Il était temps de réparer cet oubli, puisque le Bus va bientôt rouvrir après trois années de travaux. Ce jour de janvier, les dernières traces du chantier sont encore visibles rue Fontaine, près de Pigalle. Trois ans que le mythe est échafaudé, désossé, reconstruit. « Ce n'est pas encore prêt, comme vous le voyez », me précise l'architecte Karl Fournier, le « K » du binôme de Studio KO, qui a repensé l'espace. La bise rapide, le portable qui sonne toutes les deux minutes et les sur-chaussures réglementaires, il surveille les derniers détails avant la réouverture, imminente. Lui, « le vrai provincial » comme il se définit, venait ici plus jeune, « parce que ce n'était pas cher et qu'on y entrait facilement ». Le Bus restera le Bus, mais au-dessus de la piste sera érigé un hôtel cinq-étoiles. On dansera au sous-sol, on dormira au-dessus. Pour rendre l'improbable possible, il a fallu creuser et isoler. « C'est

4



5

6

JAMES ARCH, GETTY IMAGES, BRUNO BARBEY / MAGNUM PHOTOS, GIANCARLO BOTTI/GAMMA RAPHO

«JE VOULAIS QUE LES GENS **FASSENT LA FÊTE,** QUE LES JEUNES **SE BOUGENT** ET VIENNENT ICI.»

JAMES ARCH, FONDATEUR DU BUS PALLADIUM

plus qu'insonorisé, insiste Karl Fournier. L'endroit est un bunker. » Aux étages, on n'entendra rien, dans la rue non plus. La nouvelle façade, d'inspiration brutaliste, se fond d'ailleurs dans le paysage. Je demande aux architectes par où ils ont commencé ? « Par James ! » Avant les plans et les gravats s'est donc tenu un dîner avec la mémoire des lieux : James Arch, celui qui, il y a soixante et un ans, donna son nom au Bus et le fit entrer dans la légende.

L'intéressé me donne rendez-vous dans un café à l'ouest de Paris. Il arrive, enveloppé d'un long manteau bleu marine, chemise impeccable, voix d'une douceur nocturne. Il pourrait sans problème jouer dans un film de Scorsese. Je lui avoue d'emblée n'avoir jamais mis un pied au Palladium, en espérant qu'il ne coupera pas court à notre entretien. « Moi, couper ? sourit-il. Il n'y a que le rabbin qui m'a coupé quelque chose ! » Devant nos deux allongés fumants, il évoque sa chance d'avoir vécu cette époque. « Le phénomène du Bus est venu à moi sans que je le cherche. Voilà, c'est tout. » Je comprends vite que ce « tout » contient en réalité un monde. Et lorsque James Arch raconte, le temps s'arrête.

En 1965, il a 20 ans. Rue Fontaine, le futur Bus s'appelle encore L'Ange rouge. C'est un cabaret fatigué, dont la première pierre est posée en 1897, dans un Pigalle quadrillé par les voyous. On y trouve surtout des bars à filles ou des salles de jeu clandestines. James, lui, grandit dans les dancings du samedi soir. « Mon père me faisait entrer en me cachant sous son manteau. » On imagine le gamin qui se faufile sous les tables, déjà happé par la lumière de la piste, dansant avant même de parler. Il se rêve un temps comédien, puis investit une autre scène. Il passe des disques rive gauche, chauffe les salles, observe les foules. « J'étais un rassembleur, je voulais que les gens fassent la fête, et que les jeunes de chez moi se bougent et viennent ici. »

NI DRESS CODE NI TRI À L'ENTRÉE

Chez lui, c'est Asnières. Ici, c'est Paris. Entre les deux, pas encore de périphérique, mais une frontière invisible et un métro qui s'arrêtait avant minuit. C'est là que James intervient. Après avoir écumé plusieurs clubs avec ses vinyles sous le bras, il cherche un port d'attache. L'Ange rouge vacille, c'est l'occasion de sa vie. Sa mère lui prête de quoi tenter →

l'aventure. Il rebaptise le lieu « Palladium », clin d'œil au temple new-yorkais où converge une faune éclectique. On y dansera le jerk. Pas de corps à corps, ni de slow imposé, qu'il déteste. Pas de dress code non plus, pas de tri à l'entrée et surtout, pas d'excuse pour ne pas venir. Il affrète des autobus qui sillonnent la banlieue – Courbevoie, Colombes, Gennevilliers – pour récupérer les jeunes, puis les ramener à partir de 2 heures du matin chez eux. Quatre francs l'aller-retour. Le Bus est né.

Pour remplir sa salle de 400 mètres carrés, la plus grande de Paris, il invite les beatniks de la place Saint-Michel pour qu'ils mettent l'ambiance. Le mélange fonctionne. Un soir, une amie l'appelle : « Je suis avec Dali et je lui ai parlé de ton truc, il voudrait venir voir. » James hésite, craignant que l'artiste soit déçu. Mais Dali insiste. Il débarque avec son épouse et muse Gala, la couturière Jeanne Lanvin, et son attaché militaire, le capitaine Moore, qui tenait en laisse un bébé panthère. Sur la piste, canne à la main, alors que les beatniks l'encerclent, le peintre observe et dit : « Surtout ne touchez à rien ! Vous avez là une splendeur de l'art kitsch ! »

Quelques jours plus tard, James Arch est invité au Meurice pour déposer la petite facture laissée par le Maître. Dans la suite, devant les journalistes, Dali brandit un lambeau de veste kaki, certainement arraché à un beatnik. « Voilà le Bus Palladium ! dit-il. C'est l'endroit le plus extraordinaire que j'ai vu de toute la nuit à Paris ! » L'aventure vient de commencer. Il faut imaginer mille cinq cents personnes tous les soirs. « Les murs suintaient de sueur, on n'avait pas l'air conditionné ! », précise Arch. Dehors, plus de cent mètres de file d'attente et deux cars de police qui font la circulation. Peter O'Toole, le jeune Michel Jonasz, Jimmy Cliff, et même Johnny Hallyday, y passent leur soirée. La fête, oui, mais sous haute tension.

« AVEC UNE FILLE, ON EST ALLÉ DIRECT DU CLUB À L'AÉROPORT. C'ÉTAIT ÇA, L'ESPRIT BUS. »

LOUIS BERTIGNAC

DANSER, MANGER… PUIS DORMIR

Le succès attire les foules, mais aussi les jalousies. James Arch prend des garde du corps supplémentaires, qui inspectent chaque soir son appartement avant qu'il n'y entre. À cette époque, rien de grave ne lui arrive, mais des années plus tard, on lui braque un revolver sur le cœur. Le coup part, il s'effondre et se relève. Dans la poche gauche de son épais blouson en cuir, une boîte de magnésium, achetée la veille, a bloqué la balle et lui a vraisemblablement sauvé la vie. Un soir de l'hiver 1966, le commissaire du 9e arrondissement l'oblige à fermer l'établissement pour tapage nocturne. James Arch tente de sauver la mise, en vain. La belle époque du Bus prend fin brutalement. Combien de temps a duré cette histoire ? « Six mois. »

« On va voir le club ? » Nous descendons l'escalier qui mène à la salle en sous-sol. Elle a été déplacée d'un étage, mais reproduite à l'identique. Une mezzanine, grande nouveauté du lieu, permettra aux clients de se déplacer plus facilement. Sur la droite, un bar secondaire et un fumoir tout en miroirs annulent les repères. Au centre, une immense boule à facette, flambant neuve, surplombe la piste de danse parfaitement délimitée. Voir cette salle encore vide de monde, mais remplie de fantômes, a quelque chose de déroutant. Nous remontons, guidés par une moquette à motif de kaléidoscope, qui remplace à elle seule tous les psychotropes actuellement sur le marché. De retour à la réception de l'hôtel, le velours rouge environnant donne envie de s'installer, les natures mortes sont soigneusement chinées. Au premier étage, Karl Fournier prévient qu'il n'a pas les clefs des chambres. Au hasard, il enclenche une poignée. C'est ouvert. Dans la suite Rock bien nommée, l'équipe est déjà en train de remplir le mini bar. La chambre respire déjà la fièvre : lit rétractable aux coussins léopard, canapé en cuir vintage moelleux, lumière filtrée par un léger voile sur les vitres, à travers lesquelles on aperçoit le néon rouge « Bus Palladium ».

Côté restaurant, qui sera ouvert de jour comme de nuit, l'expérience s'annonce inédite. Valentin Raffali, le jeune chef qui monte, l'annonce : « Nous allons tout préparer nous-mêmes, du petit-déjeuner au dîner. » Grand amateur de rock – « plutôt américain, celui des années 1990, mais j'écoutais Gainsbourg avec ma mère ! » –, il est heureux de faire partie de cette « histoire farfelue ». James Arch a rempli un bus « de gens qui kiffent la fête », lui entend poursuivre cette œuvre de « générosité » : son bacon fumé et sa truite coupée au couteau japonais pourront être dégustées près du patio végétalisé, rempli de plantes tropicales et de fougères arborescentes. Danser, manger et dormir au même endroit, c'est encore du jamais vu. « Je n'ai pas d'éléments de comparaison », assure Karl Fournier. Nicolas Saltiel, le propriétaire, résume l'ambition collective : « Lorsque l'on entre au Bus, on ne doit plus avoir envie d'en sortir. »

ROMAIN DURIS ET CATHERINE RINGER

Tous les âges, tous les visages, vraiment ? C'est le souhait de Lionel Bensemoun, directeur artistique du nouveau Bus, artisan d'autres nuits parisiennes légendaires, comme celles du Baron, où les Kinks se collaient à *La Valse à mille temps* et où Justice y délivrait ses premiers accords. « Ce que je recherche avant tout, c'est la rencontre dans la joie. » Le *live*, les DJs, la danse, mais aussi des performances de jeunes talents émergents, donneront vie à une scène décidément hors-cadre et généreuse, qui empêchera les gens de toucher leur téléphone. « On a besoin de moments où l'on ne regarde pas un écran, mais quelqu'un dans les yeux. » Louis Bertignac approuve. Entre deux concerts, il tient sa promesse et prend le temps de m'appeler. Il ne me parle que de ça : le Bus comme lieu de rencontres et d'humanité, où il se sentait à l'époque comme chez lui. C'était bien après James Arch bien sûr, lorsque le Bus avait été repris par d'autres passionnés, et continuait de faire vibrer toute une génération. C'est d'ailleurs ici que les membres du groupe Téléphone ont enregistré leur premier 45 tours. Mais le plus important, c'est que là-bas, on tombait amoureux. « Oui, j'ai emballé quelquefois, c'est sûr ! Je me souviens, je devais avoir 17 ans et je rencontre

JAMES ARCH, GIANCARLO BOTTI/GAMMA RAPHO

une fille au Bus. On se plaisait tous les deux, et on est allé direct du Bus à l'aéroport ! On partait en vacances ensemble, au petit matin. C'était ça, l'esprit Bus : l'amour fou et instantané. »

Pour Aurélie Saada, ex-Brigitte, c'est presque le contraire. Elle aussi a beaucoup fréquenté le Bus. Elle se souvient de Romain Duris, époque *Péril jeune*, un peu timide, coincé à côté du flipper, de Catherine Ringer et de sa « générosité folle », qui faisait des shows d'enfer. Mais surtout de ce soir où elle a emmené une de ses amies en plein chagrin d'amour. « Elle n'allait pas bien, je suis allée lui acheter une mini-jupe en cuir violet, je suis arrivée chez elle, je lui ai dit "tu mets ça", et je l'ai emmenée au Bus. » Ainsi est née la chanson *Palladium*, hymne à l'amitié « et à nos larmes qui nous ont faites », précise-t-elle, ajoutant : « Le Bus incarne pour moi toutes ces nuits qui nous réparent, qui nous rappellent que nous sommes en vie. »

Avant de quitter James Arch, j'ose pour lui une dernière question, naïve. À quoi ça tient, la fête ? « Il n'y a pas de recette. Ça vient quand on ne s'y attend pas, un peu par magie. Et quand ça arrive, c'est formidable. »□

1

Palladium

le « Bus Palladium

CE "BUS" BOULEVERSE QUI LES HABITUDES DU TOUT-PARIS

Aurore 4.12.65

lieue
jean
16e e
ges
uvent
« jerk
e fo

UN grand malin, cet Eddie Barclay. Ce n'est pas accidentellement qu'il a choisi le « Bus Palladium », ex-dancing de la rue Fontaine transformé en temple yé-yé (il a détrôné le Golf Drouot) pour lancer, jeudi soir, la nouvelle danse qui nous vient de Harlem : le monkiss.

En effet, le « Bus » est devenu en moins d'un mois la coqueluche du Tout-Paris. Chaque nuit, les cohortes frétillantes des dames en vison envahissent cet immense local où les « [illegible] » éliacins « dans le [illegible]

2

BAIN DE FOULE

1 et 2. La presse quotidienne se fait l'écho d'une soirée dédiée à une nouvelle danse lancée au Bus par Eddie Barclay, le Monkiss, le 12 décembre 1965.

VANITY SHOW

Photographe Jean Picon

1. Nathanaël Karmitz et Camille Cottin. **2.** Monia Chokri. **3.** Emilie Lesclaux et Kleber Mendonça Filho. **4.** Wagner Moura et Marina Foïs. **5.** Elisha Karmitz et son épouse Claire Tran.

L'AUTRE FÊTE DU CINÉMA

Camille Cottin, Wagner Moura, Marina Foïs… Quelques jours avant les César, *Vanity Fair* et MK2 ont célébré une fabuleuse année de cinéma lors d'un dîner organisé à la Fontaine Gaillon.

6

7

8

9

10

11

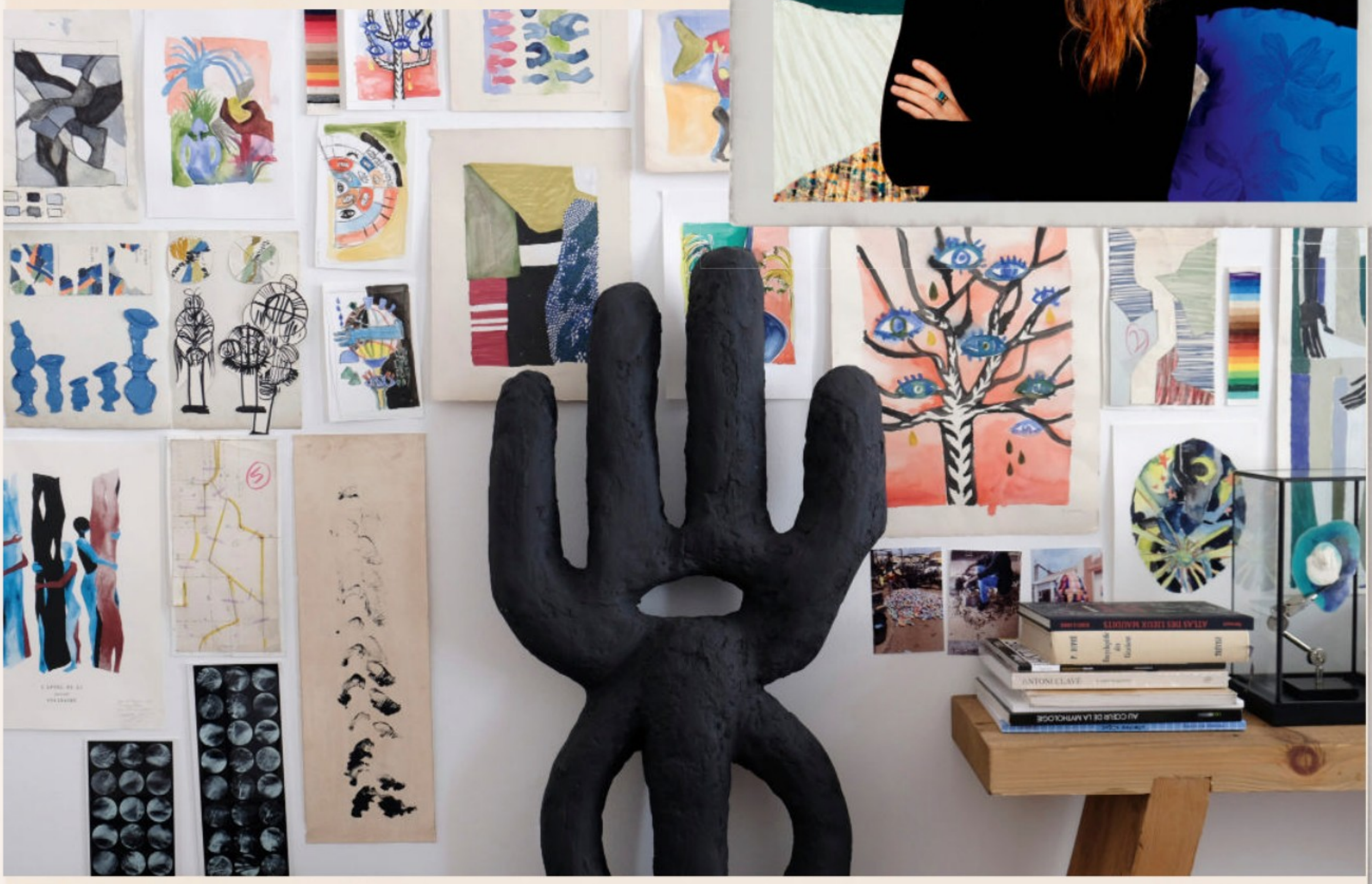
12

6. Olivier Bouchara et Guillaume Benard. **7.** Nadia Melliti, Eloy Pohu et Anja Verderosa. **8.** Mathilde Martin, Jean-Louis Livi, Léa Mysius et Paul Guilhaume. **9.** Philippe Martin et David Thion. **10.** Robin Campillo. **11.** Amine Bouhafa. **12.** Kahina Sekkai et Pierre Groppo.

JEAN PICON/SAY WHO

Mon atelier par PAULINE GUERRIER

Pauline Guerrier devant l'une de ses œuvres, à Aubervilliers.



Je partage les nouveaux ateliers de POUSH, un centre d'art dédié à la création basé à Aubervilliers, avec plus de deux cent cinquante artistes. J'ai la chance d'être installée dans soixante quinze mètres carrés au cinquième étage, avec beaucoup de fenêtres. Je vois la galerie du 19M, où j'expose en ce moment, depuis l'une d'elles. Je considère mon studio comme un espace de recherche et de préparation à mes futures résidences. Depuis que je suis sortie des Beaux-Arts de Paris, en 2014, je pars quatre à cinq fois par an. Dès la première année post-diplôme, je suis allée à Tanger, au Bénin, ou encore près de Marrakech, dans le désert d'Agafay… Sur place, je collabore avec les artisans locaux. Parfois, ils n'ont pas de lieu de production à proprement parler et travaillent les pieds dans la terre ou sans toit. Je m'imprègne de leur culture au maximum pour creuser mes sujets de prédilection: les rituels et croyances du monde. À leurs côtés, je vis au rythme du soleil et je me mets dans un état introspectif. Souvent, j'arrête de fumer, de boire, je mange végétarien, je fais du sport et je manipule des matériaux bruts. Entre les résidences, ce lieu de création constitue un point d'ancrage. Je tiens à ce qu'il soit très beau et propre, pour pouvoir y présenter mes projets. J'y ai développé un atelier interne de marqueterie de paille et une matériauthèque, notamment pour les tissus et la laine. J'y réalise aussi les dessins qui sont la source de mon travail, d'où l'importance de baigner dans la lumière naturelle. » □ **Propos recueillis par Valentine Servant-Ulgu**

Exposition « Beyond our Horizons : de Tokyo à Paris », galerie du 19M (Paris 19e), jusqu'au 26 avril

MAXIME VAN MALDERGEM

VANITY FAIR

Abonnez-vous !

À PARTIR DE 25€

Retrouvez toutes nos offres d'abonnement

abonnement.condenast.fr

cartier.fr

Cartier